

IDAD A
CCIÓN C



VA DE NUE
LA BIBLIOTECA

BT430

R5

c.1

011718

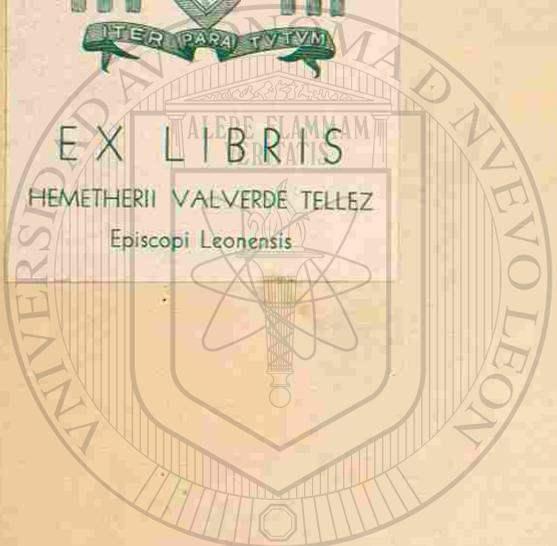


1080022896

EX LIBRIS

HEMETHERII VALVERDE TELLEZ

Episcopi Leonensis

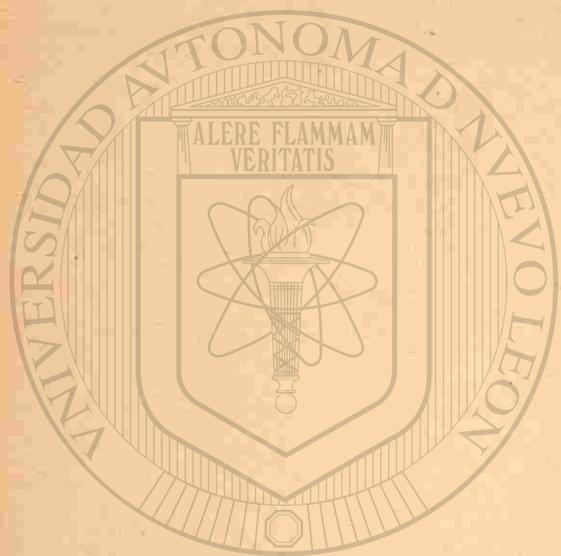


UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

VIR

LÉON-RIMBAULT

Missionnaire apostolique

Par l'Amour

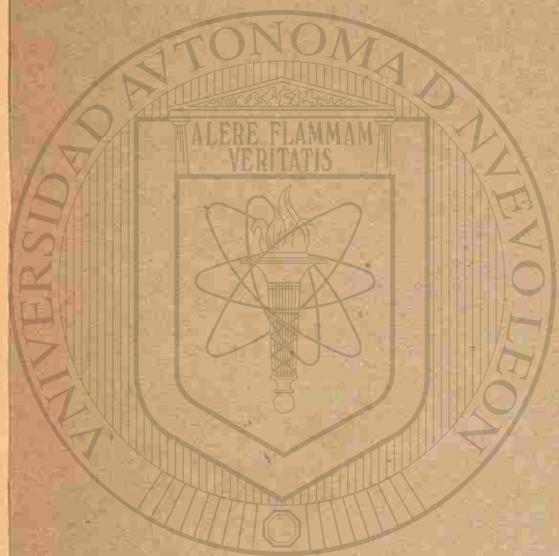
et

la Douleur!

ÉTUDE SUR LA PASSION

*Le Dieu suprême.
L'Adieu.
Seul.
Le Condamné.
Face à la Croix.
Les Larmes.
La Mère.
Le Drame du Vendredi saint*

Librairie Téqui. — 3^e éd.



Par l'Amour

et la Douleur

UANE

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



LÉON-RIMBAULT

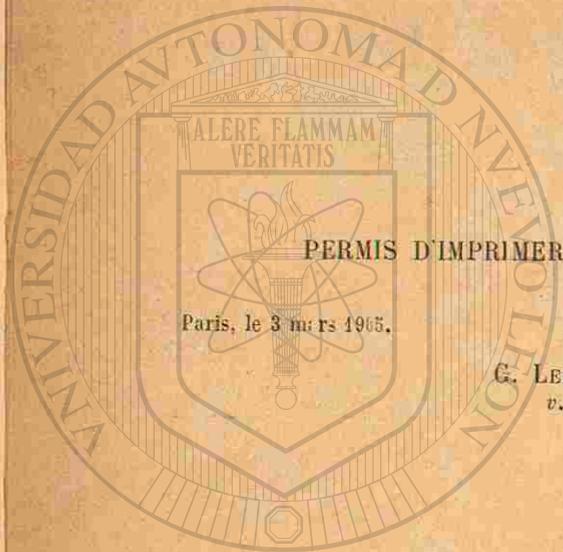
Missionnaire apostolique

Par l'Amour

et

la Douleur!

ÉTUDE SUR LA PASSION



G. LEFEBVRE,
v. g.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez



PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29 Capilla Alfonsina

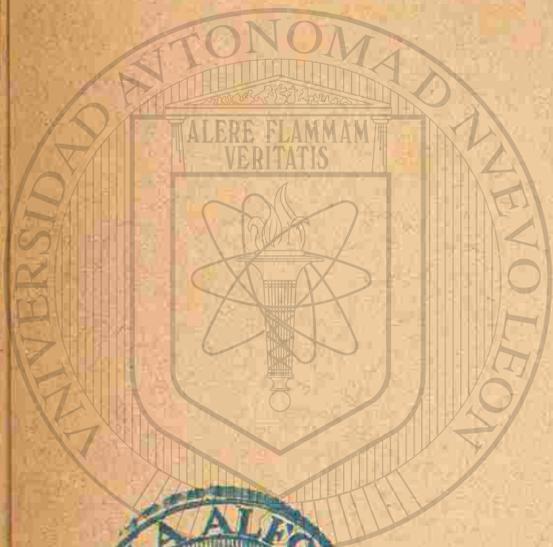
1905

Biblioteca Universitar

47811

BT430

R5



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

ÉVÊCHÉ DE NANTES

Nantes, le 26 février 1905.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous me demandez de bénir un nouvel ouvrage que vous vous proposez de publier sous ce titre : *Par l'amour et la douleur*; je le fais de tout cœur.

Je suis heureux de vous donner un nouveau gage de ma sollicitude paternelle, et d'aider au bien que ne manquera pas de faire ce livre, fruit excellent de votre apostolat à Notre-Dame de Paris.

Il garde un fidèle écho de votre voix, inspirée par la présence de l'insigne relique de la sainte couronne de Notre-Seigneur, sous les voûtes de la vénérable métropole. Cet écho sera puissant sur les âmes de vos lecteurs.

D'autre part, quel sujet plus édifiant et plus opportun que le vôtre : *Par l'amour et la douleur*? C'est l'économie mystérieuse et touchante du salut du monde. Nous sommes sanctifiés sur la terre et béatifiés au ciel par l'amour divin crucifié; Mais à l'amour divin immolé, l'amour humain doit répondre par l'immolation. C'est la loi de toute grandeur de toute joie vraie pour le chrétien. Notre siècle

011718

matérialisé et sensualiste l'oublie malheureusement, au grand péril des âmes et de la société.

Dans les discours que vous offrez à la méditation des fidèles, vous vous efforcez de conjurer ce péril, et vous le faites avec une grande puissance de doctrine et d'éloquence.

Que Dieu, par sa grâce, rende les esprits et les cœurs dociles à vos enseignements, comme votre zèle ardent le souhaite; c'est le vœu que je vous prie d'agréer, cher Monsieur l'Abbé, avec l'assurance de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† P. ÉMILE,
Évêque de Nantes.

PRÉFACE

Depuis longtemps déjà, l'étude sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, publiée par deux fois, en sept fascicules, était épuisée. On nous avait, à maintes reprises, fait l'honneur de nous demander une nouvelle édition de ces monographies évangéliques.

Après avoir, en effet, trouvé, à Notre-Dame de Paris, pendant le carême de 1897, l'accueil sympathique d'une élite d'âmes intelligentes et pieuses, elles ont, depuis, dépassé le cercle de leurs premiers auditeurs, et ont porté à un grand nombre de lecteurs inconnus, tant en France que dans les pays étrangers, le bienfait de lumière, d'énergie, de consolation, que contiennent, providentiellement, les suprêmes étapes du drame de notre rédemption.

Naguère, Mgr de Quélen, en instituant les

Vendredis de la station quadragésimale à la métropole, pour l'exposition de la couronne d'épines, avait voulu qu'on donnât à l'ostension des saintes reliques le commentaire de conférences très spéciales sur la Passion du divin Maître.

Pourquoi les orateurs des « Vendredis de Notre-Dame » se conformèrent-ils si rarement à la sage pensée du saint archevêque? Des dissertations sur « l'éducation féminine », sur « les vertus de Jeanne d'Arc, » sur « les forces catholiques » ne se rapportent que de très loin, avouons-le, au récit médité des souffrances du Sauveur.

« *Mercel dabeva*, mourir pour vivre » : telle est la devise d'une de nos vieilles familles de Cornouaille.

« Souffrir pour aimer » : telle est toute la philosophie de la vie chrétienne.

Or, où mieux apprendre, que dans la divine Passion, l'art sublime de la vie par l'amour, par la souffrance, par la mort?

Nulle école de vertus plus haute! Nulle tragédie plus poignante! Nul testament plus solennel, plus authentique, plus sacré! Nul

exemplaire plus saisissant de dévouement et de sacrifice!

La piété des saints s'est toujours délectée des amertumes qui découlent de la croix.

Leur amour s'est toujours embrasé au souvenir des tristesses, des angoisses et des douleurs du Bien-Aimé de leur âme.

« Là, disait saint Bonaventure, en montrant le crucifix, j'ai puisé toute ma science. »

Il en fut toujours ainsi.

Toute lumière, toute fécondité, toute grandeur descendent, sur les âmes, comme sur les sociétés, des bras de la croix.

La croix! Elle est l'inspiratrice de l'Église catholique, à toutes les heures de sa glorieuse histoire. Depuis les inscriptions frustes des catacombes, jusqu'aux grandes verrières des cathédrales, depuis les riches missels des abbayes, jusqu'aux jubés et aux calvaires si originaux de la Bretagne, partout la croix rayonne, partout la croix chante l'hymne lapidaire ou pictural des suprêmes espoirs et des célestes consolations.

La croix! tous les instruments de la Passion lui forment, au siècle de sainte Hélène, comme

au siècle de saint Louis, un cortège de douloureux et triomphal amour.

La croix! les religieuses expéditions du moyen âge en furent l'héroïque germination. La croix! les chevauchées apostoliques des Alphonse de Liguori, des Léonard de Port-Maurice, des Grignon de Montfort, des Jean-Baptiste Vianney, en firent sentir aux âmes la salutaire influence. La croix! nos pèlerinages modernes en ont promené partout l'image sacrée.

Si la Bretagne et la Vendée sont demeurées, malgré tous les assauts de l'impiété contemporaine, la terre classique des convictions et des énergies chrétiennes, elles le doivent incontestablement au culte de la divine Passion, qu'aucune province de France n'a conservé avec autant de traditionnelle et vivace piété.

Le crucifix est partout, dans ces contrées de vaillance et de foi. S'il disparaissait des chemins creux ou des pauvres chaumières, dans la rafale d'un nouveau *Quatre-vingt-treize*, les fils des Chouans lui assureraient, au plus profond de leur âme, une indéfectible

tendresse. C'est dans le secret de leur cœur, qu'ils trouveraient, en méditant sur l'agonie, les opprobres et la mort du Seigneur Jésus, comme il y a cent ans, le courage qui fait les héros, la patience qui fait les martyrs.

Quelle force, en effet, que de se sentir personnellement inscrit dans les plaies du Rédempteur, nommément enrôlé parmi la phalange d'élite de ceux qui lui sont unis dans la connaissance et dans l'amour : *Per fidem applicatur nobis passio Christi ad percipiendum fructum, non solum quantum ad intellectum, sed etiam quantum ad affectum... Et ideo propter unionem charitatis eorum, quod omnibus est impensum, unusquisque debet sibi adscribere!*

« Quoi de plus juste que nous ne soyons jamais rassasiés de méditer ce que Notre-Seigneur a bien voulu souffrir pour nous : *Non debet nos tædere cogitare, quod ipsum Dominum non tæduit tolerare* ! »

Mgr de Quélen avait donc mille fois raison de prescrire aux prédicateurs des « Vendredis

¹ Saint THOMAS, III^e p., q. 49, a. II.

² Saint BONAVENTURE, *Med. vit Christi*, c. 74.

de Notre-Dame » le programme appliqué déjà par saint Paul : *Nos autem prædicamus Jesum Christum et hunc crucifixum*¹!

Et l'un de ses pieux successeurs, Son Eminence le cardinal Richard, estimait à bon droit qu'il serait profitable aux âmes, avides de vénérer les saintes reliques de la Passion, de voir restaurer, dans la plus illustre chaire qui soit au monde, après celle de Saint-Pierre de Rome, une forme d'enseignement malheureusement tombée en désuétude.

On trouvera ici l'exacte reproduction des conférences du carême de 1897.

En acceptant un honneur dont nous sentions le poids plus encore que le prix, nous cédions alors à l'attrait de parler d'un mystère, aimé du doux et séraphique François d'Assise ; cher aussi, nous le savons, à la dévotion de tous ses enfants.

« O Passion si attachante de mon Sauveur, s'écrie un éloquent ami de la famille franciscaine², je te bénis, je t'exalte, je te remercie ! car tu es la source de l'instruction des igno-

¹ II Cor.

² Ventura.

rants, la science des docteurs, l'efficacité de la prédication, la force des martyrs ; tu es la consolation des malheureux, le nerf des faibles, la purification des pécheurs, la richesse des pauvres, la liberté des captifs, la santé des malades, la vie des trépassés ; c'est en toi que l'on trouve, c'est par toi qu'on obtient la protection pour les tentés, le secours pour les affligés, l'espérance pour les désespérés, la ferveur pour les tièdes, la persévérance pour les justes, la couronne pour les élus ; et néanmoins, à commencer par saint Paul, tu as toujours été et tu es encore les délices, la gloire des âmes vraiment chrétiennes et tendrement amantes de Jésus-Christ ! »

Voici donc une étude affective de la Passion du Seigneur. Nous l'offrons, avec confiance, aux chrétiens du vingtième siècle, sous le coup d'une persécution dont les nœuds vont, chaque jour, se resserrant.

Il nous a toujours semblé difficile de séparer le cénacle du calvaire ; et le calice de la cène, du sang de la croix.

Un pèlerin de Gethsémani fait comme le Christ. Dans la même journée, il s'assied

d'abord à la table de communion, et il entre résolument ensuite dans la voie douloureuse.

Voilà pourquoi une conférence sur l'Eucharistie prélude ici, rationnellement, à notre étude de la Passion.

Puisse cette introduction à la vie sérieuse être pour les âmes un réconfort dans les luttes terribles contre le mal, une consolation dans les tristesses nécessaires du bien!

Aux Invalides, on voit, derrière la porte de la chapelle, un modeste cadre renfermant un petit exemplaire de l'Imitation de Jésus-Christ. Sur le cadre, on lit ces mots : « Livre trouvé ouvert à ce chapitre, entre les mains d'un jeune chasseur à pied, mort sur le champ de bataille de Gravelotte, en 1870. »

Il s'agit du chapitre intitulé : *Du désir du ciel!*

Ils sont nombreux, sous ce dôme, les drapeaux et les souvenirs de victoire, mais pas un de ces trophées ne nous a émus comme cette humble relique.

Heureux qui, sur le champ de bataille, ou sur le champ de martyre de la vie chrétienne, aime à penser au bonheur de la patrie éter-

nelle. Y fixer son esprit, c'est y fixer à jamais son cœur : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.*

Mais plus heureux encore qui se complait, ici-bas, au dramatique récit de la Passion du Sauveur; qui s'associe courageusement, en ce monde, aux humiliations, aux douleurs du divin Patient : il est assuré d'obtenir, au jour de sa mort, le paradis : *Qui consortio passionis utitur, consortio paradisi donatur*¹.

LÉON-RIMBAULT,

*Miss. apostolique,
Chapelain de Notre-Dame de Capelou.*

¹ Saint Léon, serm. 3.

PAR L'AMOUR ET LA DOULEUR



CHAPITRE PREMIER

LE DON SUPRÊME

Fortis est ut mors dilectio.
L'amour est puissant
comme la mort¹.

Mes Frères,

Un jour, dans la solitude, un vieux moine a chanté. Si jeune était son cœur, demeuré vierge, si ardente sa lèvre, amie des psalmodies, que le chant de ce séraphin du cloître a traversé les siècles.

Les âmes en ont mille fois répété les strophes tendres et brûlantes. Sans jamais se las-

¹ *Cant.*, cap. VIII, v. 6.

PAR L'AMOUR ET LA DOULEUR



CHAPITRE PREMIER

LE DON SUPRÊME

Fortis est ut mors dilectio.
L'amour est puissant
comme la mort¹.

Mes Frères,

Un jour, dans la solitude, un vieux moine a chanté. Si jeune était son cœur, demeuré vierge, si ardente sa lèvre, amie des psalmodies, que le chant de ce séraphin du cloître a traversé les siècles.

Les âmes en ont mille fois répété les strophes tendres et brûlantes. Sans jamais se las-

¹ *Cant.*, cap. VIII, v. 6.

ser, elles ont modulé, sur tous les tons, le délectable et mélancolique : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, rien n'est plus sublime, rien n'est plus large, rien n'est plus délicieux¹. »

« L'amour est une grande chose. *Magna res est amor.* »

L'amour de Jésus a toutes les générosités. A lui les magnanimes impulsions, les envolées superbes vers le plus pur idéal! A lui l'allégeance de tout fardeau; à lui le magique privilège de se faire de l'amertume une savoureuse volupté. L'amour ne veut ni servage infime, ni terrestres liens. Donnez-lui des ailes avec la liberté!

Qui donc, ô mystique! vous a révélé ces choses? Où vous fut-il donné de puiser, ô poète! le charme, la flamme de cette inspiration?

L'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* nous a dit lui-même son secret. Le souffle qui dilate et soulève son âme jusqu'au lyrisme court à travers tous les chapitres du livre qu'il a consacré, dans son immortel ouvrage, à la louange de la très sainte Eucharistie.

¹ *De Imitatione Christi*, lib. III, cap. v, 3.

C'est aux pieds de l'autel qu'il a compris les triomphes de l'amour.

Du tabernacle lui est venue, par ondées lumineuses, cette science profonde du cœur de Dieu et du cœur de l'homme dont il excelle à nous découvrir les mystérieuses harmonies, l'intime commerce,

« L'amour est la souveraine puissance. *Magna res est amor.* » Le vieux moine a raison.

Nous nous en convaincrons nous-mêmes.

Assistons, avec les apôtres réunis autour de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le cénacle, au triomphe de l'amour sur la mort.

Aucune soirée, dans la durée des siècles, n'a la grandeur et le mystère de cette nuit commençante du jeudi saint, « toute pleine des noirs complots de l'homme, toute chaude et rayonnante de l'amour d'un Dieu ».

C'est l'heure du *Don suprême* : l'Eucharistie.

I

Premier triomphe de l'amour : l'Union

La mort est effrayante, car elle divise, elle sépare ceux qui ont ici-bas échangé les serments d'un amour éternel. Du tranchant de sa faux, elle ampute, impitoyable, la fleur avec la tige, la branche avec le fruit de nos affections les plus sacrées. Elle veille, toujours debout, toujours en marche, toujours à l'œuvre. Rien ne l'arrête, rien ne l'attendrit. Aussi la mort est-elle la terreur de l'amour. Entre eux pas de rapprochement possible : ils luttent d'une « lutte d'enfer¹ ».

Saint Thomas d'Aquin donne la raison de cet antagonisme irréductible : « L'amour est une force unitive : *vis unitiva!* » La mort, au contraire, une puissance fatale de désagrégation, un déchirement amer : *Siccine separat amara mors?*

Avide d'amour, l'humanité ne redoute donc rien tant que la mort.

¹ *Cant.*, cap. VIII, v. 6.

Ceci posé, comprenez-vous la désolation des apôtres à la nouvelle du prochain départ de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ils le voient « affermir sa face contre Jérusalem », ils l'entendent parler « d'opprobres, de douleurs, d'un excès d'amour et de martyre, d'éloignement, de séparation ». Eh! quoi? la mort va-t-elle le leur arracher? La mort va-t-elle replonger l'humanité dans un désespoir quarante fois séculaire? L'amour est donc toujours vaincu par la mort!

Quoi! durant quatre mille ans l'humanité a soupiré après le Sauveur promis à Adam coupable et malheureux. Avec l'Épouse des sacrés cantiques, elle a demandé avec larmes à tous les carrefours du monde, aux académies des sages, au Capitole de Rome, comme au Parthénon d'Athènes, aux hypogées de l'Égypte et de l'Inde, le bien-aimé de ses espérances et de ses regrets. La terre n'a point su le lui donner.

Ni la science, ni la richesse, ni la dictature militaire n'ont même pu la renseigner sur le lieu de son éternel repos : *Ubi cubes in meridie?*

¹ *Cant.*, cap. I.

Enfin le ciel s'est entr'ouvert ! L'Emmanuel, le Sauveur Jésus-Christ a été vu conversant parmi nous. L'humanité pardonnée, purifiée, réjoui, s'est attachée aux pas de son Dieu retrouvé ! « Je l'ai tenu, s'est-elle écriée dans son extase ! je ne le laisserai plus aller. *Tenui eum, nec dimittam.* »

Or, tandis qu'elle le serre dans ses bras, le couvrant de ses ardents baisers ; tandis qu'elle chante par la voix de tous ses justes : « *Dilectus meus mihi et ego illi*, mon bien-aimé est à moi, je suis à lui » ; tandis qu'elle proclame avec saint Pierre : « le Christ, fils du Dieu vivant » ; tandis qu'elle tire de la bouche de ses petits enfants « la louange parfaite », que les pierres mêmes de Jérusalem vibrent, prêtes à clamer dans l'universelle ovation : *ipsi lapides clamabunt*, — à cette heure-là, Jésus-Christ, comme oppressé d'une émotion de tristesse attendrie, s'entretient, mélancolique et doux, au cénacle, avec ses chers enfants : *Filioli mei*. Il leur adresse ses adieux ! Il leur fait des recommandations et des promesses !

Relisez les chapitres XIII, XIV et XV de l'évangile selon saint Jean : Vous le verrez, le Maître adoré laisse déborder tout son

cœur. L'amour n'a jamais été aussi majestueux, aussi caressant : l'amour donne ses derniers baisers.

La mort, on le sent, n'est pas loin.

Les apôtres le comprennent si bien qu'ils se pressent autour de Jésus, tremblants, désolés.

Thomas et Philippe l'interrogent, timides, anxieux :

« Seigneur, où allez-vous ? Nous n'en savons rien. *Nescimus quo vadis*¹. — Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit. »

C'était dire : « Si le Père est là, vous demeurerez avec lui et par suite avec nous ! Vous ne vous en irez point. »

Vous le voyez, l'humanité répétait sa prière d'antan et de toujours : « Restez avec nous, Seigneur. *Mane nobiscum, Domine...* »

L'humanité avait peur de la mort, car, je le répète, la mort divise et sépare.

Mais l'Esprit-Saint Fa dit : « L'amour est puissant comme la mort. » Que signifie cette étrange parole ?

La mort s'assied sur le marbre des tombes, elle entre-croise ses jambes osseuses, elle

¹ Evang. sec. Joan., cap. XIV.

ricane d'un rictus effrayant ! « L'amour puissant comme elle ! » Allons donc ? Que peut l'amour contre le glaive de la mort ? Partout où l'amour avait bâti son nid, allumé son flambeau, la mort a passé : le nid est vide, le flambeau est éteint.

Partout l'amour, en noir, pleure sur les berceaux devenus prématurément des cercueils ; il se lamente sur les couronnes flétries des fiançailles et des hyménées, sur les cendres refroidies des cœurs fermés à l'espérance.

C'est vrai, mes Frères, en matière d'affection humaine, la puissance définitive reste à la mort.

Mais Jésus est le Fils de Dieu : à ce titre il doit renverser l'empire de l'universelle faucheuse. Il doit enchaîner la mort aux autels toujours fumants de l'amour victorieux. Alors seulement le texte biblique ne résonnera plus aux oreilles de l'humanité comme une cruelle ironie, mais il réjouira son cœur comme une fanfare du matin.

« L'amour a la force de la mort ! *Fortis est ut mors dilectio.* »

Les apôtres ont peur de voir la mort diviser leur amour, le séparer d'avec Jésus-Christ.

Le Sauveur les rassure : « Je ne vous laisserai point orphelins. *Non relinquam vos orphanos.* »

Qu'est-ce donc que l'orphelin ?

En suivant la méthode analytique des mots employés si lumineusement par saint Thomas d'Aquin, je trouve qu'on donne cette désignation à « l'être qui manque de quelque chose ».

Les Latins signifiaient par là toute créature besogneuse et dénuée.

Ainsi, la plante réclame pour vivre l'air, le soleil, la rosée. En est-elle privée ? Elle végète, elle s'étiole : la plante est un orphelin.

Remontez l'échelle des êtres : L'oiseau vient de tomber sous le plomb du chasseur. Son nid reste abandonné : Vous écarter les branches et voyant les petits gosiers emplumés où dorment encore les mélodies du printemps, entendant les cris de ces affamés, vous vous attendrissez, vous dites : « Voici des orphelins ! »

Avancez encore : L'homme peut n'avoir ni père, ni mère à aimer ; ni toit pour dormir ; ni table où s'asseoir : c'est alors le pire des orphelins.

Je connais toutefois une calamité plus affreuse que la race des sans-patrie et des

sans-pain, c'est la race des sans-Dieu!...
N'avoir Dieu ni dans l'intelligence, ni dans le
cœur, ni dans la liberté! Être vide de Dieu!...
Voilà le grand, l'immense, l'unique mal-
heur!..

C'est pourquoi je ne veux pas, moi l'homme
racheté, moi qui porte sur mon front un
rejaillissement de la face de Dieu, moi le
chantre et le prêtre de ses créations, je ne
veux pas demeurer orphelin.

L'orphelin manque d'amour, de pain, de
protection :

Seigneur, restez avec moi! Avec vous je
posséderai tous ces biens.

Que fera notre divin Sauveur? Entre les
anges et les hommes, entre les fils de jubilation
qui le chantent dans les cieux et les exilés de
la vallée des larmes qui se sentent mourir à la
pensée de son abandon, quel parti va-t-il
prendre!

Ah! ne craignons pas, mes Frères, Jésus-
Christ trouvera dans les trésors de son infi-
nie sagesse le moyen d'accorder le différend :
Il répondra aux vœux du ciel qui l'appelle,
sans désenchanter la terre, enivrée de son
amour.

Il sera plus sage que le roi d'Israël.

Vous connaissez le débat fameux dont la
Bible nous a conservé le récit, sous le nom
de jugement de Salomon.

Deux femmes avaient chacune un enfant.
Or, l'un d'eux vint à mourir.

Les deux mères réclament d'une seule voix
le survivant, on les fit comparaître devant le
monarque, entouré de toute sa cour : « O roi,
crièrent-elles ensemble, rendez-moi mon
enfant! — A qui est cet enfant? — Il est à
moi, s'écria l'une. — Non, répondit l'autre, il
m'appartient! — *Dividatur* : Qu'on partage
l'enfant, dit Salomon, qu'on en donne la
moitié à chaque mère! »

Mais ici le Christ dépassera la sagesse de
son ancêtre selon la chair.

« *Non dividatur!* Point de scission; point
de séparation! » — L'amour n'appellera pas
la mort à son aide. Les anges et les hommes
auront Jésus tout entier. « Je m'en vais, dit-il,
et je viens à vous. *Ego vado et venio ad vos.* »

« Je ne vous laisserai pas orphelins. »

Vous demandez l'amour, le pain, la protec-
tion.

Contemplez l'Eucharistie : vous avez tout
cela.

Écoutez l'Évangile, racontant l'institution

du très Saint-Sacrement. La majesté du ton présage un événement extraordinaire.

Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme Il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, Il les aima jusqu'à la fin...

« Sachant que son Père lui avait remis toutes choses entre les mains, et qu'Il était sorti de Dieu et retournait à Dieu, Il se leva de table... et commença à laver les pieds de ses disciples ¹... »

Il leur inculque la nécessité d'être purs. Il leur prêche, par son exemple, la grandeur de l'humilité, la beauté de la charité. Il les dispose progressivement, enfin, à la révélation du mystère qu'Il leur a réservé, pour le soir le plus sacré de sa vie.

« Après qu'Il leur eut lavé les pieds, et qu'Il eut repris ses vêtements, Il se remit à table. »

Saint Jean a noté tous les détails de cette solennelle préparation de l'Eucharistie. Saint Paul, résumant les trois synoptiques, a consigné, par le menu, la grande scène de l'institution de l'Eucharistie :

¹ Joân., XIII.

« J'ai appris du Seigneur l'enseignement que voici : Le Seigneur Jésus, dans la nuit même où Il fut trahi, prit du pain, et, rendant grâces, le rompit en disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps, lequel sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi.

« Pareillement, il prit la coupe, après le festin sacré, disant : Ce calice et le nouveau testament dans mon sang ; chaque fois que vous boirez, faites ceci en mémoire de moi ¹. »

Don sublime ! miracle ineffable !

Jésus-Christ fait son testament. Il donne, Il se donne à tous, et pour toujours. Il assure la pérennité de ce don inouï par la création d'un sacerdoce nouveau.

Présence réelle, communion, sacrifice de la messe, voilà ce que renferme, pour nous, le « don suprême » de son Cœur.

O vous donc qui, avec les apôtres, à la cène, réclamez de l'amour, du pain, de la protection, réjouissez-vous.

Le visage du Sauveur vous sourit ; son sang vous abreuve ; son bras vous défend : Ne dites plus que vous êtes orphelins ; vous en auriez menti.

¹ I Cor., XI, 23-24-25.

L'amour s'unit à vous au tabernacle :

A peine le jour s'est-il levé, vous tombez à genoux, les mains jointes. En face des cieus immenses « dont le silence éternel m'effraie », disait Pascal, vous commencez à réciter la prière du matin : « Notre Père qui êtes au ciel! »

O la douce parole! O le magnifique témoignage de notre noblesse : en trois mots vous avez rappelé Dieu, vos frères, le paradis : *Pater, — noster, — qui es in caelis...*

Oui, c'est là notre invincible espoir : un jour nous verrons Dieu, ensemble, dans la patrie éternelle!

Mais voici que vous réfléchissez encore, et votre cœur se serre! Votre âme s'assombrit! Dieu est si loin de nous!... M'entendra-t-il à travers les espaces incommensurables? Suis-je digne d'attirer ses regards?

Hommes de peu de foi, écoutez : Dieu vous répond : La cloche de l'église paroissiale jette ses volées!...

Entendez-vous son doux reproche maternel, avec son appel matinal : « Pauvres exilés! » Dieu est le compagnon de vos tristesses. Il ne réside pas seulement avec les séraphins dans les splendeurs de son ciel.

Voilé, silencieux, captif, il vous attend, à quelques pas d'ici, dans les ombres mystérieuses du tabernacle.

C'est là que l'amour l'attarde, comme un colon qui séjourne : *quasi colonus ad manendum.*

C'est là qu'il tient son quartier général au milieu des anges du sanctuaire et des âmes contemplatives.

C'est là, suivant le mot charmant du curé d'Ars, qu'habite « notre adorable Voisin ».

Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitat cum eis. Là, le Bien-Aimé des Cantiques se cache derrière le treillis : Il veille amoureusement, comme la mère auprès du berceau de son enfant endormi. Il console, comme l'ami aux côtés de son ami malade.

« O tabernacle de la présence eucharistique de Jésus, s'écrie un pieux et docte auteur, refuge dans la tempête, ombrage rafraîchissant, tente du pèlerin, oasis dans le désert, cime solitaire de la contemplation, séjour de la paix, cellier de l'époux, coin du ciel sur la terre, avant-port de la patrie, où l'on voit déjà son soleil, où l'on respire ses brises, où l'on perçoit déjà ses harmonies; qui pourra jamais dire quels appuis tu apportes à nos espérances,

quels gages tu donnes de la présence de ta gloire; avec quel vérité tu esquisses le tabernacle céleste et le séjour de l'éternelle félicité!¹ »

Jésus vous l'a promis, mes Frères, la mort ne le séparera point de vous : *Non relinquam vos orphanos.*

Vous aviez besoin d'amour : l'amour au tabernacle comble votre désir.

Vous mendiez du pain : la table sainte est dressée.

Entrez, augustes mendiants! Accourez, voyageurs harassés du désert de la vie. C'est ici l'hôtellerie des âmes : « le garde-manger du chrétien ². »

Ne craignez pas que le prêtre mette jamais la clef sous la porte du temple, ni qu'il se frappe d'un honteux ostracisme. Le ministre sacré vous appelle, au contraire, à venir manger le Pain des anges.

Pressez-vous au festin eucharistique, ô faméliques sublimes que rien de terrestre ne peut rassasier! Approchez-vous de la fontaine toujours jaillissante, cerfs altérés qui ne savez où trouver l'eau vive du bonheur! Mangez et

¹ P. TESNIÈRE, *Somme eucharistique.*

² CURÉ D'ARS.

buvez : ce pain fournit aux rois des délices, ce vin fait germer les vierges.

« Le vin, dit Bossuet, c'est de l'eau transfigurée dans les veines du sarment: le sang, c'est du vin transfiguré dans les veines de l'homme; l'Eucharistie, c'est le sang transfiguré dans les veines de Dieu. »

Qui saura donc apprécier la valeur de cette ineffable alimentation?

« Vos autels, ô mon Dieu! Dieu des vertus! » vos autels gardent mon pain, mon vin, mon repos, ma félicité. Je n'ai plus de regards d'envie à jeter sur la fleur des champs, sur la tourterelle des bois!

Vous avez fait de moi votre commensal.

La sainte table m'attend : elle est toujours servie. Ni la table de famille, entourée de joyeux enfants, ni la table des potentats resplendissante de l'éclat des fêtes, ne peuvent surpasser les charmes, les beautés, le luxe merveilleux de la vôtre, ô Jésus!...

C'est la table sainte : l'homme y rencontre le chrétien; le chrétien y rencontre le saint; le saint y rencontre l'élu; l'élu y rencontre la Vierge Marie; la Vierge Marie y rencontre Dieu.

Ce qu'on y fréquente, c'est la gloire incom-

parable : vous n'aurez pas le rouge au front!

Ce qu'on y sert, c'est la substance immortelle : vous n'aurez pas le dégoût au cœur.

Voyez ce que Jésus vous offre : « La divinité, ses perfections et ses personnes; l'âme du Christ, avec ses puissances, ses dons, ses vertus, ses mérites; la chair, le sang, le cœur, les membres du corps de Jésus : tout est changé en nourriture, tout s'épanche comme le suc des aliments. »

« Mangez enivrez-vous, mes bien-aimés », dit le Seigneur, et ne dites plus que vous êtes orphelins. Jésus-Christ vous nourrit de sa chair et de son sang.

Vous connaissez la touchante légende du pélican.

Lorsque, au soir de ses pénibles voyages, le pélican revient, triste et lassé, aux roseaux qui abritent ses amours, ses petits le voient au loin s'abattre. Tous se lèvent, se hâtent, criant la faim. L'aile pendante, lui, découragé, gagne une roche solitaire. Là, mélancolique, silencieux, l'oiseau maternel semble bercer sa douleur au rythme des reflux, dans la mélopée des brises de la nuit tombante. En vain, il a parcouru l'immensité des déserts; en vain, il a sondé la profondeur des flots :

chasse inutile, pêche infructueuse... Mais la couvée gémit, pleure : elle a faim!... Tout à coup, le pélican se dresse : c'est l'heure du sacrifice; là-bas dans le ciel noir, le déclin met une déchirure toute rouge!

Alors, l'oiseau ouvre son aile au vent; d'un coup de son bec, acéré comme un glaive, il se frappe la poitrine, il se perce le cœur : le sang jaillit; les petits s'abreuvent. Avides, ils fouillent joyeusement dans la plaie béante tandis que le pélican chancelle, s'affaisse, tombe sur son festin de mort, ivre de douleur et d'amour.

O Jésus! divin pélican, vous avez voulu que la réalité de cet adorable symbole vous regardât avec nos âmes nourries de votre sang, réchauffées à l'ombre de vos ailes.

Non, ne craignons plus d'être orphelins.

L'orphelin réclame du pain. Nous avons, nous, votre chair eucharistique.

L'amour ne vous immole, ô Jésus, que pour nous rassasier. La mort qui vous frappe, loin de vous séparer de nous, pour toujours vous livre à nous. *Non relinquam vos orphanos.*

Enfin, mes Frères, l'orphelin manque de protection. C'est pourquoi nous ne voulons

pas être délaissés. Au souvenir de nos misères morales, douloureusement convaincus de notre culpabilité, nous redoutons les approches de la justice éternelle.

Que deviendrons-nous, pécheurs, si la mort nous enlève notre puissant avocat, le Fils des complaisances divines, Jésus-Christ notre Sauveur?

Rassurons-nous, mes Frères, il ne nous laissera pas orphelins. *Non relinquam vos orphanos.*

Entre le tabernacle où veille l'amour, et la table sainte, riche du Pain des anges, *la pierre sacrée ruisselle* du sang qui apaise la justice de Dieu.

A chaque heure du jour et de la nuit, sur tous les points de l'univers, le prêtre monte à l'autel pour célébrer le sacrifice de la messe.

Oh! la messe, la sainte messe! Dans les sombreurs de la nuée prête à crever sur nos têtes criminelles, voilà, mes Frères, l'arc-en-ciel du salut!

« Dormez en paix, dit saint Jean-Chrysostome, hommes coupables, chrétiens fragiles, convertis vacillants!

« Dormez : la foudre ne tombera pas sur

vous; le paratonnerre eucharistique est dressé. »

On se demande parfois comment les prévarications de la terre ne poussent point à bout la justice éternelle.

Dans le but infernal de troubler le concert des créations, partent, sans trêve, du sein des Babylones modernes, d'innombrables blasphèmes contre Dieu. Sans cesse les noires vapeurs de l'orgueil montent du puits de l'abîme. Grossie des immondices des siècles, l'universelle corruption essaie d'éclabousser de l'écume de ses vagues en furie l'éclatante pureté du Roi des séraphins.

Dieu est-il insensible devant l'outrage? N'a-t-il aucune ressource contre les défis de l'iniquité? Détrompez-vous, mes Frères, aussitôt le péché commis, la justice divine accourt : la foudre dévorante flamboie dans sa main : « Malheur au coupable ! » Mais tout à coup un cri se fait entendre : « Pitié ! — Non, reprend la Justice, point de quartier ! Le crime réclame vengeance. Arrière, ou je frappe ! — Frappe done, dit une voix suppliante, frappe, je suis la Victime sacrifiée pour les péchés du monde ! »

Et l'autel apparaît : sous la blancheur de

chacune de nos hosties, dans la coupe d'or de chacun de nos calices, jaillit à flots le sang, palpète le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Grâce à l'expiation du nouveau Golgotha, le monde est sauvé!

Voilà le mystère de la sainte messe.

La messe! c'est le pardon, la liquidation de nos dettes; la destruction du mal, la défaite de Satan, la fermeture de l'enfer, la réouverture du ciel.

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous a point trompés.

Protection, pain, amour: l'Eucharistie nous a tout donné. La triple disette de l'orphelin nous est épargnée.

Chantons donc, en face de l'autel, les triomphes de l'amour sur la mort: *Fortis est ut mors dilectio.*

II

Deuxième triomphe de l'amour: le Souvenir

« L'amour est fort comme la mort. *Fortis est ut mors dilectio.* »

La mort, c'est l'oubli: l'amour, c'est le souvenir. Alors, comment se fait-il que l'homme ait tant de peine à marquer son nom et ses œuvres du cachet de la perpétuité? Pourquoi donc la multitude de ceux dont aucune mémoire ne demeure, *quorum non est memoria*, est-elle incalculable?...

Nous ne redoutons rien tant que l'oubli: rien n'est plus commun.

I. — Victoire, plaisir, affection, justice: l'oubli est partout! Voyez: *l'oubli répand son ombre sur les rayons mêmes de la gloire.*

La guerre éclate: trois cent mille hommes marchent à la frontière menacée. Au milieu de la fumée, à travers la mitraille, enivrée par la fanfare des clairons, le cliquetis des armes, la sourde basse des bouches d'acier, toute une armée se précipite dans la fournaise de la bataille... La patrie est sauvée! Contemplez maintenant le champ horrible couvert de tant de débris humains. Connaissez-vous chacun de ces morts héroïques? Combien recevront la croix? Une douzaine!... Les autres resteront dans l'ombre épaisse de l'oubli. La gloire éclaire quelques sommités; mais

la nuit couvre la grande foule des dévouements anonymes.

L'oubli règne en maître sur les assemblées les plus joyeuses et les plus brillantes : Entrez dans la salle du festin; la table est servie magnifiquement. Que d'étincelants sourires! Que de gais échanges de joies sous la flambee des lustres! Les convives sont au complet. Déjà le champagne mousse dans les coupes de cristal. Les vivats montent aux lèvres.

Tout à coup entre la Mort; elle regarde au visage les convives effarés; elle choisit son condamné, elle l'emporte, la bouche encore mal essuyée.

Un siège reste vide, mais, dans quelques minutes, il n'y paraît plus : on enlève le couvert du disparu; les autres ont leurs coudées franches; ils sont moins serrés!...

Allons, la Mort fait bien les choses : chacun son tour! « Couronnons-nous de roses, demain nous mourrons! » Ainsi s'en vont, un par un, dans l'insouciance de tous, les rois des fêtes du monde. Aucun vestige ne survit à leur brusque départ. Leur nom ne réveille désormais aucun écho. La solitude se fait dans leurs palais silencieux. Sous la cendre refroi-

die, Herculanium et Pompéi dorment leur sommeil éternel.

L'oubli dessèche les affections les plus vives.

Je n'en veux d'autre preuve que le spectacle honteux des tombes abandonnées. On s'était, à vingt ans, juré d'immortelles amours; à l'heure déchirante de l'agonie, on avait fait des serments de fidélité à toute épreuve : la douleur était inconsolable; jamais les larmes ne devaient tarir dans les yeux rougis et brûlants!...

Éternité de six mois! Pleurs, hélas! bientôt séchés!... Le temps a marché; revenez au cimetière : tout sur la fosse des bien-aimés d'autrefois accuse l'oubli : la couleur noire de la grille, qui se rouille et s'effrite; la bordure de buis, aux trois quarts déracinée, jaunie... Les urnes, jadis panachées de chrysanthèmes, maintenant vides, à terre; la croix, boiteusement penchée; les pierres verdâtres sous la lèpre des lichens, embroussaillées de ronces.

Où donc est l'immortalité du souvenir juré par l'amour? — *Hic jacet : Ici gît!* Voilà l'unique réalité : entre les ais d'un cercueil vermoulu, la poussière d'un vieux cadavre.

Mais il y a belle heure que le souvenir des pauvres morts : *I poveri morti*, comme disent

les Italiens, est tombé, au cœur des vivants, de son fragile piédestal! L'oubli n'accepte pas les « concessions à perpétuité » de l'amour.

L'oubli est un des ministres plénipotentiaires de Dieu au département de la justice d'outre-tombe. Dieu écrit son nom dans les cieux avec la lumière des astres. Dieu enregistre le nom de ses saints dans les dyptiques de l'Église avec d'héroïques vertus, avec des miracles. Mais, d'un doigt léger, Dieu trace sur la poussière le nom des impies : *Digitus scribebat in terra.* Bientôt, le vent de la mort se lève sur la grande route de leurs Capitoles et de leurs Panthéons; la poussière tourbillonne; avec elle s'envole le nom des impies.

Aucun signe ne reste qui les puisse rappeler à Dieu : ils sont infâmes!... Ils sont ignobles, c'est-à-dire sans nom!... *Erunt ignobiles!*

Par de terribles, mais justes représailles, ceux-là sont oubliés de Dieu qui ont écarté Dieu de leur souvenir.

Les oubliés sont donc légion.

II. — L'oubli, c'est la misère universelle,

un redoutable châtiment. Fils de la mort, l'oubli nous épouvante.

Malgré tout, condamnés à mourir, nous ne désespérons jamais de triompher de l'oubli.

Nous nous débattons jusqu'au bout contre l'éventualité d'habiter un jour dans la région sépulcrale de ces « blessés de la vie dont on a perdu la mémoire ».

Nous ne voulons pas être relégués avec les déchets, avec les épaves du cœur : *Tanquam mortuus a corde!*

Alors, nous appelons à notre aide contre l'oubli, fils de la mort, toutes les puissances de l'amour. Nous perpéтуons sur l'airain, sur le marbre, les hauts faits des défenseurs de la patrie. Les trophées, les colonnes, les mausolées se dressent pour donner à leur souvenir l'immortalité du bronze et de la pierre.

Nous luttons contre l'espace et la durée, ces deux terribles antagonistes de l'amour.

A quoi n'avons-nous pas recours?

Un jeune soldat quitte sa famille. La France lui dit d'aller au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar... L'heure du départ va sonner. Que fera la mère? De ses mains tremblantes, elle lui passe au cou une médaille : « Prends, mon fils, souviens-toi. » — Au moment de

mourir, une épouse tranche, au fil des ciseaux, une mèche de ses cheveux. Avec un pâle sourire : « Prends, dit-elle à son époux, souviens-toi. »

Au soir de sa vie, un saint jette, en quelques lignes testamentaires, les suprêmes effusions de son cœur : exhortation, récordation faites à ses frères bénis, aux enfants de sa famille religieuse : « Souvenez-vous ! »

L'amour se croit ainsi défendu contre l'oubli : telle la plante aromatique des Alpes, sertie d'or, entre les feuilletts d'un livre d'heures, résiste et fleurit bon. Malgré les années, malgré l'éloignement, l'amour trouve dans ces souvenirs, dans ces riens qu'il a consacrés, un merveilleux pouvoir de rajeunissement. Minute évocatrice ! Retrouvée longtemps après, dans le coin d'un tiroir, cette mèche poussiéreuse, cette feuille jaunie, cette pauvre médaille vert-de-grisée ressuscitent délicieusement le passé ! Oh ! la magie des souvenirs ! Oh ! les douces larmes qui montent alors aux yeux...

Voilà les ressources de l'amour contre l'oubli.

Hélas ! ce ne sont là que palliatifs décevants. Tôt ou tard, l'oubli roule ses sables

sur nos colonnes militaires ; l'oubli souffle sur les gages sacrés de notre affection ; il ronge nos parchemins de famille ; il rend indéchiffrable notre nom même : et c'est fini : l'amour est vaincu ; le souvenir est mort à jamais !...

III. — Eh bien ! Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes Frères, a senti mieux que nous toute l'horreur de cet effondrement : « Vous avez peur d'être oubliés, dit-il, non, je ne vous laisserai pas orphelins, *non relinquam vos orphanos*.

« L'Eucharistie que je vous laisse sera mon vivant mémorial. En contemplant l'hostie, vous saurez que je me souviens de vous ; vous vous souviendrez de moi. Vous croirez que je suis avec vous ; vous serez avec moi ! » O prodige ! ô mystère ! Le sacrifice de Jésus au Calvaire n'aura pas été comme les sacrifices de l'homme un acte transitoire. L'humanité n'aura pas à regarder en arrière pour s'entretenir de ce grand, de cet ineffable, mais lointain bienfait.

Ici le souvenir est une actualité :

En instituant l'adorable Sacrement de nos autels, non seulement Dieu touche de sa chair et vivifie de son sang toutes les poitrines hu-

maines, mais il attise éternellement dans nos cœurs, sans avoir rien à craindre de la mort ni de l'oubli, le respect de son nom, l'admiration de ses œuvres, le culte ardent de son adorable personnalité.

Luther n'a voulu voir dans l'Eucharistie qu'un signe éphémère, un symbole vide et nu.

Mais ce gage si vulgaire d'amour, l'homme n'oserait pas le donner à l'homme. Et Dieu s'en contenterait!

Pour nous, appuyés sur la doctrine constante, universelle, de l'Église catholique: forts des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ: « Ceci est mon corps; ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi »: nous croyons avec dix-neuf siècles d'apôtres, de vierges et de martyrs, avec la science et les arts, avec les chefs-d'œuvre de la civilisation chrétienne; oui, nous croyons à la présence réelle du Fils de Dieu dans l'hostie. En matière d'amour, Jésus a tout fait pour nous rassurer contre l'oubli dévastateur. Il nous a promis le Paraclet consolateur. Il a emporté avec lui, au plus haut des cieux, nos noms écrits dans ses plaies éclatantes.

Enfin, Il a fermé le cycle de toutes les au-

daces, de toutes les suavités de l'amour divin, en établissant sa résidence eucharistique au milieu de nous.

Oui! le Christ se souvient: Que parlez-vous désormais des oublis de la mort?

Nous adorons, au sein même de la mort et de la vie sacramentellement embrassées, l'éternelle jeunesse de l'amour.

Le souvenir de Jésus est immortel. Son nom, sa patrie, son Évangile, sa loi, son autorité, tout ce qu'il a touché de sa lumière, tout ce qu'il a pénétré de sa grâce, nous le chantons, nous l'aimons, nous en vivons!

Pourquoi porterions-nous envie aux contemporains du Sauveur? Au tabernacle, ne sommes-nous pas encore à son école; là, ne refaisons-nous pas avec lui chacune des étapes de sa douloureuse Passion? Inutile de traverser les mers pour retrouver les vestiges de Jésus: l'Eucharistie nous l'apporte tout entier. De tous les pèlerinages, le plus sacré, le plus fécond, le plus facile, est évidemment la visite au très Saint-Sacrement. Nous avons dans ce mystère, non pas un symbole, un signe, une pâle réminiscence, mais un mémorial vivant et divin.

Nous croyons à la présence réelle, substan-

tielle et vraie du Dieu que nous adorons! Les Capharnaïtes de tous les temps, les questionneurs bornés et charnels demanderont : « Comment cela est-il possible? » — Fils de l'amour, le catholique n'a, pour les éclairer, qu'à les renvoyer au témoignage de l'amour!

Jésus a promis l'Eucharistie. Il l'a réalisée : Qui démentira sa parole? L'Église a reçu des mains de son divin Maître, le soir de la Cène, le calice et l'hostie.

Depuis, elle a traversé les siècles, évangélisé les peuples, remué ciel et terre avec la force de son sacrement. Qui osera s'inscrire en faux contre dix-neuf siècles de civilisation chrétienne?

Ni la puissance, ni la sagesse éternelles ne répugnent à cette institution sortie du cœur de Dieu. Tais-toi donc, orgueilleuse race humaine, « courte par tant de bouts¹ », tu voudrais peser le mystère eucharistique, tu ne peux pas même peser le mystère d'une goutte d'eau!

Prie, étudie, scrute les Écritures, lis les Pères de l'Église, demande aux cathédrales

¹ Pascal.

le secret de leur magnificence, aux âmes la source de leurs vertus; et tu tomberas à genoux devant le sacrement d'amour! Tu adoreras ce qui reste incompréhensible, ce qui n'est pas absurde, mais mystérieux: ce qu'il est éminemment raisonnable de croire, sur l'autorité, sur la parole d'honneur, sur la vie, sur la mort d'un Dieu!

* * *

Quand les apôtres eurent, au Cénacle, reçu du cœur et des mains de Jésus-Christ, le *don suprême*, et la puissance de perpétuer à travers les siècles le mystérieux triomphe de l'Amour sur la Mort, dans l'Eucharistie, il est dit qu'« ils sortirent, après avoir chanté un hymne ». *Hymno dicto, exierunt.*

Malgré les tristesses de cette heure angoissante, malgré les prophéties lugubres du divin Maître, déjà engagé dans l'ombre du sacrifice : « *Vous savez que voici la Pâque, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié¹* », ils entonnèrent le cantique d'action de grâces.

¹ Luc, XIV, 19.

Comment leur cœur, débordant de reconnaissance, n'eût-il point éclaté en accents d'ardent amour, et d'intense joie?

Ils avaient, en cette soirée mémorable, contemplé l'Homme-Dieu, dans l'exercice calme et sublime de sa puissance. Religieux observateur de la loi, ils l'avaient entendu formuler son testament suprême, clôturer magnifiquement l'ère des symboles et inaugurer, par l'institution du sacrement des sacrements, le règne d'un amour que rien ne peut plus dépasser. Ils étaient les héritiers de son corps, de son âme et de sa divinité, les dépositaires de son autorité et de son sacerdoce.

Aussi, se mirent-ils à chanter, à la fin de ce banquet d'amour, de cette fête d'amour, un hymne qui remplit non seulement le Cénacle, mais réveilla depuis tous les échos des églises chrétiennes.

Le pieux moine de l'Imitation de Jésus-Christ a entendu, à travers les âges, cet hymne au Bien-Aimé.

Il en a redit le refrain de séraphique jubilation : *Cantem amoris canticum, sequar te dilectum meum in altum!*

C'est aussi notre ardente prière! *Cantem*

amoris canticum, sequar te dilectum meum in altum.

Oui, toujours suivre Jésus, toujours marcher, toujours monter avec Jésus, jusqu'au jour où la Table sainte aura fait place au banquet de l'Eucharistie éternellement dévoilée, suivant cette parole du divin Maître au soir de la Cène : « Or, je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père¹. »

Amen.

¹ Matth., xxvi, 29.

l'Église, notre mère, tient à concentrer nos regards sur le divin patient. Elle nous offre le bouquet de myrrhe des souvenirs sacrés de la Passion. Elle nous conduit à l'école de la croix : stage douloureux, nécessaire, de tout candidat de la gloire : *et ita intrare in gloriam suam* ¹.

La science de souffrir et de mourir : voilà toute la philosophie de l'Évangile ; voilà toute la philosophie de la vie !

« Sortez donc, ô filles de Sion, s'écrie le prophète, venez contempler votre roi au jour de ses noces martyrisantes, au jour de la fête de son cœur, sous le diadème d'épines étincelant des larmes de sa Mère immaculée. *Egredimini, Filiae Sion, et videte Regem vestrum in diademate quo coronavit eum Mater sua in die desponsationis ejus et letitiae cordis ejus.*

Cette invitation nous est adressée. Durant cette sainte quarantaine, accompagnons Notre-Seigneur Jésus-Christ aux différentes étapes tristement suggestives « de sa sortie de ce monde ».

« Son heure vient de sonner. *Venit hora.* »

¹ Luc, xxiv, 25.

CHAPITRE II

ALERE FLAMMAM
VERITATIS L'ADIEU

Venit hora ¹.
Voici l'heure.

Mes Frères,

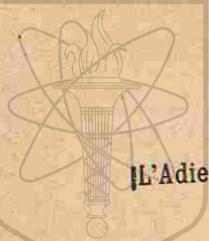
Le carême s'ouvre devant les âmes chrétiennes comme une longue avenue au fond de laquelle apparaît, sur le ciel noir, sillonné d'éclairs, la croix sanglante du Rédempteur.

Sans doute, derrière cette croix se dresse le tombeau glorieux, rendez-vous matinal des anges, des saintes femmes, des apôtres. Le drame lugubre du vendredi saint a pour dernier acte l'apo théose de la résurrection. Mais

¹ Joan., xv.

Levons-nous; suivons amoureusement le Maître. Il prend le chemin de Gethsémani : Nous allons entendre ses suprêmes recommandations. A ses côtés, nous assisterons à la scène inoubliable de l'Adieu.

Elle nous apprendra à surnaturaliser les Nôtres.



I

l'Adieu du Christ

Les flambeaux du cénacle sont éteints. De mystérieuses et adorables choses y ont été consommées : les apôtres ont vu, stupéfaits, la gloire à genoux, la puissance à l'œuvre, l'amour en frais. Ils ont fait leur première communion; ils ont reçu le sacerdoce. Il ne leur reste plus qu'à écouter les *Novissima Verba*, le testament doctrinal du Sauveur Jésus, le « chant du cygne » de l'amour eucharistique.

Le Christ conversait avec eux pour la dernière fois : « Je ne vous parlerai plus guère, dit-il tristement, le Prince du monde vient;

cependant il n'a rien en moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a ordonné, levez-vous. Sortons d'ici¹. »

Debout, suivant la coutume, ils chantèrent les dernières hymnes du « Hallel », et le Maître, entouré de ses disciples, prit en silence la direction de Gethsémani.

Son heure était venue : l'heure de l'adieu.

L'adieu, Jésus allait le placer dans le cadre le mieux adapté aux exigences de son cœur.

C'était nuit close, une de ces nuits d'Orient, fourmillantes d'astres, claires et sereines : la nuit du 2 avril 33.

En cette quatorzième journée de Nisan, après la célébration de la Pâque, la lune était dans son plein. Les feux des Galiléens jetaient, le long de la route, des clartés mourantes².

Les murmures du Cédron, les plaintes des arbres funèbres qui le bordaient, le jeu des ombres à travers les tombeaux, nombreux dans la vallée, épandaient sur la campagne une vague tristesse.

¹ Joan., xiv, 29-31.

² Aux approches de la moisson, c'était la coutume d'allumer des feux protecteurs. (Exod., xxii, 6.)

Les douloureux souvenirs se dressaient à chaque pas. Par là, chaque année, s'en allait au désert le bonc émissaire chargé des anathèmes du peuple. Au delà des pentes de l'Ophel, festonnées de vignes, déjà parées de leurs pampres, Jésus devait franchir le Cédron. Avant lui, pieds nus, voilé de deuil, David avait passé, en fuite devant la colère de son fils Absalon.

En face, sur la colline de Moriah, Abraham avait conduit, pour l'immoler, Isaac, l'enfant du sourire.

Dans ce même lieu, le Père des croyants avait rencontré Melchisédech, le roi de Salem, le prêtre du pain et du vin.

Là, devront se tenir les assises du dernier jugement.

O cadre grandiose de la nature et de l'histoire! O route, désormais immortelle, du cénacle à Gethsémani! Vous aviez ce soir-là une adaptation mystérieuse avec la scène du départ et des adieux de Jésus-Christ.

Les paroles du divin Maître n'avaient jamais été plus tendres, ni plus saisissantes.

Elles s'inspiraient de la solennité des événements prédits par les prophètes, imminents,

douloureusement pressentis par les onze, silencieux et craintifs.

Elles s'imprégnaient du parfum des vignes en fleur et des figuiers en bourgeons.

Jamais l'oreille humaine n'avait entendu plus suaves accents, vérités moins voilées, prophéties plus profondes.

Jésus parlait avec clarté, simplicité, autorité.

Le soleil ne darde-t-il pas, à l'heure du déclin, le luxe de ses plus doux rayons? Le père de famille ne garde-t-il pas, pour le soir de sa vie, ses conseils les plus sages et ses bénédictions les plus sacrées!...

Or l'heure de Jésus avait sonné.

C'était l'heure du départ...

Ce départ, Jésus le savait, était insupportable aux apôtres : « Sa tristesse remplit votre cœur », leur disait-il. « Il est avantageux, il est nécessaire pour vous que je m'en aille ; si je ne m'en vais, l'Esprit consolateur ne viendra pas à vous. Mais je vous l'enverrai... »

Du cénacle à Gethsémani, la tendresse de Jésus, toujours intarissable, se répandit en enseignements d'inénarrable amour.

L'histoire a conservé le souvenir des adieux de certains grands hommes :

Elle nous a montré Alexandre, abrégé dans sa course, partageant avec calme ses conquêtes entre ses généraux.

César, percé d'un coup de poignard, laissant tomber sur son assassin ce mélancolique reproche : « *Tu quoque, Brute. Toi aussi, Brutus!* »

Nous avons tous dans l'âme le cri de Louis XVI, en face de l'échafaud : « Je meurs innocent! »

Le dix-neuvième siècle retentit encore du sonore baiser donné à ses aigles, dans la cour du château de Fontainebleau, par Napoléon, en partance pour l'exil!

Le courage, l'indignation, la désillusion, la fierté se partagent le cœur de ces héros; l'effort se trahit sous le calme sublime des derniers moments.

En Jésus-Christ, rien de pareil! Quelle pleine et auguste possession de lui-même! Quelle claire vue de l'avenir, quelle assurance d'immortalité!

Cet homme qui avait parlé de la mort comme d'un bonheur idéal d'avenir¹ : « Le moment, disait-il parfois en soupirant, n'est

¹ Matth., XXI, 33. — Marc, XII, 1.

pas encore venu! Oh! qu'il me tarde de recevoir un baptême de sang! »

Cet homme, à qui la mort donnait des trépassaillements de joie; cet homme qui déposait son âme sans violence, mais par amour, entre les mains de son Père : qui peut-il être, sinon l'Homme-Dieu? Oui, c'est Lui, Lui seul.

La scène des adieux de Jésus-Christ, au chapitre xv de saint Jean, est la preuve la plus éclatante de sa divinité.

Elle se compose d'une effusion doctrinale et d'une adorable prière.

En voyant à mi-côte les jardins de Salomon, couverts de vignobles, déjà deux fois émondés¹, Jésus dit à ses disciples : « Je suis la vraie vigne, mon Père est le vigneron, vous êtes les branches... Demeurez en moi, et moi en vous. Comme la branche ne peut porter de fruits qu'attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez porter, si vous ne demeurez en moi. »

À l'aide de cette comparaison, l'une des plus belles dont Il se soit servi, Notre-Seigneur développa la vie *intime, sacrifiée, féconde* de ses disciples avec lui...

¹ ROBINSON, *Biblical Researches*, II, 80. — BRONCARDI auctore : *Exacta Descriptio terræ sanctæ*, p. 332.

L'énergique émondage du cœur par l'amour, la fructification des œuvres sous le fer de l'épreuve, la gloire de son Père, les joies sacrées des âmes dans la charité et dans l'unité : quelle révélation de la grâce nouvelle!

« Je suis la vigne; vous êtes les sarments. »

Pourquoi Notre-Seigneur rattache-t-il à la vigne le texte de son enseignement?

Sous le ciel de la Palestine, croissaient l'olivier, le figuier, le cèdre, le palmier, le térébinthe.

Tous ces arbres sont utiles aux usages de la vie; le commerce, l'industrie, les arts y trouvent la matière de leurs travaux, le « substratum » de leurs chefs-d'œuvre. Seul, le bois de la vigne demeure réfractaire à tout emploi sérieux. Fol et contourné, sinueux et vagabond, « il n'est pas même apte à faire une cheville¹ ». Sur quoi, saint Augustin jette ici la lumière de son génie : « Pour le rameau de la vigne, dit-il, il n'y a que deux destinées, rester uni au cep, et ainsi se couvrir de fleurs, se charger de fruits; ou, branche stérile et desséchée, qui épuise la plante, consume la

¹ ROHRBACHER, *Histoire de l'Église*, chapitre de la Genèse.

sève, tomber, au tranchant du sécateur, être jeté au feu! *Vel in vite, vel in igne!* »

Ainsi la parabole du Sauveur est la révélation adéquate de l'influence de Jésus-Christ sur l'humanité envisagée dans chaque individu, dans chaque famille, dans chaque nation.

Sans Lui, aucun fruit d'honneur et de salut.

La vie d'union avec Jésus-Christ, c'est le principe de la vie chrétienne, de la vie sociale, de la vie éternelle! C'est afin de marier les âmes et les peuples avec Jésus-Christ que l'Église remue ciel et terre, ouvre sur le monde la fontaine des sacrements, envoie partout l'armée de ses vierges et de ses apôtres!

Voulez-vous savoir ce que vous valez devant Dieu? N'interrogez ni votre esprit, ni votre fortune, ni votre popularité. Fussiez-vous le plus envié des littérateurs, le plus puissant des capitalistes, le plus honoré des citoyens, si vous vous retranchez du Christ, vous êtes mort, deux fois mort! Votre vie du temps, votre vie d'éternité sont perdues! Vous passez ici-bas par le feu des passions, par les flammes secrètes, aiguës de la convoitise;

vous serez consumé par des désespoirs sans fin. La géhenne d'outre-tombe vous est réservée.

« Celui qui ne demeure pas en moi, dit le Sauveur, sera jeté hors du vignoble. Comme le sarment, il séchera, mis en tas pour le feu et y brûlant éternellement. *Colligent eum in ignem mittent, et ardet* ¹! »

Sort fatal! car les flammes de l'enfer sont dans le regard de Jésus : il en parle au temps présent : *et ardet!*

D'où vient votre bonheur? d'où jaillit votre gloire? Souvenez-vous de la vigne et de ses rameaux. Demeurez en union avec le Maître. Plus vous serez vigoureuses, âmes chrétiennes, plus vous serez vertes et vives, ô branches mystérieuses du cep divin, plus vous serez éprouvées. Le sacrifice a toujours fait les vies honorables, grandes, fécondes... La canonisation des saints n'est que la constatation authentique des fruits miraculeux de cette intense vitalité!

Sortant de cette similitude pour en venir à la réalité, Jésus développa le commandement nouveau : l'amour. Ceci est mon précepte :

¹ Joan., xv, 6.

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Jamais aucun enseignement similaire n'avait retenti dans le monde. La lecture de ces pages encore brûlantes laisse deviner l'émotion qui pénètre l'âme des disciples, en cette nuit mémorable du 2 avril 33. Jusque-là l'humanité avait tremblé d'effroi devant le Dieu des justices. Elle avait, dans sa terreur, dans sa folie, dressé des autels à tous les vices : elle avait adoré l'argent, la chair, la conquête, la science.

Mais le Christ était venu. Il avait parlé, agi, souffert. Il allait mourir : entre les bras de la mort, il laissait rayonner l'amour!

L'amour, c'était la pierre fondamentale de la religion : « Dieu et amour », dira saint Jean, l'apôtre bien informé.

L'amour explique tout dans la vie du Rédempteur. C'est d'amour, non des supplices du crucifiement, que Jésus doit mourir.

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés! » — Il serait intéressant de suivre au cours des épîtres apostoliques la trace lumineuse laissée par le divin Maître.

La charité, l'unité : voilà les deux pôles de l'Église catholique : Le discours de l'adieu,

sur la route de Gethsémani, est le programme complet du christianisme. Nos premiers pères dans la foi ont appris là le *motif des haines toujours renaissantes du monde*. « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Consolez-vous, sachez que le monde m'a haï le premier. »

Là, les apôtres ont reçu *l'assurance des secours du Paraclet*, au milieu des persécutions terribles qui les attendent : « L'esprit de vérité et d'amour convaincra le monde de péché, de justice et de jugement.

Dans ces trois mots repose tout le mystère des victoires des chrétiens sur le monde.

Les apôtres ont vu là par avance, après les tristesses du temps, *se lever l'aurore des joies de l'éternel rendez-vous* : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en bonheur... Vous me reverrez et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie! »

Là enfin, les apôtres ont puisé *une absolue confiance au triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

L'avenir, avec ses tristesses, ne saurait donc les décourager : « L'heure arrive, dit le Sauveur, et déjà elle est là, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et vous me laisserez seul... Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix; en ce monde vous serez sous le pressoir, mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. »

Quelle fierté divine! Quelle solennelle attestation de la puissance du Seigneur Jésus : *J'ai vaincu le monde!* Ce mot sublime explique les défis sublimes lancés au paganisme par saint Paul. En lui se résument toutes les protestations des martyrs au tribunal des tyrans.

O discours de l'adieu! vous êtes un chant de force, de suavité; l'épithalame des âmes consommées avec le Christ dans l'unité! une prophétie claire, consolante des gestes de l'Esprit-Saint dans l'Église et dans le monde. Vous êtes le testament doctrinal du Sacré-Cœur de Jésus.

Heureux l'homme qui vous médite à l'heure de ses tristesses; chacune de vos paroles illumine son esprit, chacun de vos accents réchauffe son cœur!

A l'école de son Maître, il lève les yeux

vers le ciel; il contemple, il prie, il aime, il est prêt à marcher au sacrifice. L'heure qui retentit des profondeurs de l'éternité ne lui fait point peur. C'est l'heure de l'adieu. Mais c'est pour lui l'heure du calme, l'heure où toutes les puissances de son âme montent vers Dieu dans l'ampleur d'un amour suprême.

Trêve aux inquiétudes, trêve aux angoisses de la mort : Jésus-Christ vient de répandre sur ses apôtres les flots de sa tendresse. Avant de franchir le torrent du Cédron, il s'arrête. Entre le Cénacle et le Calvaire, prêtre et victime, il lève, du fond du ravin, les yeux et la voix vers le ciel attentif.

Il prie *pour lui-même* : « Père, l'heure est venue... Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée... Et maintenant glorifiez-moi! »

« L'heure est venue! » Quelle heure dans la durée des siècles! L'heure de la délivrance du genre humain, l'heure attendue, désirée par les prophètes; l'heure de la gloire divine!... L'heure dont vibrent joyeusement les échos de l'éternité : *Venit hora...*

« J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez confiée. »

Exemples, enseignements, miracles, Jésus

n'a-t-il pas tout livré aux hommes pour leur apprendre à connaître les perfections infinies?

Si ses souffrances et sa mort doivent couronner l'œuvre de la rédemption, le voici prêt à monter sur la croix, à crier par toutes ses blessures, encore plus que des lèvres : *Consummatum est!*

« Et maintenant, glorifiez-moi. »

L'humanité sainte de Jésus-Christ demande sa récompense : les humiliations, les sacrifices, les anéantissements de l'Homme-Dieu appellent les revanches de la gloire : au Calvaire il faut les splendeurs du Thabor; l'enfer doit trembler, la terre se réjouir, le ciel exulter, devant le triomphe du Christ éternellement vainqueur...

« Jésus a bu de l'eau amère du torrent : c'est pourquoi il relèvera la tête. »

Mais la prière sacerdotale du Maître ne s'arrête pas à sa propre exaltation :

Il prie pour ses disciples :

« Je prie pour ceux que vous m'avez donnés... Père, gardez-les... Je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, hormis le fils de la perdition, afin que l'Écriture fût accomplie... Or, maintenant, je viens à vous, et je dis ceci

dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du Mauvais...

« Sanctifiez-les dans la vérité... Je prie pour eux, mais je ne prie pas pour le monde... »

La voilà donc cette adorable effusion du cœur de Jésus en faveur de ses *filioli*, de ses « chers enfants ». On y sent trembler les larmes de Celui qui a sondé toutes nos misères, qui sait à chacune apporter le baume et l'huile de la miséricorde. L'amour attendri de l'homme qui va mourir s'y mêle à la majesté de Dieu qui voit plus loin, plus haut que la mort.

Aussi bien, Notre-Seigneur ne limite pas sa prière au cercle intime de ses apôtres: *il l'étend à toute l'Église.*

Il demande pour elle trois grâces : l'unité de foi et d'amour, l'Eucharistie, la gloire du ciel.

Nous étions là, mes Frères, au soir de cette « fête d'amour¹ », présents à la pensée du Sauveur. Il nous couvrait tous de son regard et de sa bénédiction !

¹ Sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

Oui, Jésus a prié pour moi. Il a vu et pesé mes tentations, mes peines, les angoisses de mon agonie. J'ai ma part à réclamer dans les supplications qu'il adressa pour moi à son Père.

« La prière de Jésus est plus vaste que la terre et les mondes, supérieure à tous les temps, plus grande que le ciel visible vers lequel il levait les yeux ; elle est infinie, éternelle, comme Dieu à qui elle s'adresse, comme l'amour qui l'inspire, comme les demandes qu'elle formule, comme les forces divines qu'elle met en action¹. »

Le Maître avait remis ses apôtres et son Église entre les mains de son Père.

Il franchit le Cédron.

L'adieu fini, la passion commençait !

II

Nos adieux

La scène si touchante de l'adieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure notre modèle à l'heure fatale des séparations.

¹ P. DIDON, *Jésus-Christ*, p. 301.

Tôt ou tard les adieux s'imposent.

Ne nous faisons pas illusion sur la nature et sur le terme de notre vie :

« L'hymne chanté, Jésus sortit pour se rendre au delà du torrent du Cédron, vers la colline des Oliviers, au jardin de Gethsémani. — *Hymno dicto, egressus est Jesus trans torrentem Cedron, in montem Olivarum, in villam quæ dicitur Gethsemani.* »

Vous avez là, mes Frères, la révélation de nos destinées voyageuses sur la terre. Tout, dans la vie humaine, commence par la joie : *hymno dicto*. Tout passe par les amertumes et les troubles de la douleur : *trans torrentem Cedron*. Tout aboutit à de mortelles agonies : *in villam Gethsemani*.

De la salle de fête au lugubre enclos, de la pleine lumière à l'horrible nuit, nous nous en allons de plus en plus tristes, sur la route bordée de tombeaux. Il nous est bon d'écouter le suprême *adieu* de Jésus. Il nous est salulaire d'éclairer, à ce flambeau, les adieux que nous adressons, en chemin, à tant de choses aimées.

Hymno dicto, egressus est.

Toute l'histoire des âmes tient dans ces deux mots...

✠✠✠✠✠

A dix-huit ans, la vie est une idylle; toutes les harmonies de la nature en fête lui font écho. Oh! la jeunesse, heure des plaisirs bruyants, des espérances folles, heure où l'on ne sait rien ni du monde, ni de soi-même, heure d'insouciance et de gaieté.

La jeunesse n'est qu'un prélude : *hymno dicto!* Il faut partir : *egressus est.*

La vie est une **marche en avant**, à travers la vallée de plus en plus étroite, vers le Cédron de plus en plus sombre... Les inquiétudes descendent sur l'âme, comme la nuit sur les environs de Jérusalem.

Que d'ennemis dans l'ombre, que d'angoisses secrètes, que d'épreuves insoupçonnées! Peu à peu le vide se fait autour de nous. Hélas! que d'adieux!...

Hymno dicto, egressus est in villam Gethsemani.

A son entrée dans le cloître, la jeune fille tressaille d'allégresse: elle entonne le cantique de la reconnaissance : Dans les ferveurs initiales du noviciat, elle savoure, comme l'Apôtre bien-aimé, les douces confidences du cœur de Jésus.

La facilité merveilleuse qu'elle trouve à observer tous les points du règlement: la

011718

paix, la charité, l'entrain, qui règnent dans le monastère : que peut-elle désirer de plus ? Toutes ses lettres sont des dithyrambes sur le bonheur de la vie religieuse ; tous ses pas, des ascensions dans les sentiers de l'amour. Mais le noviciat n'est qu'un prélude : *Hymno dicto.*

La perfection est ailleurs ; plus loin, plus haut !

Lorsqu'au voile blanc de la novice aura succédé le voile noir de la professe ; à la poésie, à la naïveté, à l'enthousiasme des premières années, le sérieux monotone de la réalité, la fille du cloître comprendra que, s'il est délectable de savourer, au cénacle, la coupe des consolations, il vaut mieux marcher, avec le divin Maître, dans la nuit froide, boire avec lui l'eau amère du torrent, livrer son cœur, sa volonté, sa vie, au pressoir de la pénitence.

Dire adieu au monde, à la famille, c'est le sacrifice joyeux, mais dire perpétuellement adieu à ses goûts, à ses aises, à ses vœux, voilà l'immolation sanglante. Là, c'était presque une fête ; ici, c'est une agonie.

« Que celui qui veut venir après moi se

renonce à lui-même, prenne sa croix tous les jours et me suive ! »

Hymno dicto, egressus est in villam... Gethsemani.

Le mariage n'a-t-il pas, à son tour, d'éclatants épithalames ? *Hymno dicto.*

En cette religion des chastes amours, ils étaient jeunes, ces deux fiancés, lorsqu'ils se prirent par la main, échangeant des serments aux autels du Seigneur. Sublime témoin d'un sacrement qui se fait par eux et sans lui, le prêtre était là pour bénir. Les anges contemplaient, sous le symbole radieux des noces chrétiennes, l'hymen indissoluble du Christ avec son Église ; l'orgue soupirait de ravissantes mélodies. Pourquoi, le sourire aux lèvres, les mères ont-elles alors les yeux pleins de larmes ?

Ah ! jeunes gens ! vous commencez de gravir la pente enchantée de la vie. Vos mères en descendent le mélancolique versant ! Elles savent l'envers triste de ces joies d'un jour qui vous font rêver. Dans la corbeille de l'épousée, elles ont jadis trouvé, sous les rivières de diamants, sous les bijoux précieux, toutes les perles humides qui leur sont, depuis, monté à la paupière, toutes les épines

dont leur cœur fut déchiré. Elles vous contemplent, attendries, résignées; mais leur âme saigne: elles sentent si bien que tout pour elles est fini! L'aurore de vos amours est faite des derniers rayons de leur bonheur: le mariage des enfants n'est-il pas pour les mères l'heure de l'adieu?

« L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, ils seront deux dans une même chair. » Deux sous le même joug, deux dans la communauté des soupirs et des pleurs.

Hymno dicto, egressus est in villam... Gethsemani.

La vie est donc une épreuve; la terre, que nous fatiguons de nos lamentations et de nos cris, est une vallée de larmes. Nous sommes loin du paradis terrestre rêvé par les utopistes contemporains. Depuis que Jésus a conduit ses apôtres au torrent du Cédron; depuis qu'Il leur a révélé le testament de son cœur, manifesté les œuvres de son sacrifice, il n'est plus permis à l'homme de chercher hors du devoir, hors de l'immolation dans l'amour, la notion de la vie, le secret de notre destinée. Pour tout chrétien, le monde est l'antagoniste redoutable, le « maudit exclu de la prière de Jésus-Christ ».

Entre eux la lutte est intense, acharnée: c'est une guerre radicale, une guerre à mort.

« *Confidite, ego vici mundum.* — Ayez confiance, a dit Jésus-Christ, j'ai vaincu le monde. »

Nous le vaincrons, nous aussi, en suivant le divin Maître dans la solitude et l'âpreté du fatidique jardin.

Du cénacle à Gethsémani Notre-Seigneur nous donne le programme de l'héroïsme chrétien! Du pressoir des Olives au Calvaire, Il le réalise dans sa chair martyrisée, Il en souffre, Il en meurt. Mais c'est là qu'Il triomphe: *ego vici mundum.*

Les adieux du chrétien, comme ceux du Christ, sont un déchirement.

En préludant à sa passion par un chant de fête, Jésus-Christ a voulu nous montrer avec quel transport de son cœur aimant, avec quelle impatience, avec quelle allégresse il entreprit et acheva l'œuvre de notre rédemption. L'amour est un barde avant d'être une victime: *Hymno dicto, egressus est Jesus cum discipulis.*

A son école, Jésus nous apprend à souffrir avec résignation, à combattre avec courage, à sacrifier toutes nos affections avec prompti-

tude et sainte joie. L'eau amère du torrent se change en une source de délices et d'exaltation : *De torrente in via bibet; propterea exaltabit caput.*

L'adieu du Christ transfigure les nôtres. La vie, la mort même, devient un poème d'immortalité : *Hymno dicto, egressus est Jesus cum discipulis.*

« Maintenant, je quitte le monde et je vais à mon Père, dit Jésus; encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. »

Voilà, mes Frères, l'heure de l'adieu : elle est triste, elle est lugubre.

« Encore un peu de temps, ajoute-t-Il, et vous me verrez. » Voici l'heure du rendez-vous, elle est douce, elle est rayonnante.

Avec cette promesse, Jésus préludait à son agonie. Avec elle, la sainte Église, un jour, bercera la nôtre.

Sors donc de ce monde, âme chrétienne, — au nom du Père tout-puissant qui l'a créée; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui pour toi a souffert; au nom du Saint-Esprit, qui en toi s'est répandu : *Proficiscere, anima christiana!*

Oui, va-t'en! Le corps tombe en pourriture : « Au cimetière! au cimetière! » semble

crier la corruption. Mais de cette boue, l'âme, joyeuse, s'envole et chante : « Au paradis! à l'éternité! »

Hymno dicto, egressus est Jesus cum discipulis.

sées. Mais je ressusciterai et je serai en Galilée avant vous¹. »

Ce devait être là une solitude de triomphe; mais auparavant il fallait entrer dans les ombres d'agonie : c'était l'heure de la solitude noire et angoissante! De plus en plus le Sauveur se sentait isolé; la détresse de David fugitif lui mit sans doute aux lèvres les accents qui appellent le secours d'en haut : « Seigneur, écoute ma prière. Me voici au milieu de la nuit, parmi les morts de ce monde. L'anxiété gagne mon esprit, le trouble s'empare de mon cœur... Mon âme est devant toi comme une terre sans eau... Ne détourne pas ta face de moi et que je ne ressemble pas à tous ces morts descendus dans la fosse². »

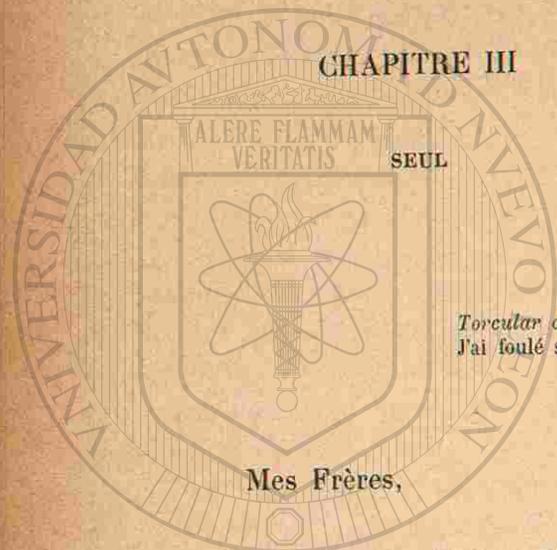
Les onze pénétraient dans le jardin du Pressoir : « Asseyez-vous ici, dit Jésus, pendant que j'irai là-bas pour prier. »

Restaient encore avec Lui, les trois témoins de la Transfiguration, les trois extasiés du Thabor : Pierre, Jacques et Jean. Jésus les entraînait dans son isolement mystérieux. Mais bientôt, Il les laissa à leur tour sous les oliviers : « Mon âme est triste à mourir, sou-

¹ Matth., xxvi, 31-32.

² Ps. cxlii, 3-4-7.

CHAPITRE III



Mes Frères,

A peine eut-il traversé le torrent du Cédron, Jésus se sentit envahi par une tristesse sans consolation possible. Les apôtres marchaient en silence à ses côtés. On gravissait la pente des Oliviers : les tombeaux se pressaient noirs sous la clarté crue de la lune : « Tous, vous faillirez cette nuit à mon sujet », dit Jésus.

« Il est écrit en effet : Je frapperai le Pasteur et les brebis du troupeau seront disper-

pira-t-Il. Demeurez ici; veillez et priez. »

Puis, s'étant éloigné d'un jet de pierre, il tomba sur les genoux, la face contre terre. Cette fois Il était bien seul!

Approchons-nous, mes Frères, mettons-nous encore à l'école du divin Maître :

La solitude de Jésus

nous expliquera :

L'isolement du catholique.

C'est là notre sujet.

La solitude de Jésus-Christ

Notre-Seigneur Jésus-Christ avait toujours été solitaire, incompris, méconnu.

Il est *seul*, dans l'obscurité du travail et de la pauvreté, dans les mystères de son enfance adorable, lorsque le Précurseur le révèle à ses contemporains.

Il est *seul*, au milieu du désert de la Quarantaine, en face de l'esprit du mal, avant l'arrivée de ses anges fidèles.

Il est *seul*, quand il cherche la gloire de Dieu, au milieu des foules indifférentes.

Il est *seul*, quand il prêche la religion « en esprit et en vérité », chez une nation formaliste et sensuelle.

Il est *seul*, vengeur divinement irrité de la majesté du Temple contre la tourbe des marchands et des peseurs d'or!

Il est *seul*, sur la cime des montagnes, anuité dans l'oraison de Dieu : *erat pernoctans in oratione Dei.*

Il est *seul* à pardonner aux pécheresses publiques, leur enseignant à purifier, dans le feu des larmes et de l'amour, leur âme corrodée par le mal.

Il est *seul*, hélas! avec ses disciples eux-mêmes; car, lents de cœur et lourds d'esprit, ils ne savent pas comprendre quelle est sa mission sublime; ils ne pénètrent pas ses enseignements; ils rêvent pour Lui une domination terrestre, une gloire humaine, et leur sympathie, toute naturelle, veut le détourner, avec scandale, de la voie douloureuse et du sanglant sacrifice pour lesquels Il est venu.

L'isolement de Jésus-Christ dans sa patrie et dans l'humanité ne doit pas nous surprendre. Ce noble martyr est le privilège de

quiconque dépasse la foule, ou s'oppose à ses pires instincts.

Que de justes, dans l'Ancien Testament, ont été les précurseurs, les vivantes figures du divin Solitaire! Moïse, législateur, thaumaturge, poète, marche en tête des tribus voyageuses, des colonnes errantes d'Israël, dans l'isolement grandiose du mystère. Les vastités mornes de la solitude où flamboie le buisson de l'*Ego sum qui sum*, les ombres et les foudres du Sinaï, les mélancoliques ascensions du Nébo le mettent dans une sphère à part. L'aigle invite au vol ses aiglons, mais de haut : *Aquila provocans pullos suos ad volandum*. Moïse est seul.

Assis sur les ruines, dans le silence lugubre de la cité veuve, Jérémie est le prophète de la désolation, le chantre inspiré de la catastrophe et des funérailles d'un peuple : quelle douleur fut jamais plus solitaire que la sienne? — Élie sur le char de feu, — David sur sa couche nocturne baignée de larmes, — Job, sur son fumier, plus sublime que le trône des rois, — Isaïe, dans l'âpreté de ses anathèmes contre les nations coupables, sont condamnés, ou mieux, consacrés à la solitude.

Tout ce qui contemple, tout ce qui souffre,

tout ce qui lutte, ne se déploie bien que dans la gloire de la liberté : la liberté est fille de la solitude.

La solitude est l'air respirable de Dieu et des grandes âmes. Le premier mot qu'entendit le tonnerre au Sinaï, fut le mot *seul*, un seul Dieu. Au Thabor, après la comparution lumineuse de Moïse et d'Élie, les apôtres ne virent plus que Jésus *seul*.

Oui, Jésus est seul, toujours seul, incomparablement seul! Sa *supériorité* le met dans un ordre à part : « Mon Père, dit-il, je *veux* que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi. » Quel homme a le droit de parler ainsi à Dieu, sinon l'Homme-Dieu? Sa *puissance* lui dresse un trône au-dessus du monde : *J'ai vaincu le monde*. Qui peut se rendre à soi-même, sans restriction, cet éclatant témoignage?

Enfin la *douleur* le plonge dans un abîme dont aucun mortel ne touche le fond : *Mon âme est triste jusqu'à la mort!*

Mais cette solitude n'a jamais été plus *sublime*, plus *terrible*, plus *amoureuse*, plus *amère*, plus *féconde*, que dans la grotte de Gethsémani.

Solitude sublime :

« Celui qui habite l'inaccessible lumière » venait d'entrer dans des épaisseurs d'ombre impénétrables à l'œil humain.

Chez les Juifs, le grand-prêtre, une fois par an, s'avancait, au milieu des nuages d'encens, jusque dans le Saint des saints...

Désormais les âmes savent où réside la majesté de Dieu. Ce n'est plus dans le voisinage des victimes égorgées, ni sous la nuée figurative de l'ancienne loi, mais à Gethsémani que le ciel entend les cris des pécheurs. Avant d'être isolé à Pathmos, saint Jean, l'apôtre bien-aimé, a vu l'isolement du Maître dans la grotte des Oliviers. Avant de prendre les ailes de la contemplation, l'aigle de l'Apocalypse a entendu gémir la prière détrempee de larmes et de sang de Celui que les prophètes comparent « au triste oiseau des ruines, au passereau perdu sur le faite aérien des palais ».

« J'irai là-bas pour prier », a dit Jésus. Entends-tu, ô mon âme! la prière qui veut monter doit chercher le désert, le jardin où l'Époux se retire. « Qui me donnera l'essor de la colombe, et je volerai vers le lieu de mon repos? » Le repos est avec Jésus agoni-

sant : « La solitude est la patrie des forts, et le silence est leur prière¹. »

A l'école du Maître adoré, seul au Pressoir d'olives, nous apprenons que le recueillement doit préluder à la ferveur de l'oraison. C'est à genoux devant Dieu que l'homme est fort contre Dieu. L'isolement du Christ à Gethsémani a créé la Thébaïde, le Carmel, toutes les cimes où l'on chante, où l'on contemple, où l'on désire. Les monastères où se réfugie l'innocence, les abris sacrés où pleure le repentir, où le génie forge ses armes étincelantes, les ruches mystiques où la vertu dépose le fruit de son céleste labeur, ont vue sur le jardin des Oliviers.

Tous les trésors d'amour, tous les sacrifices, toutes les larmes des saints se fondent dans l'aurole de Jésus, modèle et martyr de la contemplation.

Oui, elle est sublime la solitude qui, du sein de ses ombres douloureuses, a projeté tant de rayons sur les âmes saintement dégoûtées de la terre, mystérieusement blessées de la nostalgie du ciel!

Elle est sublime, mais qu'elle est terrible!

¹ P. de Ravignan.

La Justice éternelle venait de jeter « le coup de sifflet » prédit par le Prophète. A ce signal, des quatre coins de l'espace et de la durée, du fond des siècles et des âmes, des abîmes du monde et de l'enfer, monta, ignoble, furieuse, épouvantable, une tempête de crimes.

Tout ce que la chair en délire exhale de sordide et d'infâme, tout ce que la conscience dépravée enfante de criminel et de monstrueux ; tout ce que la géhenne d'outre-tombe vomit : tout cela pleuvait à torrents, tout cela s'effondrait sur la tête du Christ, abandonné, oublié, horriblement *seul* ! Englouti, étouffé dans cette fange, Jésus se débattait ; la tristesse, le dégoût, l'écoeurement s'emparaient de sa nature humaine !

« Seigneur ! que ce calice s'éloigne de moi ! » cria-t-il avec larmes.

O solitude affreuse ! Sous l'écrasement immonde du mal, son âme entra dans les affres et les défaillances d'une agonie telle, que la damnation des réprouvés en donne à peine une idée.

Seul ! aux prises avec la sainteté de Dieu qui le foudroyait de sa lumière implacable ; Lui, « lépreux universel, chargé des iniquités du monde entier, maudit de Dieu » !

Seul ! en ce tête-à-tête formidable avec la justice divine, foulant en Lui tous les crimes, broyant tous les coupables ! le Christ se sentit perdu : « Comment échapper, ô Dieu, à ta fureur, et comment fuir, ô Justice, ta face ? »

La peur le saisit, une peur atroce, impénétrable, inouïe. La sueur de sang écrivit, à sa façon, sur la poussière de Gethsémani, l'épouvante du Sauveur. L'olive s'écrase sous le pressoir et l'huile se répand. Sous le poids des divines colères, le sang de Jésus-Christ, tragique et fumant, se mit à tomber et à couler par terre¹.

Qui saura jamais ce que vit Jésus, ce qu'il porta, ce qu'il sentit, dans l'horreur de la solitude où l'enchaînèrent nos crimes ?

« Si Dieu traite ainsi le bois vert, comment traitera-t-il les rameaux desséchés² ? »

Si le « Fils des complaisances » subit un pareil martyre de désolation pour avoir « endossé la livrée des esclaves » et porté l'apparence du péché, à quels tourments sont donc réservés les enfants de colère, les pécheurs « revêtus d'immondices » et les vrais « ouvriers d'iniquité » !...

¹ Luc, XXII, 44.

² *Id.*, XXIII, 31.

O solitude de Gethsémani ! par tous les échos de vos rochers, qui ont entendu le tonnerre des justices éternelles, ne cessez pas de répéter à mon âme la clameur de saint Paul :

« Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! » Plutôt tous les délaissements de la terre que jamais l'abandon de Dieu !

O jardin des Olives, soyez-moi, non la solitude de la peur, mais le cher et doux enclos de l'amour !

Amoureuse solitude :

Comment Gethsémani ne le serait-il pas ?

Là, Jésus se rendait, selon sa coutume, après le repas du soir. Il aimait à répandre son âme devant Dieu, sous l'ombre des oliviers.

« Vous êtes un Dieu caché, avait dit le Prophète, un Roi de mansuétude et de douceur. »

« Vous êtes une olive féconde dans la maison du Seigneur¹. »

« Votre gloire, chantera de Lui la sainte Église, est une huile répandue². »

Gethsémani³ convenait donc aux silen-

¹ Ps. LI, 10.

² Cant., 1-2.

³ Gethsémani signifie en hébreu : pressoir d'olives.

cieuses élévations, aux miséricordieuses effusions du Dieu Sauveur ! La solitude n'élève le cœur que pour le dilater ; elle ne le recueille que pour le répandre.

Dans le Jardin de délices, l'homme, en compagnie de la femme, avait, au mépris de Dieu, mangé du fruit défendu, et déchaîné la malédiction sur la terre.

Au Jardin des douleurs, le Christ, solitaire et pénitent, soumis au bon vouloir de son Père, s'abreuve d'amertume et répand sur le monde le fleuve d'une intarissable bénédiction.

Là, un ange rebelle conseilla la révolte et concourut au mal.

Ici, un ange fidèle encourage à l'obéissance et au sacrifice.

Là, l'homme fut créé.

Ici, l'homme est racheté.

Là, Dieu mit au front d'Adam un baiser de lumière et de vie, déambulant amoureusement avec lui, à l'heure de la vesprée.

Ici, l'Homme-Dieu reçoit de Judas, rôdeur nocturne et voleur, le baiser de trahison et de mort.

Au Paradis terrestre, l'amour plonge délicieusement l'homme innocent dans un sommeil d'extase.

A Gethsémani, l'homme coupable, dormeur alourdi, laissa l'amour veiller dans les terreurs d'une vision d'agonie.

Mais, dans les clartés matinales de la création, aussi bien que dans la nuit rouge de la Passion, poète ou martyr : *candidus et rubicundus*, ô Jésus, vous êtes toujours le Bien-Aimé des âmes : *dilectus meus*.

La sainte Église vous invite-t-elle à descendre au mystérieux jardin : *Veniat dilectus meus in hortum suum*¹. O divin Chef de la mystique Épousée ! Père des chrétiens, vous vous hâtez d'accourir au rendez-vous des noces sanglantes ! Gethsémani, où vous pleurez, vous est si cher, que, ne pouvant y demeurer toujours, vous avez voulu le reconstituer dans chacun de nos tabernacles. O mystérieux solitaire des Oliviers, vous veillez encore dans les solitudes sacrées de nos églises, qui sont vos jardins d'amour !

Solitude amère :

L'héroïsme de l'amour ne consiste pas à souffrir sans consolation, à souffrir avec un courage que l'indifférence et l'ingratitude ne désarçonnent jamais.

¹ *Cant.*, v.

Tandis que Jésus se trainait, haletant et brisé, aux pieds de la Justice éternelle, ses apôtres dormaient, oublieux ! Le Sauveur vint par trois fois leur demander allégeance et secours ! Pas un ne veillait, pas un ne compatit à sa peine ! Il fallait qu'Il épuisât, jusqu'à la lie, la coupe amère du délaissement. Les saintes Écritures ne devaient-elles pas s'accomplir, lesquelles avaient dit : « J'ai cherché un consolateur, et je n'en ai pas trouvé. » Et encore : « Ils ont entendu la voix de mes gémissements, et parmi eux il n'est personne qui me soulage : *Audierunt quia ingemisco ego, et non est qui consoletur me.* »

Qu'est-ce que la solitude ?

A quoi faut-il comparer la solitude amère de Jésus-Christ ?

La solitude, c'est l'orphelin : « Mon père et ma mère m'ont délaissé, gémit le Prophète, mais du moins la Providence m'a pris dans ses bras : *Dominus autem assumpsit me!*... »

La solitude, c'est le captif, c'est le proscrit ; mais une amnistie les rapatriera. L'air qu'ils respirent, sous des cieus étrangers, a passé peut-être sur les rivages de leur pays natal ; il vient, jusque derrière les barreaux de leur geôle, rafraîchir leur front brûlant ; le vent

d'automne leur apporte, avec le vol des hirondelles, les doux souvenirs, les consolantes espérances.

La solitude, c'est le naufragé. Mais ses signaux ont été vus, ses cris entendus, et le navire qui passe va le recueillir!

Rarement la solitude de ces malheureux demeure sans adoucissement. Jusque dans les plus cruelles angoisses, l'espérance les soutient : « A qui perd tout, Dieu reste encore! »

Mais que devenir si la terre et le ciel s'unissent pour faire le vide autour de la victime?

Il en a été ainsi pour Jésus-Christ. La solitude ténébreuse à Gethsémani est un isolement absolu, sans consolation, sans espoir...

« Mes amis, peut-il s'écrier, se sont éloignés de moi, comme un torrent qui s'enfuit. »

« Il a pleuré, pleuré dans la nuit, et parmi ceux qui lui sont chers, aucun n'a su le consoler : *Plorans, ploravit in nocte... et non est qui consoletur... ex omnibus charis ejus.* »

D'autre part le ciel, inexorablement sourd, est de plomb sur sa tête : « Je crie sur vous, Seigneur, et vous ne m'écoutez pas. Je me tiens devant vous, et vous ne me regardez pas.

Vous m'êtes devenu un Dieu sans entrailles : *Clamo ad Te, et non exaudis me; sto et non respicis me; mutatus es mihi in Deum crudelem!* »

Oh! mes Frères, vous qui passez sur la route, n'entendez-vous pas les cris du grand orphelin, du grand proscrit, du grand naufragé? Arrêtez-vous donc et dites s'il fut jamais douleur plus intense, solitude plus amère?

Enfin cette solitude est féconde :

« J'ai foulé seul le pressoir, dit Jésus : *Torcular calcavi solus.* »

O notre cher Sauveur, qui oserait y descendre avec vous? Qui ne serait épouvanté d'être broyé sous le pilon des justices, dans la cuve de cette effroyable expiation?

Vous avez seul entrepris ce gigantesque labeur, ô Verbe de Dieu! ô Puissance du Père! car de Vous seul il est écrit : « Je suis une olive féconde dans la maison du Seigneur ¹. »

Coulez donc, du fruit de vie lourdement écrasé, coulez du cœur de Jésus broyé par nos crimes, ô grâce du salut, ô sang qui régé-

¹ Ps. LI, 10.

nérez l'humanité. Épanchez-vous à flots intarissables : il faut du sang aux lions, du sang aux aigles et aux colombes des déserts monastiques : il faut du sang pour décorer la face rayonnante des vierges et des martyrs : *Sanguis Christi ornavit genas meas* ¹.

Du sang, du sang : afin que les arènes soient fécondes ; afin que l'Église moissonne la gloire dans les Colysées!

Du sang, aux âmes anémiées et mourantes!

Du sang, pour arroser la tige de l'honneur chrétien, faire germer, dans les consciences où le mal se dérobe, la fleur céleste du repentir.

Du sang, pour rajeunir la terre, éteindre les feux du purgatoire, réjouir divinement le paradis!...

Le pressoir de Gethsémani est le centre du monde moral : Dieu sait ce que deviendrait la création, si l'huile de la miséricorde venait, un matin, à s'épuiser.

Mais ne craignons point : Jésus est seul au pressoir : pendant ce temps-là l'Église parcourt la terre ; elle cherche partout des âmes

¹ Légende liturgique.

que Jésus puisse combler de ses grâces et de son amour. Jamais la bonté divine ne nous manquera. Hélas ! ce sont nos cœurs qui font défaut pour la recueillir. Tant qu'il y aura une âme à sauver, un peuple à civiliser, l'huile coulera de l'olive, le sang jaillira du cœur brisé de Jésus. La solitude est le jardin de l'universelle fécondité!

II

L'isolement du catholique.

Le disciple doit s'attendre aux désolations du Maître. Le Christ a été *solitaire* : le catholique se sentira nécessairement *isolé*.

Préparez-vous donc, ô mes Frères, à la douloureuse épreuve de Gethsémani.

Cet isolement a ses *souffrances*, ses *dangers*, ses *consolations*.

Avant de parler des *souffrances de l'isolement*, laissez-moi écarter misanthropes, maussades, bizarres et scrupuleux ; en un mot tous les éléments d'une solitude désolée peut-

être, mais sans mérite, parce qu'elle est sans amour, ne relevant que de l'égoïsme.

Louis XI, « coiffé de son chapeau enguirlandé de petits saints de plomb ¹ », apparaît, dans la forteresse de Plessis-lès-Tours, comme le type de ces solitaires insupportables d'un christianisme hypocondriaque et grincheux.

Fleur sans parfum d'un célibat morose, l'étroite et austère puritaine d'aujourd'hui, la vieille fille, longue et sèche, lisant la Bible, entre son angora et son king-charles, est un autre spécimen, toujours actuel, celui-là, des âmes solitaires comme le hibou dans l'ombre des vieux manoirs : *sicut nycticorax in domicilio*.

Ce n'est point là, certes, la solitude du catholique.

Cet isolement ne rappelle en rien le silence du jardin des Olives.

La solitude de Jésus-Christ était pleine de la gloire de Dieu.

La solitude que je condamne n'est due qu'aux défauts de caractère, aux bizarreries d'humeur, et, pour tout dire : à l'orgueil.

Mais, cette erreur écartée, il n'en reste pas

¹ Abbé Bolo, *Les décadents du christianisme*, p. 286.

moins vrai que le catholique, le plus doux, le plus aimant, doit s'attendre, s'il veut pratiquer l'Évangile, à partager la solitude du divin Maître.

Entre le monde et lui, il y a complète incompatibilité de croyances et de sentiments.

Comment chercher la gloire de Dieu, et ne pas se sentir isolé, dans un monde qui dresse des autels à toutes les idoles humaines?

Comment vivre pour l'éternité, et ne pas se sentir isolé, au milieu d'un peuple de jouisseurs et de blasés, parqués honteusement dans des plaisirs d'un jour, sans aucun souci, sans aucun soupçon même de l'immortel au-delà?

Comment aimer la sainteté et ne pas se sentir isolé, sur une terre envahie par un déluge d'iniquités?

Comment s'employer au règne de Jésus-Christ, et ne pas se sentir isolé, tandis que la jouissance et l'argent sont les toutes-puissantes déités du siècle?

Partout, donc, le catholique devra vivre isolé. Au sein même de l'Église, l'attendent les angoisses de Gethsémani. Que de fois, au lieu de la sympathie, il rencontrera l'indifférence!

Hélas! à qui souffre l'abandon est amer, et l'abandon règne en maître ici-bas.

Seuls, avec notre trésor douloureux, nous prolongeons, dans les larmes, l'opiniâtreté de nos insomnies.

Nos frères sont endormis : « Eh! quoi, s'écriait Jésus, vous n'avez pu veiller une heure avec moi? »

Cette plainte du Maître monte toujours aux lèvres des catholiques, incompris, méconnus, trop souvent calomniés!

En cette solitude d'angoisses, que de *dangers!* que de tentations!

— Le *doute*, d'abord : Être seul à croire à une vérité, à la défendre, à la propager, n'est-ce point là pour notre faiblesse une redoutable épreuve?

Ai-je besoin de dire que cette épreuve est surtout la nôtre en France, au dix-neuvième siècle, au sein de notre génération? Il est des époques où la vérité, en passant à travers les âmes et les événements, attire à celui qui la porte d'enthousiastes admirations; où les vérités chrétiennes se rattachent publiquement, officiellement, aux croyances générales d'un peuple. Telle n'est certes pas notre condition.

Quiconque s'attache d'esprit et de cœur, dans la vie politique surtout, au *Credo* de l'Église, se frappe, par là même, d'un dur ostracisme.

Aura-t-il le courage de vivre en cet héroïque isolement? Seul à conserver intacte, au milieu de la foule sceptique et railleuse, la virginité de sa foi, repoussera-t-il avec énergie, avec indignation, le retour lancinant de la voix secrète qui lui dit : « Es-tu certain d'avoir pour toi la vérité? »

— A cette tentation du doute pour l'intelligence, s'ajoute une tentation de *sécheresse* pour le cœur.

Le cœur a besoin de sympathie, comme la fleur de soleil et de rosée. Sa puissance d'amour et de vie s'amplifie, en s'étendant au dehors. Mais être toujours seul à aimer un Dieu absent: persévérer dans ce veuvage de l'âme, sans céder jamais aux faciles et capiteuses amours d'un monde qui s'amuse; se passionner pour les mystérieux bonheurs du Paradis, lorsque la terre, si sordide qu'elle soit, fait les délices de la multitude; quel sujet de tristesse et de découragement!

Le cœur risque alors, en se repliant sur lui-même, de se cuirasser d'égoïsme, de s'user

dans le marasme. C'est l'heure où le cœur se brise ou se bronze.

Le doute est « la carie de l'intelligence » ; la tristesse est « la rouille du cœur ». Si le catholique se laisse envahir par ce double mal, *les énergies de son âme seront bientôt atrophiées!*

A quoi bon lutter contre le courant du suffrage universel, contre la loi du nombre?

A quoi bon poursuivre un but surhumain auquel nul autre ne tend avec nous?

L'idée qu'on a des spectateurs et des témoins, double l'activité personnelle. La sympathie sociale décuple la puissance des orateurs, éperonne le génie des artistes, enfante mille chefs-d'œuvre.

L'indifférence, l'oubli tuent fatalement les plus vivaces activités. L'âme étouffe, elle meurt sous ce globe pneumatique de l'isolement!

Que sera-ce, mes Frères, si cette épreuve générale se complique de vingt autres épreuves particulières : la pauvreté, la calomnie, l'infirmité; si la mort fait un vide lamentable autour de nous? Le catholique, brisé, déchiré, saignant par les blessures de son corps et de son âme, agonise alors dans une soli-

tude affreuse et, n'étaient les consolations que Dieu lui a réservées, absolument désespérante!

« Je ne suis pas seul, disait Jésus-Christ, mon Père est avec moi! » C'était là sa lumière, son délice et sa force. Oui, le Père est avec Lui. Jésus-Christ, repoussé par les hommes, trouvait en Dieu son asile: Jésus-Christ, haï par le monde, entendait à son oreille la délicieuse parole: « Tu es mon Fils bien-aimé; en Toi j'ai mis mes complaisances. » Jésus-Christ avait la société de Dieu; miracles, puissance et gloire: tout Lui venait du Père... « Le Père est avec Lui » toujours!

Cependant vint une heure déchirante où l'humanité du Christ fut abandonnée sur la croix, où d'un regard plein d'angoisse le Rédempteur interrogea le ciel inexorablement fermé sur sa tête: « Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Jésus, pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Pouvons-nous l'oublier? Oublier cette scène du grand drame? Mais ce serait oublier à quel prix nous avons été rachetés, ce serait passer, les yeux clos, auprès de cet abîme de miséricorde, dont ni l'Église, ni les anges ne savent le fond.

Ah! si Jésus a voulu savourer l'amertume de cet abandon terrible, c'est afin que nous ne le conussions jamais. Elle appartient donc au catholique la suave et pure assurance du Maître : « Je ne suis pas seul ; le Père est avec moi! »

O catholiques, réjouissez-vous donc! Quelle tentation de *doute* ne se dissiperait sous la lumière de ce mot : « Le Père est avec moi! »

« Témoin et défenseur solitaire de la vérité méconnue », pourquoi hésiter dans votre conviction?

Votre pensée n'est-elle pas la pensée de Celui qui vous envoie; votre parole, sa parole? votre Évangile, son Évangile?

Que vous importent l'orgueilleuse prétention de la philosophie moderne, les sarcasmes de l'impiété, les victoires de l'erreur? Ne vous scandalisez point des ovations tapageuses faites aux hommages du jour. *Le Père est avec vous*. La vérité luit dans votre intelligence : vous avez, vous catholiques, le sens de Dieu; laissez donc à la bête humaine les déchets des nauséabondes et fausses doctrines : *Animalis homo, non percipit ea quæ sunt Dei!*

Servez la vérité, sans faiblesse, sans dédain, sans amertume. Dieu ne vous demande pas le triomphe, mais l'effort. A l'heure des éclipses et des ténèbres, réfugiez-vous, comme les saints, dans le secret de la face lumineuse de Dieu; dites à votre raison tremblante : « Pourquoi me troubles-tu? je ne suis pas seul : Le Père est avec moi. »

Dans les sécheresses, dans les langueurs funestes que produit l'isolement, vous pouvez, mes Frères, compter sur des compensations magnifiques.

Si l'affection des hommes vous manque, l'amour infini se versera dans votre pauvre cœur désolé. Les ailes de l'amour sont assez larges pour vous offrir un refuge, et le refuge est si doux, qu'on ne peut vivre sans lui.

L'ombre de vos ailes, ô saint amour! L'ombre de vos ailes!... et que sous leur protection s'endorme chaudement, dans la confiance et la sécurité, l'enfant qui a besoin de dormir!

Est-ce donc être seul que de vivre ainsi près de Dieu?

Sans doute, les affections de la terre nous quittent les unes après les autres, à l'égrené. Je ne sais quel coup de cloche funèbre sonne

des rivages de l'Éternité,... et les âmes émigrent.

Ah! pourquoi n'est-ce point en famille; ou, du moins, deux par deux, comme les cygnes immaculés des grands lacs silencieux?

Mais non : on s'en va seul. « Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. » Heureux donc l'homme qui pose en Dieu ses espérances. Il médite comme la colombe; sa solitude fleurit comme le lis. D'un œil toujours calme, d'un cœur toujours libre, il voit tourbillonner les frivolités et les folies du monde! Rien ne l'agite, ni le déconcerte. L'amour le paie de tous ses sacrifices. « Je ne suis pas seul, répète-t-il dans ses tristesses, le Père est avec moi. »

Enfin, dans le *découragement*, cette suprême tentation de la solitude : quelle puissance que de se sentir sous le regard, entre les bras de Dieu : « Le Père est avec moi. » Il compte mes pas, il enregistre mes actes; aucun de mes soupirs ne le laisse insensible; tout ce qui m'arrive d'heureux ou de pénible, il l'entremêle dans la trame de mon salut.

Tout, dans ma vie, a sa destination et sa valeur : pauvreté ou richesse, maladie ou

santé, réussite ou revers; qu'importe : « Je ne suis pas seul,... le Père est avec moi! »

Voilà, mes Frères, la vraie consolation du catholique. A toutes les tentations du doute, de la tristesse et du découragement, il jette toujours le même cri de fierté, de résistance, de triomphe : « Je ne suis pas seul,... le Père est avec moi! »

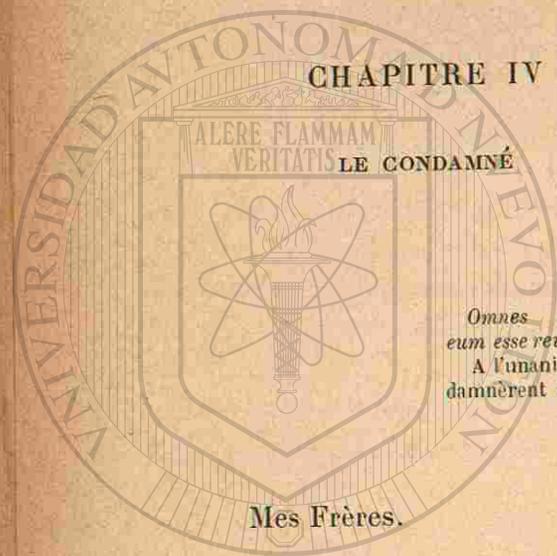
Un jour viendra où, dépouillés de tout, vous serez seuls, mes Frères, au seuil de l'éternité. Arrivés à cet étroit passage, vous devez le franchir seuls. Y avez-vous réfléchi? Vous y êtes-vous préparés?

S'il ne s'agissait que de mourir! Mais la mort conduit au tribunal du « juste Juge ».

Alors, qui vous protégera? qui vous accompagnera? Rien que vos œuvres : *Opera enim sequuntur illos!*

Faites donc des œuvres saintes, avant que ne tombe la nuit!

Veillez, lutez, travaillez, ô catholiques, pleurez et souffrez avec le divin Solitaire de Gethsémani. Un jour, Lui sera votre avocat auprès du Dieu de justice, et vous redirez alors, avec l'accent d'un bonheur infini, le mot d'immortelle reconnaissance : « Non, je ne suis pas seul : le Père est avec moi! »



CHAPITRE IV

*Omnes condemnaverunt
eum esse reum mortis.
A l'unanimité, ils le con-
damnèrent à mort.*

Mes Frères.

Une sentence de mort ouvre le chemin de la Croix.

Entré dans la route des douleurs par la trahison de Judas, Notre-Seigneur n'en devait sortir que par le Calvaire, pour s'élançer, dès la troisième aurore, triomphant des obscurités du tombeau.

Déjà les apôtres avaient fui lâchement. Pierre avait renié trois fois Celui qu'il avait

juré de suivre « partout où il irait¹ ».

Les Sanhédrites avaient déféré la cause du Christ au tribunal de Pilate; Pilate l'avait envoyé à Hérode, puis livré à la soldatesque du prétoire... Flagellé jusqu'au sang, déchiré jusqu'aux os par cette tourbe en délire, Jésus fut coiffé d'un bourrelet de jonc²! diadème dérisoire dans lequel on planta en masse des épines qui lui criblèrent le front de leurs meurtrissures. On lui jeta sur les épaules le manteau de laine cramoisie des légionnaires; on plaça dans ses mains garrottées un roseau. A genoux, le corps de garde lui rendit de sacrilèges honneurs: « Roi des Juifs, salut! »

Après l'atroce comédie, Pilate le fit venir sur le Bima, tribunal situé en plein air, au lieu qu'on nommait *Gabbatha*, ou en grec *Lithostrotos*, à cause du carrelage qui revêtait le sol:

Ecce homo, dit-il: « Voilà l'Homme », c'est-à-dire: **Voilà le condamné.**

Laissez-moi vous contempler à mon tour, ô mes Frères; laissez-moi vous dire la même parole: **Voici les hommes: Voici les condamnés.**

¹ Luc, ix, 57.

² Ce cercle de jones, conservé dans le trésor de Notre-Dame de Paris, est offert, tous les vendredis du carême, à la vénération des fidèles.

I

Le Condamné

L'autorité divine, l'autorité religieuse et l'autorité politique ont frappé Notre-Seigneur Jésus-Christ d'une sentence de mort.

« Je l'ai frappé à cause des péchés du peuple », dit la justice éternelle.

« Nous avons une loi, crièrent les Juifs, et selon cette loi, Il doit mourir, parce qu'Il s'est dit le Fils de Dieu. »

Enfin Pilate fit écrire en hébreu, en grec et en latin, sur la croix de Jésus-Christ, l'inscription diffamatoire de sa condamnation : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

Pour lui donc, aucun recours en grâce, aucune revision de procès.

I. — *Jésus, au tribunal divin, est un condamné à mort.* — Comment échapperait-il à la justice éternelle?

Depuis quarante siècles, elle ne cessait,

formidable, d'épouvanter tous les échos de l'histoire.

Que vois-tu, Prophète? — « Je vois la Justice, l'œil ouvert, qui attend¹! Je vois un déluge de maux s'échapper de la chaudière ardente. »

Entendez-vous clamer le Seigneur irrité? « A mort les condamnés! Au glaive, qui doit périr par le glaive! A la famine les meurtre-faim! Aux fers les captifs²! »

Et l'humanité frissonnait au rugissement de ces menaces. Tel le fauve qui sent venir son dompteur.

« Heu », a dit le fort d'Israël, Dieu des armées, je me dédommagerai, je me vengerai : *Heu, consolabor, ... vindicabor*³.

« Je visiterai vos iniquités avec une barre de fer et vos péchés à coups de fouet⁴. »

« *Non parcam.* Point de pitié. »

Les peuples allumaient alors les bûchers du sacrifice : ils immolaient des victimes. La fumée des hécatombes obscurcissait les cieux! Alimentée par la graisse et le sang des

¹ Jér., 1, 11-13.

² *Id.*, xv, 2-3.

³ Is., I, 24.

⁴ Ps. LXXXVIII, 33.

généisses, la flamme se ruait en haut, rouge et crépitante.

Et la Justice se moquait : « Jusques à quand la multitude de vos victimes? J'abhorre votre encens; je ne supporte pas vos néoménies, vos fêtes: avec vos expiations, vous m'êtes à dégoût: pensez-vous que je me délecte de la chair des taureaux et du sang des boues? »

C'est d'un autre sang que devait se rougir et s'enivrer le glaive des colères divines.

Pour expier un crime infini il fallait une victime infiniment suffisante. Où la trouver? Où la prendre?

Elle-même devait s'offrir : « Vous n'avez pas voulu des sacrifices, avait dit le prophète. Vous m'avez adapté un corps pour saigner et mourir : Me voici! »

Oui, voici l'Agneau de Dieu! Voici Celui qui efface les péchés du monde!... L'heure a sonné.

Tandis que le sang des bêtes et des hommes coule à flots dans les forêts des Gaules, au fond des temples du monde païen; tandis que les gloires de Rome se vautrent avec Tibère dans la débauche et les orgies de Caprée : Dieu, condamné à mort par Dieu pour apaiser Dieu, est trahi, arrêté, renié, flagellé, cou-

ronné d'épines, mis au pilori sous les yeux du peuple. Sur le balcon du prétoire, Pilate le montre à Jérusalem et au monde : *Ecce homo* : Voici l'Homme-Dieu: voici le *Condamné de Dieu!*

Le Christ a pris sur Lui nos péchés; comment ne serait-il pas chargé de leur condamnation? « Il s'est fait pour nous malédiction : *Factus pro nobis maledictum* . » Pourrait-Il échapper aux représailles d'une sainteté implacable, aux revendications d'une justice qui se doit à elle-même de laver son honneur outragé?

Tout ce que nous avons encouru de châtiements lui est dû, parce qu'Il s'est couvert de notre iniquité. Justice de Dieu, vous cherchez les coupables? Glaive en main, vous les poursuivez? Les voilà tous en un seul! Condamnez donc Celui qui nous représente, Celui qui, par amour, répond pour nous!... *Ecce homo!*

Est-ce que Sion n'avait point, à tous les carrefours des siècles, jeté son cri de détresse : « Homme-Dieu! au secours?... » Cet Homme, tant désiré, seul capable d'expier nos crimes, de conjurer les foudres du Ciel amassées sur nos têtes, est enfin venu.

Le voilà l'Homme très-Haut, qui nous affermit dans la confiance, contre la justice de Dieu? *Numquid Sion dicet : Homo? Et Homo natus et in ea. Et ipse fundavit eam Altissimus*¹.

Voilà l'Homme prédit par Balaam : *Orietur Homo de Israël* :

Voilà l'Homme, dont la mort mystérieusement opportune, suivant la prophétie inconsciente du vieux Caïphe, empêche la nation de périr : *Prophetavit : expedit ut moriatur unus Homo pro populo ne tota gens pereat.*

En fait, Jésus marche au supplice pour avoir assumé les iniquités des pécheurs.

« Voilà donc l'Homme; voilà le Condamné de Dieu : *Ecce Homo.* »

II. — *L'autorité religieuse, cyniquement perfide, ne fera que ratifier ici-bas le verdict d'en haut.*

Condamné comme pécheur par la Justice éternelle, Jésus s'était voué d'avance à tous les affronts. Il est prêt à tout subir : « L'ennemi qui me poursuit peut capter mon âme,

¹ Ps.

écraser ma vie contre terre, et prosterner mon honneur dans la boue¹. »

« Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres qui le condamneront à mort². »

Pourquoi? Parce qu'Il s'est dit Fils de Dieu...

Voilà, mes Frères, l'unique grief, voilà le terrible chef d'accusation : La divinité de Jésus-Christ a toujours été une question de vie ou de mort. Elle est le point culminant du procès intenté par le Sanhédrin à Notre-Seigneur!

Elle a été depuis l'affaire des siècles!

Au cours d'une bruyante polémique, Ferdinand Brunetière disait récemment : « Il n'y a qu'une question à résoudre : Jésus-Christ est-il, ou n'est-il pas Dieu? On ne saurait échapper à la nécessité de répondre par oui ou par non. Cette seule question tranchée, toutes les autres suivent. »

Or, le 30 mars de l'an 33, à Jérusalem, au premier chant du coq, c'est-à-dire vers 3 heures du matin³, Caïphe, souverain Pontife pour l'année, posa à Jésus-Christ, devant l'autorité

¹ Ps. VII, 6.

² Matth., XX, 18-19.

³ A l'heure où Pierre reniait son Maître pour la deuxième fois.

religieuse compétente, la question la plus énorme, la plus décisive, la plus solennelle, la plus redoutable qui fut jamais, une question qu'aucun tribunal, qu'aucun siècle n'avait encore adressée à un homme, une question que vraisemblablement on n'entendra plus retentir ici-bas :

« Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu¹. »

Un vaste et dramatique silence ponctua d'un majestueux point d'orgue la demande de la Synagogue anxieuse, de l'humanité frémissante.

Quel moment dans la durée des âges!

Alors la terre palpitante; alors le ciel, déjà prêt pour l'explosion des hosannah sans fin; alors l'enfer en ses angoisses terribles; alors tout le passé : Adam, Abraham, Moïse, David, Salomon, les rois, les prophètes, les thaumaturges; Israël avec son histoire, son culte, ses espérances!

Alors tout le présent : Rome, les Césars, les aigles, les dieux du Capitole. La Grèce avec Socrate, Aristote, Platon, la sagesse et la poésie.

¹ Matth., xxvi, 63.

Tous les peuples chargés de chaînes, tous les rivages que foula le pied de Cyrus, qu'éclaira le glaive d'Alexandre.

Alors tout l'avenir : Les Colysées, rouges du sang des martyrs; les monastères peuplés de vierges et de saints; les croisades aux épiques travaux; les cathédrales bâties par le génie et par la foi; vingt générations de pontifes, de héros, d'empereurs; toutes les œuvres du zèle, toutes les larmes du repentir!... Toutes les créations, en un mot, tenues en échec devant la question du grand-prêtre, écoutèrent...

Et Jésus, dans le calme auguste et dominateur de la vérité, signant par avance de son sang la suprême proclamation du dogme sacro-saint, répondit : « Oui, je le suis ! *Ego sum*¹. » Puis il ajouta : « Un jour vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. »

O mon Christ ! O le bien-aimé du Père et des âmes ! comment pourrons-nous jamais reconnaître le prix de cette audacieuse, de cette douce, de cette sublime affirmation ? Jamais, depuis que vous aviez inauguré votre

¹ Marc, xiv, 62.

mission apostolique parmi les hommes, vous ne vous étiez révélé de la sorte. Vous aviez dit aux foules : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. — Je suis le Pain vivant descendu du ciel. — Je suis la Lumière du monde. »

A la Samaritaine : « Je suis le Principe, moi qui te parle. » — Aux disciples : « Le Fils de l'Homme sera crucifié. » — A Philippe : « Qui me voit, voit mon Père. »

O Seigneur Jésus-Christ! Vous avez attendu d'être sous une menace de mort, en face de l'échafaud imminent, pour dire : « Je suis le Fils de Dieu! » et c'est du sceau de votre croix que vous avez apostillé le dogme de votre divinité. En vous condamnant à mort, vos ennemis ne font que souligner avec votre sang l'immortalité de votre vie.

Écoutez-les, mes Frères, ces prêtres hypocrites qui prostituèrent à l'envi l'honneur de la justice!

Le Nasi¹, déchirant ses vêtements, vociféra :

« A quoi bon maintenant des témoins! Il a blasphémé... »

« — En effet, glapirent les membres du

¹ Patriarche du Sanhédrin.

Conseil, nous n'avons plus besoin de témoignage; nous l'avons entendu de sa propre bouche¹. »

Le grand-prêtre posa ensuite la question du châtement : « A quoi le condamnez-vous? »

Et la salle tout entière hurla d'une seule voix : *A mort!*²

Ainsi, la Synagogue repoussait le Messie! Elle refoulait dans l'abîme toutes les adorations des siècles; elle fermait la bouche à tous les miraculés de Jésus-Christ; elle l'accusait de blasphème, d'imposture, de lèse-majesté divine. De ce chef seul, elle le condamnait à mort.

Mais l'humanité avait entendu la réponse de l'accusé : *Ego sum*, et le ciel et la terre n'ont cessé de répéter le cri du centurion romain : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu. »

III. — *Lâche et cruelle, l'autorité politique rendit exécutoire la sentence capitale prononcée par le Sanhédrin.*

De 6 à 9 heures du matin, Jésus-Christ subit les interrogatoires de Pilate et le mar-

¹ Luc, xxii, 71.

² Matth., xxvi, 65.

tyre de la flagellation. Puis, il parut sur la terrasse du Prétoire, « portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre ».

Filles de Sion, âmes de tous les siècles, séraphins du ciel, accourez; contemplez votre Roi!

Oui, *Jésus est roi*. C'est à sa royauté que les Juifs font l'honneur d'une accusation : « Nous l'avons trouvé, disent-ils au gouverneur romain, qui pervertissait notre nation, défendant de payer le tribut de César, et se disant le Christ, c'est-à-dire le Roi ¹. »

C'est à sa royauté que les soldats, prophètes malgré eux, dit saint Augustin, présentent leurs hommages inconscients : « Roi des Juifs, salut! »

C'est à sa royauté que Pilate ne cesse de revenir : « Est-il vrai que tu sois le Roi des Juifs? — Est-il vrai que tu te dises Roi? — Ainsi donc tu es Roi ²? »

C'est à sa royauté que Jésus-Christ rend témoignage : « Oui, vous le dites, je suis Roi. »

C'est à sa royauté que le peuple, sous l'impulsion des princes des prêtres, attach

¹ Luc, xxiii, 2.

² Joan., xviii, 33-37.

l'argument décisif qui entraîna la peine capitale : « Si tu le délivres, tu n'es pas ami de César, car quiconque se fait roi s'élève contre César. »

Ce fut là le coup de massue.

Étourdi, stupide, Pilate vit passer devant ses yeux l'ombrageuse autorité de Tibère. Il essaya de répliquer en retournant par vengeance le fer dans la plaie des accusateurs : « Voici votre Roi. Crucifierai-je votre Roi? »

Enfin, à bout d'expédients : « Il leur livra Jésus pour être crucifié. » La sentence de mort avait été ratifiée par les trois autorités légitimes : *l'autorité divine, l'autorité religieuse, l'autorité politique*.

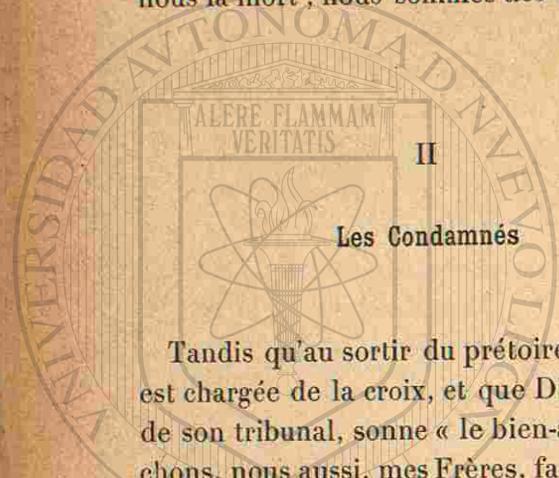
Partez maintenant pour le supplice, ô mon Rédempteur! Nous vous suivrons jusqu'au bout. Nous voulons vous contempler sur la croix : La croix, *sellette du Condamné, trône du Roi, autel du Dieu!*

Là, nous pleurerons nos crimes, dont vous portez la livrée infamante; nous nous soumettrons à votre doux empire; nous déposerons à vos pieds le tribut de nos adorations.

Les Juifs ont crié : « Qu'Il meure!... »

Nous protestons de tout notre amour :
« Non, qu'Il vive ! »

A nous les supplices ! A nous la croix ! A
nous la mort ; nous sommes *des condamnés !*



Les Condamnés

Tandis qu'au sortir du prétoire, la victime est chargée de la croix, et que Dieu, du haut de son tribunal, sonne « le bien-aller », marchons, nous aussi, mes Frères, face à la mort. En l'acceptant, Notre-Seigneur Jésus-Christ y a déposé pour nous, à côté des rigueurs fatales, des trésors de mérite et de consolation. Ne craignons point de la subir.

I. — *La mort est inexorable comme le glaive de la justice de Dieu.*

N'est-il pas écrit : « *Statutum est hominibus semel mori*¹. Il est statué que les hommes

¹ Hébr., ix, 27.

mourront. — *Morte morieris*¹ : Tu mourras de mort. — *Per peccatum intrauit*² : Le péché est l'introducteur de la mort. »

Pécheurs, asseyez-vous donc sur l'escabeau des condamnés !

Vous avez vingt fois lu le récit d'une exécution capitale : la toilette funèbre, le froid des ciseaux sur le cou du malheureux, leur grincement sinistre à son oreille, le rétrécissement des nœuds, l'enlacement douloureux des cordes autour de ses poignets ; puis, la levée d'érou, le roulement des portes sur leurs gonds, la marche d'angoisse vers l'échafaud implacable et sombre, dans l'aveuglante lumière du soleil levant...

Quelle scène horrible ! quel épilogue dramatique du jugement !

Pécheurs, c'est là votre histoire !

La Justice éternelle vous abandonne au bourreau. La Mort vous a enregistrés sur sa liste fatale. Tout à l'heure retentira pour vous l'effroyable parole : « Votre pourvoi en grâce est rejeté ; du courage... il faut mourir. »

Oui, mes Frères, il faut mourir ! Rien de plus certain : la foi l'enseigne.

¹ Gen., ii, 17.

² Rom., v, 12.

Il faut mourir! rien de plus évident : la raison le démontre.

Il faut mourir! rien de plus sensible : l'expérience nous en convainc tous les jours ¹.

Il faut mourir : minute terrible! Le temps est fini! Voici l'éternité!...

Honneurs, flatteries, ensorcellements dorés du siècle!... charges et dignités!... tout disparaît, tout s'engouffre dans l'abîme du passé : *honores fugiunt*.

Richesses, titres de rente, ambitions et désirs d'opulence!... tout s'évanouit : *aurum te deserit!*

Plaisirs et voluptés, vains amusements d'un jour!... tout se désagrège et s'évapore : *caro dilabatur*.

Oh! si j'avais à recommencer!

Seigneur, trêve, grâce, jusqu'à demain! Encore une heure, encore un instant! *Inducias usque mane*.

Mais la Mort n'attend pas! La Mort ne donne son jour à personne! La Mort n'épargne personne! « Va, dit le Seigneur, frappe ce juste en extase; frappe ce pécheur dans son crime; frappe le misérable aux yeux fatigués et rou-

¹ BERNARDIN DE PIQUIGNY, *La vraie manière de sanctifier la vie par la préparation à la mort*.

gis de larmes; frappe l'enfant dans son berceau, le vieillard qui se croit oublié, l'homme d'affaires, consumé de rêves; frappe la femme du monde et le mendiant; le monarque et le berger : Frappe!...

Et la Mort va, fauchant, fauchant toujours!...

Reconnaissez, ô mes Frères, l'équité des jugements de Dieu sur vous. Souscrivez humblement à la condamnation prononcée contre vous au tribunal de la Justice éternelle.

Jésus-Christ a porté le poids de vos iniquités. Son Père ne L'a point épargné; mais L'a livré pour nous tous au supplice : *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* ¹.

Criminels que nous sommes, oserions-nous regimber contre notre sentence?

Non; pécheurs, prenons la sellette des accusés, l'escabeau des condamnés : Jésus, innocent et pénitent, s'y est assis avant nous!

II. — *La Mort est précieuse comme la pure offrande d'un cœur libre.*

¹ Rom., VIII, 32.

Le banc des prévenus devient, si nous le voulons, un trône royal. La liberté nous fait de notre fatal échafaud un trophée. Elle jette en notre poussière le rayonnement d'une âme raisonnable, assez maîtresse d'elle-même pour entrer volontairement dans les ombres du tombeau, et saluer sans défaillance « le Roi des épouvantements »!

L'impie avale la mort; le philosophe la boit; le chrétien la goûte. Sa nourriture et son breuvage sont de faire la volonté du Père qui est dans les cieux. N'attendez donc de lui ni révolte, ni désespoir.

A quoi servirait sa raison, s'il n'adorait le souverain domaine de Dieu sur toute créature? « Seigneur, dit-il, en voyant entrer l'austère visiteuse, l'exacte messagère de la Justice éternelle, vous êtes le Maître absolu de l'univers ¹. »

Vous êtes le propriétaire de ma vie; chassez-moi, dépouillé, nu, avec les ombres dont la fonction a cessé: *Defunctus!* Retirez-moi tout ce que je ne tenais que de votre munificence: je consens à votre bon plaisir! A vous, filialement et sans repentance, pour toujours je m'abandonne!

¹ II Mach., xiv, 32.

Connaissez-vous, mes Frères, dans la vie de l'homme un acte plus sublime, plus héroïque, plus divin, que cette remise totale et spontanée de son âme entre les mains de Dieu?

Voici l'heure où ma poussière doit être jetée au creuset, à la refonte: *Tempus resolutionis mee instat*. Ma vie s'en va goutte à goutte, comme une libation sacrée qu'on répand sur l'autel: *Jam delibet*. Déjà la mort me couvre de son aile ombreuse. Le sol me manque sous les pieds; je me sens glisser dans la région inconnue: « Mon Dieu, je me confie à ton honneur, à ta tendresse; je n'ai pas peur: *Scio cui credidi*. »

Me voici tout seul dans les ténèbres de ce tunnel mystérieux; et je crois en Toi! En Toi, j'espère; je t'aime! *Scio cui credidi*.

Je sais que tu ne veux pas la mort du pécheur, mais son repentir et sa vie...

Je sais que tu peux couvrir la multitude de mes péchés; que de ma misère tu tireras la gloire de ta miséricorde: *Scio cui credidi*.

Conduis-moi donc où tu voudras! Donne-moi le char enflammé d'Élie, ou les cendres sur lesquelles chantait François d'Assise expirant!

Attire-moi vers toi dans les délices du Thabor, ou dans les désolations du Golgotha. Mon

Père et mon Dieu! me voici : Accorde-moi la grâce des suprêmes réconforts ; et c'est assez. Tiens-moi dans ta main de Sauveur : ta main m'a créé, ta main m'a racheté; ta main ne m'enlève à ma prison du corps que pour me rendre à la liberté. Où donc habite la liberté? Je n'en sais rien. Tu le sais, Toi; et mon âme est tranquille, sachant qu'elle a des ailes! des ailes qui doivent la porter jusqu'à Toi : *Scio cui credidi...*

Quand l'homme fait entendre de pareils accents, quand il va au rendez-vous de la Mort avec cette sereine fierté, avec cette confiance d'autant plus attendrissante qu'elle ne se repose que sur la fidélité de Dieu : l'homme n'est plus un condamné, c'est un roi.

Sa mort n'est pas la mort : c'est le triomphe de l'amour et de la liberté! Le plus beau monument que la créature raisonnable puisse élever à la gloire de son Créateur!

III. — *La mort est suave comme un baiser du Seigneur.*

Condamnés avec Jésus-Christ, rois comme Jésus-Christ, nous osons demander pour notre mort les douceurs et les caresses de Celui qui fut saturé d'opprobres, abreuvé de

fiel, cloué sur une croix, pour s'être dit « le Fils de Dieu ».

Le trône ne nous suffit plus! Nous ambitionnons de monter à l'autel de ce Jésus qui prélude par les joies de notre première communion ou de notre première messe, aux fêtes toujours jeunes du paradis : *Introibo ab altare Dei; ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

Notre Sauveur n'a jeté le cri d'une désolation sans mesure qu'afin que son Père ne nous abandonnât pas au dernier moment : *Deus meus, Deus meus! quare me dereliquisti?*

L'amertume de la mort du Christ nous mérite les suavités de la mort chrétienne.

Depuis que, Victime et Prêtre, Jésus s'est offert en sacrifice sur le Calvaire, toutes les bénédictions se sont donné rendez-vous autour du lit des pieux mourants.

« Ma fille, disait une vénérable octogénaire, souève un peu mes pieds que je m'en-vole. »

La mort l'emporta dans le baiser du Seigneur...

« O mère! s'écriait toute joyeuse une petite Vendéenne de quinze ans, ne vois-tu

pas les anges qui viennent me chercher? Le ciel, mère, le ciel! oh!... que c'est beau!... »

Et le sourire aux lèvres, elle expira : dans le baiser du Seigneur...

« Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. » Pour l'impie, la mort c'est minuit qui sonne la fin du carnaval! C'est l'abîme noir où rugissent les colères de Dieu. C'est l'envers abominable du péché souriant. C'est, après la satiété des vils plaisirs, le jeûne éternel des âmes loin du bonheur!

Mais le juste voit, dans la mort, la fin des durs travaux : *Mors finis laborum*; la consommation de toute victoire : *Mors consummatio victoriæ*; le portique radieux de la vie : *Mors citæ janua*; la paix, le repos, la lumière, l'immortalité; le baiser suave du Seigneur : *Mors osculum Domini*.

O Jésus! Condamné volontaire des pauvres pécheurs, Roi glorieux, Fils du Dieu vivant, nous vous offrons nos ardentés actions de grâces.

Nous vous bénissons; nous vous aimons; nous vous adorons d'être monté, avant nous et pour nous, au Calvaire.

Achevez, Seigneur, achevez votre œuvre! Prenez, dans les mérites de votre mort divine,

les forces, les lumières et les consolations qui transfigureront la nôtre.

Daignez les appliquer à nos âmes, afin qu'un jour, avec votre amour, ô Jésus, nous puissions mourir, dans la libre acceptation de l'homme, avec la calme majesté d'un Roi, avec l'amour sublime d'un Fils de Dieu¹.

¹ Ps. LXXXI, 6-7. Ego dixi : « *Dii estis, et Filii excelsi omnes. Vos autem sicut homines moriemini et sicut unus de principibus cadetis.* »

à son cou pend une tablette blanchie de gypse, où se détache en noir la condamnation¹; la croix, hâtivement taillée, mal équarrie, attend, inclinée contre la muraille.

Jésus la voit... Enfin, les ardeurs de son âme vont être satisfaites : Il l'embrasse avec amour! Il l'enlace avec fierté, force et tendresse. Il courbe docilement son épaule sous le faix tant désiré. Il se met en marche vers le lieu de son sacrifice!

Les siècles entonnent alors le chant du triomphe.

« Isaac reçut le bois de l'holocauste... Abraham allait devant lui, tenant entre ses mains le feu et le glaive²... Le Messie portera sa principauté sur ses épaules³. »

« Le Christ, chante de son côté saint Augustin, s'empare de son trophée de victoire : *Christus... crucem bajulans, jam tropheum attulit*⁴! »

Il tient debout le lampadaire sur lequel son humanité doit resplendir.

¹ SOCRATE, *Historia ecclesiastica*, I, 17. — EUSÈBE, *Historia ecclesiastica*.

² In Luc.

³ Isaïe, IX.

⁴ Contr. Judæ.

CHAPITRE V

FACE A LA CROIX

Aspicientes ad eum quem crucifixerunt.

Ils contempleront le Dieu qu'ils ont crucifié¹!

Mes Frères,

Condamné par la justice mystérieuse de Dieu son Père et par les infâmes décrets du Sanhédrin et de Pilate, Notre-Seigneur Jésus-Christ est livré définitivement aux Juifs.

L'exécution doit suivre immédiatement la sentence.

Le divin Maître sort donc du prétoire : On lui a laissé sur le front la couronne d'épines;

¹ Joan., XIX, 17.

« Le Roi nouveau des nouveaux siècles, dit à son tour Tertullien, s'avance avec le sceptre de sa puissance et de sa gloire. »

Suivons Jésus, mes Frères; sortons avec Lui de la cité maudite, partageant la charge de ses douleurs et de ses ignominies : *Eamus ergo ad eum extra castra, improperium ejus portantes.*

Désormais, la croix et Jésus ne peuvent plus se séparer. Face donc à Jésus en croix! *Aspicientes ad Jesum quem crucifixerunt.*

Oui! Face au crucifix!

Il est le drapeau des chrétiens : *Vexilla Regis prodeunt.*

Il est le sublime candélabre de la théologie : *Magnum candelabrum theologiæ.*

I. — Il faut avoir le Crucifix.

II. — Il faut savoir le Crucifix.

C'est là le droit, le devoir du chrétien.

I

Il faut avoir le Crucifix

Jésus sous la croix et Jésus en croix : voilà, mes Frères, en cette vallée de larmes, toute la fortune doctrinale, tout le trésor de consolation et de gloire des chrétiens.

Jésus en croix nous appartient.

Laissons aux anges du ciel le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Jehovah des temples, le Sabaoth des armées!

Mais, à nous, le Dieu crucifié pour nous et par nous!...

Je me mets en face du crucifix : Quelle est cette victime attachée sur cette croix?

Les prophètes de l'ancienne loi me répondent : « C'est le Prince de la Paix, le Fort, l'Agneau vainqueur, l'Homme-Soleil : *Vir oriens* : ton Dieu! »

Mon Dieu, cloué sur un gibet? Quel est donc ce mystère?

Les prophètes n'avaient-ils point annoncé

que le Messie serait « couronné de gloire et d'honneur »? N'avaient-ils pas épuisé toutes les richesses de leur poésie orientale, pour nous faire de Lui la peinture d'un Roi magnifique, d'un Conquérant sans égal, d'un Dominateur s'avancant au milieu des peuples à genoux?

N'ont-ils pas appelé la terre « l'escabeau de ses pieds »; les astres, « sa couronne étincelante »; l'azur des cieux et des mers, « son triomphal manteau »?

Soit qu'Il s'avance, fièrement assis sur le blanc palefroi des batailles; soit qu'Il apparaisse debout sur le char de victoire auquel Il a enchaîné sa mort; le Verbe de Dieu, le Christ, se révèle aux prophètes dans la splendeur d'une royauté exceptionnellement acclamée.

Voilà le Dieu décrit par les voyants d'Israël; voilà le Messie rêvé par le peuple de la promesse.

Comment donc retrouver le Dieu de cette universelle ovation dans le pauvre Condamné qui sort du Prétoire, chargé du bois de son supplice?

Comment donc adorer « l'Homme de douleurs, abjection de la plèbe, ver de terre »,

qui, tout à l'heure, va mourir sur une croix?

Où reconnaître Dieu en « cette Victime écorchée¹ »?

Dieu est-il dans cette chair livide, déchirée de coups de fouets?

Est-Il sous cette face baignée de sueur, de poussière et de sang?

Est-Il aux trois chutes, sur la pente du Calvaire?

Est-Il dans cette lente agonie de trois heures, sur l'arbre infâme auquel l'ont suspendu les haines de la Synagogue et les iniquités du monde?

Le roi des prophètes, Isaïe, qu'on a surnommé : « le cinquième évangéliste », s'est arrêté devant cette vision du « grand Lépreux ». La vue d'un Dieu, frappé des verges d'une impitoyable justice : *Leprosus, percussus a Deo*, le jette dans la stupéfaction. « Nous l'avons vu, s'écrie-t-il, nous l'avons contemplé, l'homme de douleur, sans aspect et sans nom, et nous ne l'avons pas reconnu : *Nec reputavimus eum.* »

O prophète! nous le reconnaitrons bien, nous, ce Jésus en croix! Le crucifix porte

¹ BOSSUET, *Sermon sur la Passion.*

notre marque de fabrique. Il est notre propriété. Nous en sommes les ouvriers et les auteurs; nous en sommes les donataires et les acquéreurs : « Il m'a aimé, dira saint Paul, et Il s'est livré pour moi. »

« Seigneur, demandent les anges étonnés, d'où vous viennent ces plaies, rouges, éclatantes, en vos mains : *Quæ sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* »

« Ces plaies me sont un souvenir des Bien-aimants de ma maison : *His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me.* »

Plût au ciel, mes Frères, que nous n'eussions pas ce titre à la possession du crucifix !

Mais, en fait, le crucifix est notre ouvrage.

Ce Dieu qui souffre pour moi, souffre par moi.

Je te reconnais, ô ma Victime d'amour !

Je te reconnais à ces bras étendus comme ceux d'une mère qui attire ses enfants ; bras de conquérant qui s'ouvrent pour saisir les dépouilles ; bras de médiateur qui s'étendent pour conjurer, bénir, protéger!... ailes vigilantes de la poule évangélique, abritant la couvée des âmes : *Quoties volui congregare... tanquam gallina pullos suos!*

Je te reconnais, ô Christ Sauveur, à ces pieds cloués dans la justice, afin de laisser à la miséricorde le temps de parcourir le monde, de capturer les pécheurs; pieds adorablement beaux, évangélistes de la paix! pieds sacrés couverts des baisers, des parfums et des larmes des Madeleines de tous les siècles! rendez-vous du repentir, du sacerdoce de la virginité!

Je te reconnais à cette tête penchée dans l'attitude de l'acquiescement parfait à la volonté du Père, inclinée vers nous pour nous donner le baiser réconciliateur; à ces yeux fermés par la mort; à ces lèvres mi-closes où perlent encore les gouttes de sang, les restes de fiel, lèvres apâties d'où s'exhalèrent les ultimes paroles de la prière et du pardon!...

Je te reconnais surtout, ô mon Jésus, à cette poitrine perforée, à ce cœur déchiré, blessure béante du côté, creusée par la lance du soldat, mais plus encore par l'amour, où plonge la main de Thomas incrédule! où s'alluma la science de Chrysostome et de Bonaventure! anfractuosité du roc mystérieux, fenêtre de l'arche salutaire, asile des colombes méditatives ou fatiguées!... tabernacle entr'ouvert

d'où s'échappe le cinname et le baume des sacrements.

Marie Stuart marchait au supplice en baisant un crucifix : « Madame, lui dit brutalement un officier, c'est dans le cœur et non dans la main qu'il faut mettre le crucifix. — Il est bon, répondit-elle, de l'avoir dans la main pour le placer plus sûrement dans le cœur. »

Viens donc dans ma main, sous mes yeux, sur mes lèvres, ô mon crucifix ! afin que tu pénètres mieux et plus avant dans mon âme. Monte du milieu de la création, astre brillant de la puissance et de l'amour ! Pas plus que mon âme, l'humanité ne saurait se passer de toi.

Jetez vos regards sur le globe : il y a deux pôles, l'un plongé dans la nuit, l'autre irradié de lumière.

Le monde moral, lui aussi, se partage en deux planisphères, dont l'un ténébreux et l'autre éblouissant. Ici la liberté, la sainteté, la civilisation : là, par contre, le vice ignoble, l'esclavage, la barbarie. Ici, un Dieu en croix ; là, un fétiche d'or ou de cuivre.

Le crucifix, c'est le soleil qui se lève sur le monde. Malheur à la partie du monde que n'illumine pas le crucifix !

J'interroge les siècles, les pays, les peuples :

partout, dans la diversité des langues, des coutumes, des climats, je retrouve deux phénomènes parallèles et contemporains : partout la haine et l'amour en regard du crucifix ; partout le crucifix apparaissant comme l'étendard de l'antagonisme, signe auguste du ralliement des âmes dans la vérité, point de mire de toutes les attaques de l'erreur et de la corruption.

Le crucifix passe à travers les peuples ; il fend les flots de l'humanité ; bon gré, mal gré, les âmes s'agenouillent, adorent, les âmes se révoltent et blasphèment.

Oui, le crucifix est à la fois un drapeau, un phare, un paratonnerre !

J'ai regardé le monde ; j'ai vu des pauvres en haillons, des mendiants, des orphelins grelottant de froid, torturés par la douleur : *voilà l'homme et ses souffrances.*

J'ai vu aussi la Sœur de charité à genoux devant ces exhérédés du bonheur terrestre, la fille, l'épouse du riche pansant leurs plaies, baisant leurs pieds fatigués ; le jeune homme du monde répandant à flots sa bourse, son cœur : la pureté et la charité s'appuyant sur le crucifix :

Voilà Dieu et son amour.

J'ai vu la foule courant à tous les spectacles qui énervent et enivrent, la foule des jouisseurs, païenne de costumes, volage de pensées, criminelle de désirs. Adolescents, vieillards, hommes, femmes, se laissaient fasciner par la jouissance; tous descendaient, le rire aux lèvres, le front paré de fleurs, comme des victimes qui folâtraient sur le chemin de l'abîme : *voilà l'homme et ses faiblesses.*

Mais j'ai vu, dans la solitude des vallées, ou dans le tumulte des villes, la virginité, armée du fouet de la pénitence, prier, pleurer, offrir en holocauste sa vie en fleur; le crucifix se dressait devant elle; le crucifix souriait à ses larmes :

Voilà Dieu et son amour.

J'ai vu l'orgueil blasphémer l'amour; j'ai entendu la science, le talent insulter au Rédempteur. L'impiété a passé devant moi, cherchant à tuer Dieu dans le cœur de l'enfant, de la jeune fille. J'ai vu tout un peuple, âpre et sordide, partout le même, crucifiant encore aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, le Christ Jésus, garrottant les nations catholiques avec des chaînes d'or, forgées des deniers de

la veuve et de l'ouvrier, fruit de l'usure et du vol. J'ai vu la foule infernale s'assembler dans les loges secrètes pour ourdir tous les crimes, faire déborder sur le monde toutes les corruptions; le sang et la boue : *voilà l'homme et ses crimes.*

Mais j'ai vu partout, dans le temple du hameau comme dans la cathédrale des grandes cités, la piscine du baptême, le tribunal du pardon, l'autel de l'expiation; la fontaine régénératrice, le confessionnal, laissaient ruisseler le sang qui leur venait du crucifix!

Voilà Dieu et son amour.

J'ai vu, sur les terres lointaines, encore couvertes des ténèbres de l'idolâtrie, des peuplades sans nombre, ravalées jusqu'à la bête, sans honneur, sans espérance, courbées devant de stupides idoles fabriquées de leurs mains; j'ai vu couler le sang de l'homme dans des sacrifices abominables; j'ai vu des troupeaux humains, sous le bâton des conducteurs, sous la verge des bourreaux, vendus comme un vil bétail, pour servir de jouet au vice, à la cruauté : *voilà l'homme et ses dégradations.*

Mais sur les rives où brillait le soleil de la vérité, j'ai vu le jeune homme et la jeune fille, affamés du martyre, les yeux en pleurs, le front rayonnant, s'arracher des bras de leur mère; j'ai vu les parents à genoux sur la grève, tandis que le vaisseau du missionnaire et de la Sœur de charité ouvrait ses voiles blanches, s'éloignait... tranquille et léger, comme l'arche de l'espérance. Et le prêtre, la vierge avaient un crucifix entre leurs mains jointes :

Voilà Dieu et son amour.

J'ai vu partout la gloire, la vertu, la puissance, la pauvreté, le vice, l'héroïsme : toute l'humanité, fangeuse ou resplendissante, venir, fatiguée de sa route, se coucher dans la tombe : *voilà l'homme et son châtement!*

Alors, à la vue de ces tertres couverts d'un peu d'herbe; en entendant les gémissements lugubres du vent dans les cyprès du cimetière, et les cris de l'oiseau funèbre, j'ai dit : l'amour de Dieu est vaincu; la misère de l'homme a fait taire la croix; j'allais verser des larmes d'une amère tristesse... Mais dans cette vaste et morne solitude de la mort, la croix m'est

apparue, resplendissante, glorieuse, comme le phare de l'espérance et de l'immortalité; tandis que je tombais à ses pieds, mon cœur ravi a entendu cette parole : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis.* Venez, vous tous, ô blessés et fatigués de la vie d'exil! enfants de la vallée des larmes! Venez, je suis l'Amour! Je suis l'Amour en croix. Dors, ô peuple de morts; dors, ma croix veille; elle étend ses ailes sur tes germes épars! Un jour tute réveilleras, triomphante couvée; tu prendras ton essor, c'est encore la croix qui t'inondera de ses splendeurs!!!

Face donc à la croix! Le Dieu qu'elle nous offre est mort pour nous. Il est à nous!

II

Il faut savoir le Crucifix

De tous les livres, le plus populaire, le plus sacré, c'est le crucifix.

De toutes les sciences, la plus féconde, la plus consolante, c'est la méditation du chemin de la croix.

De l'arbre d'amour sur lequel mourut Jésus-Christ, s'échappent tous les rayons qui font resplendir le ciel, qui transfigurent les âmes!

Savoir Jésus, et Jésus en croix : voilà, mes Frères, la belle, la noble, la capitale étude : *Scire Jesum et hunc crucifixum.*

A combien de diplômés, hélas ! ne conviendrait-il pas d'adresser la question qu'on pose au dernier des écoliers : « Savez-vous lire ? — Mais oui, répondraient-ils, nous savons lire, même les ouvrages polyglottes ! » — Toutes les normaliennes du jour pourraient ajouter, si elles étaient sincères : « Nous connaissons, nous aussi, toutes les productions des littératures étrangères !... Oui, nous savons lire... »

Eh bien ! non, Mesdemoiselles, non, Messieurs, vous ne savez pas lire. Les livres du siècle vous sont connus ; mais vous ignorez les livres de Dieu ! les pages au grand style, les phrases de facture inimitable : *Sume tibi librum grandem*¹. Vous ne savez pas lire l'ouvrage écrit avec des larmes, avec du sang !

Les simplistes de la campagne s'écrient

¹ Isaïe.

parfois, dans leur naïveté admirative : « Voilà un savant, car il lit dans les grands livres ! »

Le seul grand livre, c'est le crucifix : « Là, disait saint Bonaventure, j'ai puisé tout ce que je sais. » La gloire de Dieu resplendit en lettres de feu dans l'azur du firmament. Sa sagesse jette sur la face de l'homme un rayon d'intelligence. Sa providence se déroule à travers les siècles dans les annales des peuples. Sa justice éclate au milieu des abîmes de l'enfer. Sa miséricorde, armée d'un filet d'oiseleur et de flèches victorieuses, laisse sur tous les sentiers les traces lumineuses de son passage. Mais toutes les perfections de Dieu se révèlent ensemble entre les bras de la croix. A la croix sont attachés, en un faisceau de rayons, tous les mystères : *Fulget Crucis mysterium.* Depuis dix-neuf siècles, le crucifix explique à tout venant la théologie de l'amour et de la souffrance. Libre, gratuite, l'école de la croix est toujours ouverte. Entre qui veut.

Face au crucifix ! mes Frères : *Aspicientes ad Jesum quem crucifixerunt* ; et vous saurez le mystère d'amour ; vous accomplirez « le grand commandement, le précepte nou-

veau »; vous acquerez la science qui remplace tout, que rien ne remplace.

Toute la religion consiste dans ces deux mots : *Dilexit*, — *diliges!* — Amour pour amour.

L'amour de Dieu a été promulgué sur le Sinaï fulgurant.

L'amour de Dieu fut écrit sur les tables de pierre; mais jamais sa révélation n'a été plus saisissante que sur la croix.

Sur la cime ténébreuse du Calvaire, l'amour allume l'holocauste dont la flamme éclaire tous les horizons. L'amour en sang crie par toutes les blessures de l'adorable Victime : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, de toutes tes forces! puisque Jésus, Fils de Dieu, t'a aimé à corps perdu : *dilexit et tradidit*.

Tu aimeras passionnément, éperdument, à la folie, ô pécheur, Celui qui, juste et saint, l'innocence même, t'a aimé jusqu'à la folie de la croix.

Les saints ont entendu ces appels irrésistibles de l'Amour : tous ont suivi le Maître en l'école suprême de la dilection.

Écoutez seulement saint François d'Assise et sainte Thérèse d'Avila; dites-moi si vous

avez jamais lu, dans les littératures de ce monde, des pages d'une aussi brûlante envolée? si vous avez jamais senti du sublime une impression plus pénétrante et plus subite?

« L'amour m'a mis dans un foyer; l'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour.

« L'amour m'a blessé au cœur!... mon corps est tombé par terre. Le carquois de l'amour décoche des flèches dont le coup est terrible; il a changé ma paix en guerre; je me meurs de délices... Amour de charité, pourquoi m'as-tu ainsi blessé? Mon cœur brûle et se consume; il ne peut fuir; il est aux fers!...

« Mon cœur blessé d'amour divin n'est plus à moi!...

« Pour acheter l'amour j'ai donné le monde entier...

« Je n'ai plus d'yeux pour contempler les créatures : toute mon âme crie vers le Créateur; ni le ciel, ni la terre n'ont rien qui me soit doux : tout s'efface devant l'amour de Jésus-Christ... Je me jette dans les bras du Christ et je lui crie : O Amour, fais-moi mourir d'amour¹!... »

¹ Cantiques de saint François.

Impuissant à rassasier son âme de cet amour séraphique, saint François se tournait alors vers la création : il fuyait dans la solitude. Barde sublime, il ouvrait son oreille et son cœur à tous les souffles qui passaient ! Il leur jetait les échos de ses colloques enflammés avec Jésus en croix : « Qui êtes-vous, ô mon très aimable et très suave Dieu ? Et qui suis-je ? Quoi ! mon Jésus, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! Vous êtes l'innocence même et vous souffrez pour moi, criminel ! Fallait-il tant de supplices pour expier la grandeur de mes crimes ? Vois, ô mon âme, le ravage que tu as fait sur la personne de mon béni Sauveur !... Où mon cœur trouverait-il assez de tendresse pour répondre à cet amour ? Oiseaux du ciel, ne chantez plus que tristement ! Grands arbres, à l'altière frondaison, abaissez-vous, rompez vos branches, convertissez-vous en croix, pour honorer celle de Jésus-Christ. Et vous, rochers, amollissez vos marbres, pleurez... » Et tandis que les cascades bondissaient sur les flancs désolés de l'Alvernia : « Pleurons, pleurons, criait le saint à travers ses sanglots, pleurons :

¹ Fiorelli, p. 192.

l'Amour n'est pas aimé ! l'Amour n'est pas aimé !... »

Sainte Thérèse, seule, mérite de mêler ses strophes ardentes au chant d'amour de saint François.

On dirait deux séraphins, à genoux, qui harmonisent leur lyre aux pieds du crucifix. Dans la diversité des siècles, des pays et des âmes, c'est bien le même accent : Écoutez...

« O Éternel vivant ! s'écrie la sainte, est-ce que Tu crois que je t'aime pour m'avoir promis un trône, des palmes, un diadème de gloire dans ton paradis ?... Non, je t'aime parce que Tu as souffert et que Tu as été malheureux ! Je t'aime, parce que, cloué sur ton gibet, tu as été contraint de crier : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ce lugubre jardin où Tu agonisas, je le connais d'expérience ancienne. J'ai pleuré là où Tu as pleuré. J'ai mis mes pieds dans les traces sanglantes des tiens.

« Et cette femme qui est là... ta sainte bien-aimée, Marie-Madeleine, agenouillée sur la cime du Golgotha, qui sait ?... C'était peut-être moi. »

Et Thérèse, s'enflammant à cette pensée, termine par cette protestation de tendresse

divine : « Oh ! oui, c'était bien moi : car il est impossible qu'il y ait deux désespoirs semblables ! toutes les larmes de Madeleine me sont montées à la paupière ! tout le martyre de son cœur se remue dans ma poitrine !... Dis-le, ô Jésus, est-il possible que Marie ait eu pour Toi plus d'amour que la pauvre Thérèse ? »

Lorsque le cœur humain s'élève à de semblables hauteurs et fait entendre d'aussi sublimes accents, le Christ seul peut en tempérer l'excès :

« Règle cet amour, toi qui m'aimes », disait Jésus à François.

Mais les saints lui répondront toujours, avec le séraphin d'Assise : « O Christ, Tu m'as dérobé mon cœur, et Tu me dis de régler mon âme pour aimer ! Pourquoi m'as-Tu mis dans un tel foyer, si Tu veux que je conserve de la modération dans l'amour ? Quand Tu te donnais à moi sans mesure, Tu m'ôtas toute mesure à moi-même !... »

« As-tu su te défendre des excès de l'amour, Toi ? L'amour t'a fait descendre du ciel sur la terre... L'amour a fait de Toi son esclave... C'est pour nous embrasser que Tu as désiré la croix.

« Cet amour qui me rend insensé t'a ôté la sagesse ; cet amour qui me fait languir t'a ravi pour moi ta puissance.

« Je ne peux, ni ne veux plus résister.

« Ma sentence est rendue : je dois mourir d'amour ; et cette mort-là, seule, m'apportera consolation. »

Allons donc, mes Frères, à la suite des saints, écouter les leçons de l'amour en croix. Allons contempler, avec eux, « l'ostension » des mystères du Cœur de Jésus mourant !

Puissions-nous tous les jours de notre vie nous rendre le témoignage de saint Bernard : « Dès le commencement de ma conversion, j'ai fait un bouquet de myrrhe, composé des amertumes et des souffrances de mon Sauveur, pour suppléer à l'insuffisance de mes mérites. Je l'ai mis dans mon sein ; personne ne me l'arrachera... Ma plus haute philosophie est de savoir Jésus, et Jésus crucifié¹. »

Depuis Jésus-Christ, le monde a compris le mystère de la douleur ; savez-vous où le premier rayon de soleil est venu toucher ses yeux ? C'est au Golgotha, c'est en face de la

¹ Saint BERNARD in Cant., serm, xviii.

croix. Jésus-Christ savait qu'en montrant aux hommes la souffrance resplendissante et couronnée, Il leur apprendrait la résignation, la patience: Il leur ouvrirait les portes du repentir, les voies de l'expiation.

Jésus-Christ avait bien vu, Il avait bien jugé! Que d'âmes, qui passaient par ce carrefour de la douleur, ployées sous leur fardeau, gémissantes, meurtries, se sont arrêtées à la vue de la croix, ont regardé les plaies saignantes du Crucifié..., se sont remises en route, transformées, converties, consolées, fortifiées, disant: Puisqu'Il a versé du sang, je puis verser des larmes!!!

Je vous défie de me montrer une larme qui coule sans me montrer tout de suite le Crucifié qui la console.

Du Crucifié sort une voix qui parle à nos cœurs, voix mystérieuse, voix qui rassérène et béatifie, voix plus douce que la voix d'une mère: « Enfants, dit-elle, chaque coup de la douleur vous rapproche de ce divin modèle: vous êtes sur la croix, comme Jésus, dans l'angoisse comme Jésus, dans les pleurs comme Jésus: vous devenez, trait pour trait, de nouveaux Jésus!

« Souvenez-vous qu'à chaque degré de vos

peines ici-bas, doit correspondre un degré de mérite, de gloire, de bonheur dans les cieux. Vous ne serez admis dans mon royaume qu'autant que vous passerez par la porte avec une croix. »

Croix consolatrice, j'entends tes divins enseignements, je les comprends, je les goûte... Désormais, lorsque la douleur viendra m'accabler, lorsque je me sentirai ployer sous le fardeau, je joindrai les mains, je lèverai les yeux vers toi, vers le bien-aimé Patient que tu portes entre tes bras rayonnants.

Mon cœur et mes lèvres crieront au Crucifié d'amour: « O mon Sauveur, je vous aime! »

CHAPITRE VI

LES LARMES

*Super vos ipsas flete, et
super filios vestros.
Pleurez sur vous et sur
vos enfants.*

Mes Frères,

Dans le drame de la divine Passion, le rôle des larmes est immense, profond, mystérieux. Pierre verse des larmes de repentir; les filles de Jérusalem se lamentent, en pleurant de compassion sur les souffrances du Rédempteur; la sainte Vierge, mère des douleurs, se tient sur la plate-forme du Golgotha, les yeux noyés, le visage inondé: *Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa*. Jésus, enfin, donne à ce ministère lacrymatoire sa consé-

cration la plus sublime, en l'exerçant lui-même, durant les trois dernières heures de sa vie, entre les bras de la croix: *Cum clamore valido et lacrymis offerens*¹. Les larmes, vous le voyez, sont sacrées.

Au moment de franchir la « Porte judiciaire », Notre-Seigneur, momentanément allégé du fardeau d'infamie par Simon de Cyrène, entendit les cris désolés d'une troupe de femmes qui le suivaient, se frappant la poitrine. Ému, le Christ se tourna vers elles: « Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants². »

Pourquoi ce ton grave, presque sévère? Repousse-t-Il notre compassion? Non, Il l'appelle au contraire; elle Lui est douce; Il a soif de nos larmes. Mais Il veut nous prémunir contre les larmes de la faiblesse et de la pusillanimité, — larmes stériles! Il veut nous enseigner la nécessité des larmes amères, saintes, fructueuses et triomphales.

Jésus ouvre nos yeux mouillés, afin qu'ils voient ce qu'ils ne voyaient pas: la majesté, la gloire, le mystère des larmes chrétiennes.

¹ Ep. B. Pauli ad Hebr., cap. v, 7.

² Luc, xxiii, 28.

Arrêtons-nous donc à contempler :

I. — Les Larmes.

II. — Les Larmes de Jésus.

Belle et pratique étude!



« L'Esprit de Dieu, dit la sainte Écriture, était porté sur les eaux : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*¹. »

Qu'est-ce que ces eaux singulières, véhicule de la puissance, de la lumière et de l'amour?

Montent-elles seulement des abîmes de la terre, ou se déversent-elles à flots d'un ciel trop chargé?

Non; elles s'élèvent aussi du cœur de l'homme; elles tombent encore de ses yeux, intarissablement.

¹ Gen., 1-2.

La face humaine ruisselle des perles de la douleur.

Les larmes coulent à toutes les pages de la Bible.

A côté de tous les grands secours de Dieu, à côté de toutes les miraculeuses visions des âmes; auprès du salut des peuples : il y a des larmes, des larmes, vivant mémorial, touchant symbole des ineffables grâces qui s'épanchent du cœur de Dieu! des larmes, signe fluide et chaud des sentiments invisibles; mystère de faiblesse et de force, de tendresse et de charme! mystère humain, où le corps et l'âme, blessés ensemble, parlent un langage déchirant.

Les larmes ont leur *beauté*, leur *prix*, leur *douceur*, leur *puissance*, leur *histoire glorieuse*.

Ce qui fait la *beauté des âmes* ici-bas, ce n'est ni l'abondance des grâces, — allât-elle jusqu'au pouvoir thaumaturgique! — ni le nombre, ni la splendeur des œuvres : c'est la douleur chrétienne.

Rien ne fleuronne un diadème comme les épines; rien n'étincelle au soleil de l'amour, dans la vie de l'homme, comme les larmes. C'est pourquoi Dieu, la Beauté infinie, a voulu

s'offrir aux adorations de l'humanité, avec nos pleurs dans les yeux. « Dieu n'a pas besoin de nos richesses », a dit le Prophète; sa fécondité, au service de sa gloire, nous écrase sous le poids de ses largesses, sans cesse renaissantes. Mais, dans l'opulence de son repos éternel, au milieu de ses millions de séraphins brûlants, Il a vu resplendir nos larmes : leur éclat lui a ravi le cœur. Il a quitté les royales demeures de son ciel, Il est venu dans notre vallée douloureuse; nul, parmi les enfants des hommes, n'a pleuré comme le Verbe fait chair.

O beauté des larmes! ô charme vainqueur d'une âme qui se fond et se répand par les yeux! qui saura vous apprécier? qui jamais pourra pénétrer votre mystère d'attrance et de philtre charmeur? Dieu a daigné avoir besoin de vous! Aux regards de sa créature, le Créateur eût été moins beau, s'il n'avait été contemplé par elle, à genoux devant l'autel du sacrifice, le cœur palpitant de miséricorde, les yeux pleins de cette eau amère, « sang de l'âme »!... disait saint Augustin.

Oui, les larmes sont une beauté, une beauté que ne possèdent pas les anges, une beauté, qui appartient en propre aux fils d'Adam.

Elles sont belles, ces héroïnes de la Bible : Ruth, Esther, et les autres, belles comme la fleur des champs, comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les inonde!

Relisez le Livre évocateur de leur vie : la poésie de ces vierges leur vient surtout des larmes qu'elles ont versées. L'idylle de leur jeunesse nous eût moins captivés, si elles n'avaient commencé par répandre leur âme attendrie devant le Seigneur.

Changez la scène de cadre. Quittez Israël et les femmes de la Bible.

Connaissez-vous dans les sociétés chrétiennes un type de grâce qui se puisse comparer à notre Jeanne d'Arc?

Ah! sans doute, Jeanne est belle, douce et modeste pastoure, dans les prairies des bords de la Meuse, lorsque les « petits oiseaux viennent becqueter le grain dans son giron »; lorsqu'elle danse avec ses compagnes sous l'arbre des fées... Elle est belle, héroïne inspirée, jalonnant de victoires la route d'Orléans à Reims! Elle est belle, triomphatrice, debout en sa virginale fierté avec son étendard à l'honneur; mais nulle part je ne la trouve ravissante comme dans sa prison de Rouen, lorsque, au matin du jour de

Pâques, sonnent les cloches de l'*Alleluia*, et que la bergerette pleure, — enchaînée, — de ne pouvoir faire la sainte communion.

O larmes de la pureté et de l'amour! vous la configurez mystérieusement à la ressemblance du Sauveur Jésus-Christ!...

Lacordaire est admirable, debout au-dessus du peuple des âmes, leur jetant ces accents, « qu'il ne se connaissait pas », — passionnants, magnétiques, irrésistiblement vainqueurs! C'est le Moïse rayonnant des temps nouveaux, offrant aux hommes du dix-neuvième siècle les tables de la liberté et de la religion.

Mais là n'est pas le triomphe de sa beauté. Surprenez-le seul, dans sa cellule, inondé de larmes, écrasé sous le poids de son génie, apeuré des caresses fastidieuses de la gloire. Les larmes qui coulent de ses yeux sont plus splendides que les feux de sa parole. Les éclairs de son Verbe magique lui attirent les applaudissements de son siècle. Les larmes de son humilité lui méritent les complaisances de l'Éternité!

La jeunesse, la joie, la gloire jettent sur la face de l'homme des rayons plus doux que l'aurore : mais rien ne vaut la beauté des larmes.

Écoutez le poète ¹ :

MÉGARA

Mon seul malheur à moi, vois-tu, c'est ma gaieté.
Quand j'entrai dans ce monde, une nymphe joyeuse
Riait avec l'écho sous l'ombre d'une yeuse ;
Et ce rire est resté sans doute dans mon cœur,
Le rire étincelant, ailé, fier ou moqueur,
Allégresse éternelle et dont l'âme s'enivre.
Mais c'est un mal, au fond! Rire, ce n'est pas vivre!
Pleurer doit être doux!

LYDIE

Tu le crois, Mégara!

MÉGARA

Oui, je voudrais pleurer un jour...

LYDIE

Ce jour viendra!

Et ce jour-là, mes Frères, l'âme aura sur la terre le lustre de sa suprême beauté ; ce jour-là seulement l'âme entrera dans les trésors du Seigneur. Les larmes constituent devant Dieu le vrai capital de la vie.

¹ DE BORNIER, *l'Apôtre*, premier acte.

Comment dire le *prix* des larmes?
Le partage venait d'être fait entre les fils
d'Israël.

Axa soupirait. « Qu'as-tu? lui dit Caleb. —
Accordez-moi, dit Axa, une bénédiction. Vous
m'avez donné une terre aride; ah! donnez-moi
une terre arrosée... »

Dans ce sol fertilisé par les sources, inondé
des pluies du ciel, reconnaissons avec les
commentateurs le don magnifique des lar-
mes.

Les larmes montent des profondeurs du
cœur et descendent du ciel. Le soupir, la
prière ardente les appellent. Dieu ne les refusa
jamais à qui les lui demande.

Les larmes sont filles de l'oraison; elles
marchent avec le pardon, avec la lumière,
avec la gloire; elles sont l'arme du repentir.

Dieu ne sait pas résister aux larmes des
« contrits et des brisés ».

Le rire, aux dents blanches, aux lèvres
rouges; le rire, aux éclats insensés, laisse le
Seigneur insensible.

Pleins de rire, les pécheurs, couronnés de
roses, descendent en un clin d'œil aux abîmes
de l'angoisse éternelle; mais quiconque
moissonne dans les larmes, recueille les ger-

bes d'une joie que rien ne peut flétrir. C'est
afin de surprendre une larme dans nos yeux,
une larme, tout au moins, dans le secret repli
de notre cœur, que Dieu remue ciel et terre,
que l'Église envoie ses apôtres aux extrémités
du monde. Dogme, morale, liturgie, sacre-
ments n'ont pas d'autre but : déterminer
dans les âmes ce bienheureux pleur qui se
mêle au sang de Jésus-Christ, ce signe évident
du brisement intérieur que notre Père céleste
ne veut pas mépriser.

Les larmes achètent la science et la révéla-
tion des « secrets du Roi ».

Les larmes sont le plus durable trésor des
cloîtres et de solitudes. Les larmes fertilisent
le génie. Les larmes ont raison de la force.
Les larmes sont plus précieuses que l'or et le
saphir. Dieu sollicite, conjure, patiente,
revient à la charge, talonne, épouvante,
frappe le pécheur... Que veut-il? Une larme!
Cette larme versée, Il donne au pécheur son
paradis.

Les larmes sont les bijoux des âmes, les
perles étincelantes du céleste écriin.

Qui dira leur *douceur*?

Le stoïcisme interdisait les larmes. Mais
les larmes s'échappaient, amères, âcres,

désespérées, des yeux impuissants à les contenir. On ne guérit pas, on ne supprime pas un mal en le niant.

Le stoïcisme était cruel autant que ridicule. Le christianisme est la religion d'amour et de miséricorde : son divin Fondateur, non seulement a permis, mais Il a consacré les larmes.

« Il est un temps pour pleurer : *Tempus flendi.* »

Cet oracle de l'Esprit-Saint répond aux besoins sacrés du cœur humain. Au fond de nous-mêmes, une source cachée ne cesse de murmurer; elle doit couler parfois, et, dans certaines circonstances de joie délirante ou d'atroce douleur, jaillir par torrents. Comme un ciel d'orage, le cœur se décharge en pleurant. Ceux-là sont des insensés qui croient n'être au monde que pour toujours rire et ne jamais pleurer!...

« Rire, ce n'est pas vivre! Pleurer doit être doux! »

Oui, les larmes ont leur suavité. Elles calment, elles rafraîchissent, elles élèvent. Sœurs du silence et de la prière, elles mettent dans l'âme la paix embaumée des sanctuaires. Lorsqu'elles tombent, l'âme s'abreuve, comme

une terre desséchée; et tous les germes d'un printemps de grâces ou d'un regain de vertus bruissent délicieusement, prêts à éclore. Les larmes sont-elles venues? Dieu les suit. La rosée couvre les prairies des impalpables fils de son réseau d'argent: c'est le prélude matinal de la fête éblouissante du soleil!

Les rossignols, dit-on, se plaisent au bord des courants d'eau vive, auprès des sources jaillissantes.

Il manque quelque chose à la gloire des soirées printanières, si les chants de Philomèle ne sont point accompagnés du « grénelis » cristallin des ruisseaux moirés de brises et de rayons.

Est-ce que la musique n'habite pas aussi dans le voisinage des larmes? Soupirer, prier, chanter, pleurer, y a-t-il ici-bas, pour les âmes en marche vers Dieu, ministère plus saint, occupation plus délectable? S'il manquait une corde à la lyre des séraphins, ce serait, à coup sûr, celle des larmes.

Aussi, toute larme versée par les âmes chrétiennes ici-bas ajoute là-haut au trésor des amours et des harmonies éternelles. Dieu lui-même se réjouit de nous voir pleurer. N'est-ce point en voyant couler, avec les

parfums, les amoureuses larmes de Marie-Madeleine que Jésus-Christ révéla au Collège apostolique leur immortalité, universelle comme la gloire même de l'Évangile.

Dieu désire notre amour, nos larmes lui en donnent la preuve.

Les larmes que répand l'amour sont savoureuses.

Les larmes du dépit, de la passion rongent le cœur comme un acide; larmes païennes, elles brûlent les yeux fixés en terre, déshabitués de regarder le ciel.

« Les larmes, dit sainte Rose de Lima, sont à Dieu; et quiconque les verse sans songer à Lui, les Lui vole. »

La sainteté des larmes apparaît dans cette parole; on y sent aussi leur souveraine puissance.

« Dans l'ordre humain, a écrit Ernest Hello¹, beaucoup se cachent pour pleurer... Ils croient les larmes bonnes pour les femmes: et ce mot-là dans leur bouche est un terme de mépris. Ils abandonnent les larmes à celles qu'ils croient trop faibles pour agir. Or, dans l'ordre divin, les larmes

¹ *Paroles de Dieu*, p. 383.

sont les actes » : voilà l'auguste vérité.

Les larmes dans la Bible et dans l'humanité baignent toutes les grandes choses; elles remportent tous les triomphes; elles enfantent des merveilles.

Qui résiste à la puissance des larmes?

Agar voit un enfant mourir de soif dans le désert. Elle s'assied en pleurant. L'ange révélateur des fontaines et des sources apparaît¹.

Jacob, mourant, demande à Joseph le pardon de ses frères, Joseph répond par des larmes. La victoire du père étincelle dans les yeux humides de son fils bien-aimé².

L'histoire de Tobie est pleine de larmes; mais avec ces larmes, que de lumière, que de joie, que de prodiges!

Les héros des larmes sont plus forts que les guerriers bardés de fer; ils font violence au ciel. Leurs larmes coulent: Dieu désarme! Job, David, Jérémie, Daniel sont des ex-voto vivants dressés à la gloire des larmes!

Ézéchias pleure de grandes larmes: *Fletu magno*³, et le Seigneur lui fait dire: « J'ai entendu ta prière, et j'ai vu tes pleurs: voici

¹ Gen., XIX, 26.

² Gen., L, 17.

³ Rois, IV-CXX, 3.

que je t'ai guéri; dans trois jours, tu monteras au temple du Seigneur. »

Dans l'Évangile, presque toujours le miracle est aux ordres des larmes. Guérison, pardon, résurrection, tout cède aux larmes.

Les larmes de saint Étienne ont engendré à la foi Paul, l'Apôtre des nations. La conversion d'Augustin a été le fruit des larmes de sainte Monique : la sainteté du Docteur repose sur les fibres saignantes du cœur de sa mère. « Le fils de si grandes larmes ne pouvait périr : *Filius tantarum lacrymarum.* »

La maternité du sang le cède ici en puissance à la maternité des larmes !

La tête entre ses mains, sainte Scholastique pleure à chaudes larmes. La prière de la femme, qui laisse saint Benoît insensible, émeut le cœur de Dieu. Les larmes de la tendresse aux abois, les soupirs de l'amour opiniâtre, en ses vouloirs, font capituler le Ciel. Benoît se rend, miraculeusement contraint, à ce qu'il ne voulait pas. L'extase s'empare du frère et de la sœur, tandis que la pluie crépitante et la foudre fauve célèbrent ensemble la victoire des larmes !

Les larmes de saint Bernard, de saint

Louis, de saint François d'Assise, de sainte Élisabeth de Hongrie, remplissent le moyen âge.

Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroy de Bouillon et des premiers croisés, à la vue de ce tombeau du Christ, reconquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves ? Les larmes sont la gloire de ces temps chevaleresques ; elles brillent, comme des perles, sur les épées étincelantes.

« Ce n'étaient pas seulement les faibles femmes, nous dit Montalembert, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentait ainsi la douceur et la puissance des larmes : il suffit d'ouvrir, au hasard, un historien de ces siècles, pour voir, à chaque page, comment les princes, les rois, les chevaliers les armées entières, s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles, portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfants. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentiments, ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions sim-

ples, pures et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. »

La majesté des larmes remplit la terre et le ciel. Richesse de l'homme, elles constituent une des plus touchantes et des plus magnifiques révélations de l'amour de Dieu pour nous.

La beauté, la douceur, le prix, la puissance et la gloire des larmes, trouvent leur perfection dans cette réalité adorable : « *Et lacrymatus est Jesus* : Jésus a pleuré ! »

II

Les larmes de Jésus

« Et Jésus pleura : *Et lacrymatus est Jesus*. »

Tout un alinéa dans l'Évangile est consacré à ces divines larmes.

Ce verset adorable où tremblent les larmes de Jésus, contient en trois mots un monde d'espérances et de béatifiantes certitudes. Le

cielse rapproche de la terre : Dieu va pardonner à l'humanité coupable ; la justice et la miséricorde vont enfin s'embrasser, puisque « Jésus a pleuré ». Si la vie s'attendrit en cette sorte, c'est donc qu'elle s'apprête à remporter sur la mort une éclatante victoire. La revanche définitive de la miséricorde de Dieu sur la misère de l'homme ne se révèle pas par les larmes : *Et lacrymatus est Jesus*.

Voyez la gradation des larmes versées dans l'Évangile par les grandes, les inconsolables douleurs.

La fille de Jaïre venait de mourir dans le moment où Jésus la ressuscita.

Le fils de la veuve de Naïm était en route vers le cimetière. Il était plus éloigné de la vie.

Mais Lazare, lui, était très enfoncé dans la mort. Il y avait quatre jours qu'il était au tombeau.

L'espérance était morte dans les âmes : il « sentait déjà mauvais ». Le *jam fætet* de Marthe est effrayant. Il évoque le mystère des horreurs sépulcrales ; mais il rend plus splendide le rayon de résurrection qui tombe sur le cadavre, déjà mangé par les vers ; il explique « le frémissement » de l'Ami divin ;

il nous montre de quelle profondeur, de quel abîme, jaillissent les larmes de Jésus.

Lui, Jésus, pleura.

Dans ce mort qui était son ami, le frère des deux sœurs qu'Il aimait, Jésus vit la mort! dans la mort, il vit le péché! et dans ces deux abominables difformités, saisies dans leur tréfonds insoupçonné de l'œil humain, Il sentit ce qu'il allait lui en coûter. « Et Jésus pleura : *Et lacrymatus est Jesus.* »

O larmes silencieuses! ô tressaillement subit du cœur, saint frémissement voulu par la plus vive amitié, mieux que la puissance thaumaturgique du Sauveur, vous remuez les âmes! vous provoquez leurs témoignages admiratifs d'amour : *Ecce quomodo amabat eum!*

Devant le sépulcre de Lazare, Jésus pleura les ruines du mal moral dans les âmes.

Le texte grec de l'Évangile marque surtout le silence profond de sa douleur éplorée¹.

Jésus versa d'autres larmes sur la ville ingrate, bientôt déicide, malgré tout chère à son cœur, Sion « labien-aimée », tant de fois

¹ Luc, XIX, 41, Δακρυετη.

chantée par les Prophètes. En revenant de Béthanie, Il l'aperçut, un jour, du mont des Oliviers. Une immense pitié s'empara de son cœur; le flot d'une amère tristesse souleva sa poitrine, débordant en larmes brûlantes, accompagnées de soupirs et de sanglots : « Jérusalem, Jérusalem! ô toi qui tues les envoyés de Dieu, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

« *Et noluisti* : tu as résisté à mon amour; tu as été infidèle à ma grâce; tu t'es endurcie dans le mal.

« *Et noluisti* : je pleure sur toi, qui pleureras bientôt sans moi : *Videns civitatem flevit super illam*¹. »

Dix-neuf siècles ont passé sur les larmes de Jésus; et Jérusalem, assise au milieu de ses ruines, enveloppée d'un voile de deuil, pleure encore, pleure toujours ses fautes et ses malheurs : *Sedet sola civitas, via Sion lugent*².

Quand, de l'endroit où pleura Jésus, on aperçoit aujourd'hui la ville au moment où

¹ Χλαετη.

² Thren., I, 4,

elle s'endort, mélancolique et pensive, « couchée dans le soleil du soir », on croit entendre l'écho de la sainte montagne murmurer encore les divines paroles : « Jérusalem, Jérusalem ! »

Jérusalem est l'image des villes ingrates, opiniâtement réfractaires aux avances de l'amour divin. Ici, Jésus pleure les iniquités domestiques et sociales : c'est pourquoi l'expression de sa douleur est plus intense.

Enfin, du haut de sa croix, après avoir fait clouer ses mains et river ses pieds sur le gibet de son martyr, dans l'attitude où son Père voulait le contempler, victime bénissante : *Misit eum benedictentem nobis*, Notre-Seigneur Jésus-Christ pleura une dernière fois et jeta, près de rendre le dernier soupir, une clameur de puissante supplication : *cum clamore valido et lacrymis offerens*. Les échos de Jérusalem et des siècles ont entendu et répété ces cris déchirants du mystérieux enfantement de l'humanité à la vie surnaturelle. Le voile du temple déchiré, les rochers brisés, les tombeaux ouverts en ont attesté la divine puissance : *cum clamore valido*.

Le ciel a vu couler les dernières larmes du

Rédempteur; les anges les ont emportées dans une coupe d'or jusque devant le trône de Dieu.

De ces larmes régénératrices et fécondes sont sorties la sainte Église catholique, resplendissante de beauté, la jeunesse immortelle des âmes, la salut du genre humain!

De ces larmes amères et brûlantes est née l'universelle pitié.

Oui, *Jésus a pleuré : Et lacrymatus est Jesus*.

Désormais, *les larmes sont saintes*. Pleurez donc, ô vous qui souffrez, versez des larmes avec des prières, pour acheter la conversion d'un pécheur ou la guérison d'un malade.

Vous pouvez, sans offenser Dieu, épancher près d'un lit de douleur ou sur un cercueil le trop-plein de votre cœur désolé!

Mais, dans les angoisses les plus terribles, aux heures mêmes des funérailles, ne pleurez pas « comme ceux qui n'ont plus d'espérance ». La mort ouvre sur l'immortalité.

Pleurez, pécheurs, pleurez sur vos fautes.

Le péché est le seul mal qu'on guérit en le pleurant. Le pardon est le fruit des larmes. L'amertume du repentir a sauvé Pierre et Marie-Madeleine! O Seigneur, donnez-nous à

manger le pain trempé de larmes, faites-nous boire au calice de nos pleurs : *Cibabis nos pane lacrymarum et potum dabis nobis in lacrymis in mensura.*

Pleurez, chrétiens, fils de l'Église persécutée, traînée par les impies sur la claie de tant d'humiliations! pleurez, frères du Christ oublié dans la solitude des tabernacles, disciples du Maître rejeté de notre législation et repoussé par la société moderne!

Larmes de la pénitence, larmes de la tristesse sainte, larmes du zèle, toutes les nuances de l'amour vous sont permises! *Jésus a pleuré : et lacrymatus est Jesus.*

Désormais, le malheur est sacré. Un des grands bienfaits du christianisme, c'est d'avoir inauguré dans le monde une vertu que les païens ne connaissaient pas : la compassion. Les philosophes les plus vantés du temps de Jésus proscrivaient la pitié : « Elle est une faiblesse et une lâcheté », disait l'un. « Elle est, ajoutait l'autre, un vice et un crime! »

Défense aux malheureux de pleurer. Dé-

¹ SÉNÈQUE, *Traité de la clémence* : « Misericordia animi vitium est. — Boni misericordiam vitabunt. — CICÉRON, *Pro Murena* : « Neminem esse misericordem nisi stultem et leve. — Sceleratus et nefarius fueris, si quidquam misericordia ductus feceris. »

fense aux heureux de compatir au malheur. Voilà ce que le satanisme antique avait fait de l'homme : un être sans entrailles et sans cœur.

Mais, tandis que les sages de l'époque enseignaient aux patriciens de Rome et aux dilettantes d'Athènes, l'égoïsme, le sensualisme, la cruauté, dans un coin de l'Orient, Jésus, assis sur la pente des montagnes, prêchait le « royaume des cieux ».

Écoutez cette doctrine d'un si mystérieux attrait :

« Bienheureux les infortunés de ce monde, les pauvres au cœur sevré de joie, mais résigné. Ils auront les richesses du bonheur éternel. *Beati pauperes spiritu.* »

« Bienheureux ceux qui pleurent : ils seront consolés : *Beati qui lugent.* »

« Bienheureux les doux et les compatissants : ils posséderont la terre : *Beati mites.* »

« Bienheureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde : *Beati misericordes.* »

« Bienheureux les pacifiques : ceux qui répandent autour d'eux la joie, la consolation ; ils seront appelés les enfants de Dieu : *Beati pacifici.* »

Ah! qui donc ici-bas n'a pas besoin de la

compassion d'autrui, de l'indulgence de ses frères? Qui surtout peut se passer de la miséricorde de Dieu?

Hélas! les heureux de la terre cachent souvent, sous les dehors séduisants de la fortune, les plus cruels chagrins! Que de secrètes blessures sous le masque riant de la prospérité!

« Bienheureux donc, dit Jésus, ceux qui, aux jours de leur grandeur et de leurs succès ont pitié de leurs semblables. La douceur, la sympathie, les bienfaits qu'ils ont prodigués à toute misère, reviendront sur eux en flots de consolation. On les aimera, on les bénira, on les regardera comme les images vivantes de la divine Bonté.

« O vous tous, qui voulez être mes disciples, ajoutez le divin Maître, soyez miséricordieux comme le Père céleste est miséricordieux : *Este ergo misericordes, sicut et Pater vester misericors est.* »

O parole adorable, que le cœur de l'homme n'eût jamais inventée! La miséricorde infinie de Dieu sur nous : voilà donc le modèle, la mesure, le triomphe de la nôtre!

Sainte montagne qui entendîtes pour la première fois ce dogme consolateur, je vous

saluez, je vous bénis! Vous avez été le point de départ d'un immense mouvement, qui a renouvelé le monde moral et social. Depuis le jour où Jésus a prononcé cet oracle, le malheur a cessé d'être un crime, l'infortune un vice, la compassion une faiblesse. Loin de là : pleurer avec ceux qui pleurent est l'une des plus belles vertus du christianisme; consoler les affligés est une des œuvres de miséricorde les plus recommandées; compatir aux malheurs, un des préceptes de la loi, une obligation de la charité chrétienne.

Désormais, la pitié est un des beaux sentiments de l'humanité transfigurée par la foi et l'amour.

Les larmes sont une lumière, une joie, une béatitude.

« Jésus a pleuré!... *et lacrymatus est Jesus.* »

O larmes! ô terre de larmes, terre désirée par les prophètes, même au sein de la terre promise! ô larmes, consacrées et béatifiées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, richesse de l'Église, parure des vierges, honneur des pénitents, délices des âmes contemplatives, triomphe de la Miséricorde infinie!

O larmes! source mystérieuse des grâces inconnues, signe auguste des bénédictions larges et profondes! que le Seigneur qui vous a faites, vous accorde aujourd'hui avec magnificence à tous ceux qui ont soif de pleurer, à tous ceux qui désirent prier, à tous ceux qui vous demandent, à tous ceux pour qui vous êtes demandées, à tous ceux qui, le sachant ou ne le sachant pas, ont besoin de vous, larmes sacrées!

¹ Jud., r. 13: Da mihi benedictionem, da et irriguam aquis.

CHAPITRE VII

LA MÈRE

*Stabat Mater dolorosa,
Juxta Crucem lacrymosa.
Debout, tout en larmes, la
Mère de douleur veillait au-
près de la Croix.*

Mes Frères,

Claudia Procula s'était interposée auprès de Pilate, son mari, en faveur de Jésus; Simon de Cyrène avait aidé le Condamné à porter sa croix: sur Lui pleuraient les filles de Jérusalem; la courageuse Bérénice, à deux genoux, avait présenté le voile de fin lin pour essuyer la sainte Face polluée de poussière et de sang.

Pour l'honneur de l'humanité, au milieu des

O larmes! source mystérieuse des grâces inconnues, signe auguste des bénédictions larges et profondes! que le Seigneur qui vous a faites, vous accorde aujourd'hui avec magnificence à tous ceux qui ont soif de pleurer, à tous ceux qui désirent prier, à tous ceux qui vous demandent, à tous ceux pour qui vous êtes demandées, à tous ceux qui, le sachant ou ne le sachant pas, ont besoin de vous, larmes sacrées!

¹ Jud., r. 13: Da mihi benedictionem, da et irriguam aquis.

CHAPITRE VII

LA MÈRE

*Stabat Mater dolorosa,
Juxta Crucem lacrymosa.
Debout, tout en larmes, la
Mère de douleur veillait au-
près de la Croix.*

Mes Frères,

Claudia Procula s'était interposée auprès de Pilate, son mari, en faveur de Jésus; Simon de Cyrène avait aidé le Condamné à porter sa croix: sur Lui pleuraient les filles de Jérusalem; la courageuse Bérénice, à deux genoux, avait présenté le voile de fin lin pour essuyer la sainte Face polluée de poussière et de sang.

Pour l'honneur de l'humanité, au milieu des

ennemis et des bourreaux, il y a autour de Jésus le groupe des amis fidèles.

Mais dans ce chemin du Calvaire, ne rencontrons-nous pas Celle qui est la chair de sa chair, le cœur de son cœur, Celle qu'Il a associée à toutes ses joies, à toutes ses bénédictions, à toutes ses souffrances? cet être humain qui est à Lui par tous les liens intimes que créent le lait, les larmes, le sang!

En cet effrayant martyre, n'y a-t-il point de place pour la créature surangélique : sa Mère?

Où donc, dans le drame de la Passion, se tient, en effet, la Vierge Marie?

Ne craignez rien, mes Frères. A l'heure où le Christ succombe sous le fardeau des douleurs, Marie est près de lui. A mi-pente de la montagne, Elle est là pour compléter, dans nos âmes, l'étude transfigurante des larmes.

Toutefois, ne nous arrêtons pas à la rencontre du Fils et de la Mère; c'est aux cimes qu'il faut contempler la Co-Rédemptrice du genre humain; montons donc jusqu'au sommet du Golgotha : nous la verrons, au pied de la croix, dans sa morne et majestueuse beauté.

Au sein des ténèbres, du mystère et de la mort, la Mère est debout, enveloppant dans

ses angoisses et dans ses gloires : toutes les Mères.

Divin spectacle! auquel je convie quiconque sait aimer.

I

La Mère

Sur le Golgotha, la Mère de Dieu est au poste d'honneur, d'amour, de martyre : *Stabat Mater dolorosa*.

« O vous qui passez, crie le Prophète de l'antique désolation, arrêtez-vous et regardez... est-il au monde une douleur plus noble, plus aimante, plus amère? Non : c'est l'insondeur de l'abîme. La souffrance de l'homme est superficielle, rapide, bruyante : telle l'eau tapageuse des torrents. Le brisement de Marie est plus vaste que l'Océan : *Sicut mare contritio tua*; des fleuves de larmes s'y donnent rendez-vous! La foudre y jette des éclairs rouges comme du sang : mais l'Océan conserve dans l'immensité de ses ondes, miroir

des cieus sans bornes, le mystère d'une paix si opulente que la tempête des colères divines n'en peut troubler les silencieuses profondeurs.

La souffrance des hommes se lamente :

« Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'Il me frappe ainsi ? » Voilà l'éternelle plainte, la formule de révolte, le blasphème toujours renaissant de la douleur vulgaire ! Elle récrimine, elle se décourage, elle s'affaisse.

Au Golgotha, la Vierge en larmes, brisée, se tient debout, dans un silence adorateur.

I. — *Stabat* : A cette attitude, reconnaissez la noblesse et la sublimité de cette douleur : Elle vient de Dieu ; elle est à Dieu ; elle glorifie Dieu.

Stabat : Debout ! Marie, ô nouvelle Ève, chef-d'œuvre immaculé de la création !

Debout ! lis éblouissant, droit au milieu des épines : phare inébranlable au sein des flots en courroux, sous la démagogie des nuées.

Debout ! comme la Prière, comme l'Espérance ! comme le Phénix immortel dans la flamme odorante de son bûcher.

Debout ? ô Femme forte, Reine des martyrs, Co-Rédemptrice de Jésus dans le salut des âmes !

Debout ! dans la résignation auguste et sainte de la douleur.

Au jour où le séraphin, venu du ciel, vous demandait de vous associer au divin mystère : « Voici la Servante du Seigneur, répondez-vous, qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Ce fiat de joie soumise, vous le prononciez, ô Marie, au jour du bonheur et du triomphe qui vous faisait Mère de Dieu. Vous le répétez aujourd'hui, dans la nuit des agonies mortelles : « Voici votre servante, Seigneur, frappez son cœur, frappez son âme ! Que votre adorable volonté s'accomplisse en celle qui n'est là que pour procurer votre gloire en vous offrant le sang de son Fils. Les marteaux, les clous, les épines, meurtrissent, déchirent mon cœur ; mais rien ne m'ébranlera dans le ministère de louange et de rédemption que vous m'avez confié. Je me tiens debout, sous l'orage de votre colère.

« J'accepte amoureusement l'exécution de tous vos vœux.

Debout dans la divine volupté du martyr, je chante le triomphe de votre justice et de votre miséricorde !

« De mon cœur, pressuré par la souffrance,

monte vers vous l'action de grâces, le séraphique hosannah!... »

Le Prophète ne contemplait-il pas Jésus et Marie au Golgotha, lorsqu'il s'écriait : « Debout! vibre, psaltérion divin, chante, ô virgine cithare! A l'unisson, redites ensemble, lyres sacrées, la gloire du Très-Haut : *Exurge psalterion et cythara, exurge, gloria mea!* »

Oui, debout, le Fils en croix et la Mère au pied de la croix se renvoient, dans un adorable duo, les notes de la louange parfaite. Les deux lyres se répondent sous les cieux immenses que remplit la Majesté de Dieu.

Écoutez... voici le *duo de l'obéissance* :

MARIE : « *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum* : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. »

JÉSUS : « O Dieu, me voici pour accomplir votre volonté : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* »

Voici le *duo de la glorification* :

MARIE : « *Magnificat anima mea Dominum* : O mon âme, glorifie le Seigneur! »

JÉSUS : « O mon Père, je vous rends grâce : *Pater, gratias ago.* »

Voici le *duo de la miséricorde* :

MARIE : « *Vinum non habent* : Ils n'ont plus de vin. »

JÉSUS : « J'ai pitié de ce peuple : *Misereor super turbam.* »

Voici le *duo de la douleur* :

MARIE : « Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi, nous vous cherchions, angoissés : *Quid fecisti nobis sic?* »

JÉSUS : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Deus, Deus, ut quid dereliquisti me?* »

Oui, les voilà les deux lyres, sœurs jumelles aux mélodieux accords, chantant ensemble l'hymne de la soumission, de la gloire, de l'amour et de la souffrance!

Arrêtez-vous donc; voyez s'il est une douleur comparable à sa douleur. Les souffrances vulgaires sont pitoyables. Celle de la Vierge est noble, résignée, jubilante.

II. — Mais que dire de la fécondité de cette douleur : *Stabat Mater?*

Toute la somme des douleurs de Jésus est entassée dans le cœur de Marie. C'est non seulement pour Jésus, mais c'est encore par Jésus qu'elle souffre ; de cette transfusion de leurs âmes jaillit une source intarissable de grâces ; de la compénétration de leurs amours blessés s'échappe à flots la miséricorde.

Jésus est le Sauveur des hommes ; nous avons en Lui « le Pontife saint, compatissant, digne d'intercéder pour nous » ; « l'Homme de souffrances qui sait nos infirmités » ; « Celui qui a pris sur lui toutes nos misères, hormis celle du péché ».

Comment, à pareille école, la Vierge Marie n'eût-elle pas appris la science de la divine pitié ?

Haud ignara mali, miseris succurrere disco, a dit le poète : « J'ai l'expérience du malheur, je sais donc secourir les malheureux. »

Toute la vie du Rédempteur s'était écoulée sous les yeux de sa Mère ; l'amour et la douleur, intimement unis avec la joie béatifique, dans l'adorable personne du Verbe incarné, n'avaient cessé de croître, avec une mystérieuse intensité, sous les regards de Marie. Comment cette leçon de la douleur aimante n'eût-elle pas été féconde au cœur de la Mère de Jésus ?

Avec le trésor de ses souvenirs, Marie, céleste peintre, agençait, harmonisait en son âme toutes les ressemblances de Jésus. Imperturbable dans son tranquille et opulent labeur, elle assimilait de plus en plus la copie au modèle.

O chef-d'œuvre inimitable où se donnaient rendez-vous, devant le Sacré-Cœur qui « posait » en face de Marie, les joies, les angoisses et les tendresses de la Mère, avec les chastes attraites de la Vierge !

L'artiste s'enthousiasme devant sa toile : « Que vous êtes beau, ô mon Bien-Aimé », s'écriait l'Immaculée ; *Ecce tu pulcher es, dilecte mi* ; et Jésus répondait en souriant : « Vous êtes toute belle aussi, ô la Bien-Aimée de mon cœur : *Tota pulchra es, amica mea.* »

L'Enfant et la Mère avaient partout souffert ensemble ; ces deux lis avaient grandi au milieu des épines de la tribulation : tour à tour transplantées à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, au Calvaire, les deux fleurs inondées d'une rosée de larmes et de sang, livraient au vent des siècles leurs parfums purificateurs, les germes d'une fécondité qui a rempli l'univers. Essayez de nombrer les rejetons mystiques sortis de la tiges de Jessé, chargée de

son fruit de bénédiction? La perfection des saints se rattache à la communauté des douleurs du Fils et de la Mère; à l'école de leurs vertus, au contact de leur mutuel martyre, que de cœurs se sont embrasés, que d'âmes ont retrouvé la vie!

Stabat Mater : ô fécondité merveilleuse du cœur de la Femme, transpercé des sept glaives!

La douleur de Jésus, en se déversant tout entière dans le cœur de Marie, lui apporte tous les droits à la royauté des âmes. C'est parce que la Vierge est au premier rang sur le champ d'un indicible martyre, qu'elle occupe dans l'ordre de l'universelle vénération une place à part. Exceptionnellement à la peine, il était juste qu'elle fût, en tête des créatures angéliques et humaines, magnifiquement à l'honneur.

Immense, éclairée, parfaite, la douleur de Marie est dans la pensée et le cœur de Dieu, la pierre de touche de son ineffable sainteté, le triomphe de son héroïque amour.

Nous appelons douleur — mot d'une grande philosophie, — l'épreuve que Dieu tente sur notre fidélité : quand nous aurons traversé le torrent sans faiblir, trempé nos lèvres à

ses amertumes sans murmurer, courageux, joyeux même, nous aurons donné au Maître divin la mesure de notre vertu.

En tordant le cœur de la Vierge, l'épreuve la grandit donc devant le Seigneur; son triomphe s'achève.

L'Immaculée, contemplée par saint Jean dans les éblouissements de Pathmos, couronnée d'étoiles, revêtue de soleil, debout sur le croissant argenté des nuits, trouve dans les larmes qui brûlent ses yeux, dans les glaives qui transpercent son âme, la suprême perfection de sa gloire.

Marie doit à ses douleurs incommensurables l'enfantement perpétuel des élus, fruit de sa divine maternité.

La douleur de Marie met dans nos cœurs le fondement d'une confiance sans bornes.

La pureté et la maternité de Marie nous élèvent jusqu'à son trône sur les ailes de l'enthousiasme et de l'admiration.

Mais au jour où la douleur descend sur ce cœur virginal pour lui donner le sacre de l'amour, nous reconnaissons la Vierge qui nous appartient, nous sentons en elle la Mère des hommes, parce qu'elle souffre et pleure avec eux.

Les protestants se scandalisent des témoignages de notre piété filiale aux autels de la Madone; ils ne comprennent rien au luxe de notre vénération.

Ah! s'ils savaient le don de Dieu! *Si scires donum Dei!* La très sainte Vierge est la véritable médiatrice de toutes les grâces; Elle est la consolatrice de nos peines; Elle est le refuge des pécheurs; vers Elle se tournent tous les regards suppliants; vers Elle se tendent tous les bras désespérés; vers Elle montent tous les cris de la faiblesse et du malheur!

N'apparaît-Elle pas toujours à côté de Jésus en croix, debout au pied de l'arbre de la Rédemption pour nous aider à cueillir le fruit du pardon, du salut, de l'immortalité? Comment n'aurions-nous pas en Elle la raison de notre espérance : *Tota ratio spei meæ?*

Elle a formé elle-même, fourni, de ses propres entrailles, la Victime qui devait nous sauver.

A son Fils de complaisance, le Père ne donne que grandeur et triomphe de toute éternité : Marie lui donne la mortalité, la puissance de s'immoler dans le temps à la gloire de Dieu; d'intelligence avec la Trinité,

Elle collabore activement au chef-d'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption; Elle nourrit la Victime : « Elle l'engraisse, dit Tertullien. Elle le pare de bandelettes, de fleurs, pour le sacrifice : *Saginat us ad victimam.* »

Oui, Vierge sainte, couvrez-le de baisers cet Enfant-Dieu; abreuvez-le de votre lait virginal; enveloppez-le de langes : la Justice divine vous le réclamera; ce dépôt de mort ne vous appartient pas. Jésus est condamné pour le rachat du monde : Judas, Pilate, les bourreaux, exécuteurs inconscients des desseins éternels, viendront un jour vous l'arracher. En attendant, nourrissez-le! *Accipe puerum istum, et nutri mihi.*

Accompagnez-le, durant tous les jours de sa vie, vous le suivrez dans la route des ascensions douloureuses : *Ascendebat plorans.* Il y aura des larmes dans tous vos sourires, du sang sur tous vos sentiers.

Avec Jésus, ô Marie, vous ne cesserez de pâtir, d'agoniser, de mourir, pour le salut de l'humanité. Mais ce sera là votre monopole admirable, le privilège hors pair de votre destinée, qu'on ne puisse jamais vous séparer de la personnalité du Rédempteur.

Dans les prières qui s'échappent des cœurs

martyrisés, dans toutes les hymnes de louanges qui s'élèvent des cimes de l'extase et de la contemplation, votre nom, ô Marie, est uni au nom de Jésus.

Dans toute église, votre autel, ô Mère, est juxtaposé à l'autel de votre Fils.

Ici, le sacrifice de l'aurore, la sainte messe, groupe autour de la pierre sacrée les fidèles enchaînés par l'amour. Là, leur piété attendrie vous offre, ô Reine, ô Douceur, à l'heure du sacrifice vespertinal, la couronne fleurie de vos joies, de vos souffrances, de vos gloires!

La Mère nous a livré son Fils : le Fils nous livre à sa Mère. Marie est ministre plénipotentiaire au département de sa divine Miséricorde. A son tribunal de clémence ressortissent toutes les misères ; Elle a payé, de ses larmes et de son cœur broyé, cette universalité de la puissance d'amour ; Elle a, sur le Calvaire, acheté, au poids du martyr, ce droit de grâce imprescriptible toujours vainqueur. La majesté et la fécondité de sa douleur prennent leur source dans sa profondeur d'abîme.

Stabat Mater dolorosa!

III. — Qui saura comprendre *le mystère effrayant du martyr de la Vierge au pied de la croix?*

Qu'étaient les trois jours de la disparition de Jésus à l'âge de douze ans? Qu'étaient les trente années de vie laborieuse, à côté des trois heures d'agonie sur le Golgotha?

Mère délicate et pure, indiciblement aimante, Elle avait vu clouer sur le gibet, le plus aimable, le plus saint des enfants des hommes, à la fois son fils et son Dieu... Chaque coup de marteau, chaque ébranlement de la Victime sur sa croix, avait retenti effroyablement dans son âme.

Elle était là, ferme, pâle comme une morte.

La terre tremblait ; les rochers se fendaient ; les ténèbres se répandaient sur la terre, sinistrement épaisses, chargées de foudre.

A ce moment, des dépendances du Temple, s'élevaient, par intervalles, les sons prolongés et plaintifs des trompettes qui annonçaient le sacrifice du milieu du jour¹.

La croix, en pin d'Alep, se dressait. Sur

¹ P. FABER, *Au pied de la Croix*, p. 293.

elle Jésus-Christ était abominablement distendu : le « véritable Pontife entrait, avec son propre sang, dans le tabernacle définitif¹ ».

Marie, à deux pas, debout, voyait tout, entendait tout.

La première des trois heures commençait.

Les soldats avaient fait quatre lots du manteau, des braies, de la ceinture, du turban et des sandales du condamné. Restait la tunique sans couture... A la lueur blafarde qui striait encore les ténèbres, accroupis au pied de la croix, ils jouaient aux dés la robe d'une seule pièce.

Le prophète n'avait-il pas écrit : « Ils ont tiré mon vêtement au sort² ? »

Marie entendit leurs paroles brutales, leurs grossières plaisanteries, leurs éclats de rire; elle vit la tunique de son bien-aimé Jésus, chef-d'œuvre tissé de ses mains, robe inaltérée par le temps, et de miraculeuse croissance, servir d'enjeu à une soldatesque avinée. Mais, sous le fait qui lui déchirait le cœur, Marie pénétrait le symbole : ne fallait-il pas que la justice et la beauté du Fils de la Vierge couvrissent le monde impur? Jacob

¹ Hébr., ix, 12.

² Ps. xxi, 19.

avait été béni sous la livrée d'Ésaü : le genre humain devait être revêtu des mérites de Jésus-Christ.

Dans la tunique sans couture, échue à l'un des gardiens des crucifiés, Marie vit le sort de l'Église. Chacun des schismes, chacune des hérésies passa sous ses regards : « *Non scindamus eam*, avaient dit les soldats : ne déchirons pas sa tunique. »

Marie vit les persécutions! Elle ressentit en son âme les coups de sabre, les coups de plume, les morsures de la haine, de l'orgueil, de la volupté! les lacérations sacrilèges; Elle sentit à quel prix terrible avait été achetée l'unité de l'Église.

De nouvelles angoisses étreignirent le cœur de la Mère martyre, lorsque les Juifs fixèrent l'inscription de Pilate sur la croix. Les tortures de Jésus, secoué sur son gibet, à chaque bond de marteau, brisèrent les fibres du cœur de Marie.

Jésus de Nazareth, roi des Juifs! Elle lut cette inscription. Chaque mot la crucifia... Elle se rappela les extases où la jetait cette appellation, *Jésus*, lorsqu'elle le versait à son enfant dans un baiser. Les souvenirs de la chère maison du travail et de la paix, les

premières joies de l'enfance, Joachim et Anne, Joseph et les anges, le paradis terrestre de la ville des fleurs¹; en un mot : tout le passé se leva dans son cœur rempli d'amertume.

Jésus de Nazareth, roi des Juifs!

Tous les droits de Jésus-Christ éclatèrent à ses yeux; elle comprit l'horreur du crime des Juifs, leur malheur, la cause de leur malédiction. Fille d'Israël et Mère de Jésus, elle ressentit dans sa nationalité et dans sa maternité un déchirement inexprimablement douloureux.

Jésus de Nazareth, roi des Juifs!

Effroyable lumière! Qui saura ce que la Vierge a sondé d'abîmes en chacune des paroles de cette sentence?

La première des trois heures allait finir.

Marie entra dans les affres d'une nouvelle agonie : Elle assista à toutes les péripéties de l'impénitence du mauvais larron. Avec Madeleine et saint Jean, les deux larrons étaient les premiers enfants adoptifs de la Vierge.

En vain le sang de Jésus et les larmes de Marie vinrent battre, comme une inondation, le cœur du malfaiteur; en vain il fut témoin

¹ Nazareth, *id est florida*: « *flos in flore intra florem.* » — Saint Bernard: « *Missus est.* »

de la conversion de son complice et du bouleversement de la nature; volontairement, il endurcit son âme contre tant de grâces, et changea l'agonie brûlante de son crucifiement pour le feu éternel. La Vierge saisit d'un coup d'œil l'horreur de cette mort.

« En voyant la mort de ce pauvre misérable fils, écrit le P. Faber, elle laissa s'échapper de son cœur un soupir qui renfermait assez de douleur pour servir de réparation à la majesté outragée de Dieu, mais pas assez pour amollir le cœur du réprouvé¹. »

La deuxième heure commença :

Peu de monde autour des condamnés; les ténèbres plus épaisses; finie la partie de dés... Affaibli, épuisé par le sang qui coule pendant tout ce temps-là le long du bois, Jésus pantelle au gibet. Le cœur de Marie, épave divine, flotte au gré de la tempête amère. Rien que le râle des deux malfaiteurs qui, de loin en loin, se tordent sur leur croix; un silence lugubre règne... Alors Jésus parla : le son même de la voix de Jésus fit défaillir l'âme de la Vierge. Les *novissima verba* du Christ furent une théologie de lumière,

¹ *Le pied de la Croix*, cinquième douleur.

d'amour, de douleur pour la Reine des martyrs. Brisé, mais agrandi, son cœur reçut la blessure de ces sept glaives à deux tranchants. Parmi les sept paroles de son Fils adoré, il s'en trouva une qui lui fut spécialement adressée : « Femme, voilà ton fils. »

Ce fut un coup de lance au cœur de Marie ! La Vierge sentit alors tous les déchirements d'une mystérieuse parturition : Jésus se substituait Jean, c'est-à-dire l'humanité, dans les amours de sa Mère.

Sous l'accablement d'un martyr nouveau, celui de la miséricorde, Marie comprit qu'elle venait d'être installée solennellement dans son office de seconde Ève, de Mère du genre humain.

L'heure s'acheva dans des mystères d'amour et de douleur incommensurables, impénétrables à la science des anges, insoupçonnés de l'entendement humain.

A mesure que les minutes s'écoulaient une à une, lentes, terribles, la grâce créait dans l'âme de la Vierge Mère tout un monde de prodiges.

La troisième heure plongea le cœur de Marie dans les dernières désolations.

Elle endura le tourment de la soif, qui tor-

tura les lèvres brûlantes, enflées et pâles de Jésus-Christ; Elle supporta la fièvre, bien autrement cruelle, que lui infligeait le désir de notre salut; Elle entendit le cri sorti des profondeurs de l'angoisse spirituelle, auquel la théologie ne peut donner aucun nom : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Elle abandonna Jésus à son Père, Elle acquiesça à la suprême Immolation ! Elle sacrifia la Victime !

La dernière cime d'angoisse où pût monter, soutenue par le miracle, une créature parfaite, venait d'être atteinte ! Marie sentit sur Elle la lumière qui tombait des yeux mourants de Jésus ; Elle leva la tête pour regarder son visage. Jamais de tels regards ne se rencontrèrent, ni n'exprimèrent tant d'ineffable amour. Le Père éternel soutint Marie de peur qu'Elle ne succombât sous le poids de cette enivrante tendresse. Le cri retentissant partit du milieu de la croix, plongeant la Vierge dans une agonie de silence. La tête de Jésus s'inclina vers Elle, ses yeux se fermèrent... et l'âme divine passa près de la Vierge, comme un éclair. Un coup de vent déchira le voile noir des ténèbres, le soleil se dégagea des nuées, dans une éblouissante

déchirure, les toits de Jérusalem brillèrent d'une éclatante blancheur, les oiseaux, jusque-là muets de peur, éclatèrent en gaie fanfare; et sur la plate-forme du Golgotha, au pied de la croix, debout se tenait Marie, Mère sans enfant¹. *Stabat Mater dolorosa.*

La troisième heure avait sonné : *Consummatum est!*

Le drame du Vendredi Saint était clos!...

II

Les Mères

Le Golgotha est l'école de la douleur. Là, nous comprenons la loi, les sublimités, les richesses, la sanctification de la douleur.

Essayez, au pied de la croix, entre le Fils expirant et la Mère martyre, de donner à la vie une autre destination que celle du sacrifice. L'humanité se révoltera contre vous; elle sent d'instinct que le rire est interdit aux

¹ P. Faber.

pécheurs, surtout depuis que Jésus et Marie ont ensemble enduré les tortures de la Passion.

De ces trois rayons : *Stabat Mater dolorosa*, c'est-à-dire *noblesse, fécondité, mystère* de la douleur, la sainte Église a fait à toutes les mères une auréole à nulle autre seconde ici-bas. Quelque chose de la vénération dont nous entourons la Reine des martyrs rejaillit désormais sur toutes les femmes. Qu'y a-t-il en effet de plus divin que la douleur, se révélant à nous à travers les délicatesses d'un cœur de mère?

La douleur! la douleur! pourpre plus éclatante que le manteau des rois! Enveloppez de ses plis austères la partie nerveuse, sentimentale de l'humanité : la douleur et la femme, n'est-il pas vrai, semblent d'abord irréconciliables? La douleur, cette sentinelle sombre qui, debout dans la brume, crie tout à coup, en croisant la baïonnette : « Halte-là! Qui vive? » et la femme, cette élégante touriste de la vanité, en quête de plaisirs, toujours avide de forcer la consigne, répondant avec ironie : « C'est moi, je passe! » Connaissez-vous antithèse plus vive, contraste plus heurté?

Eh bien! lorsque le tranchant du glaive s'est enfoncé dans sa chair, lorsque la douleur a fait saigner son âme, la femme retrouve toute sa vigueur : le sexe faible devient le sexe fort.

L'homme reçoit la douleur sur les muscles, sur le cerveau; c'est pourquoi il ne tarde pas à défaillir. Mais elle, la mère de l'homme, soutient avec tout son cœur le choc terrible : c'est la raison de son courage, de son héroïsme dans l'endurance : *Stabat Mater dolorosa*.

Avec l'honneur de la maternité, la femme supporte le mystérieux, le primordial anathème : « *Paries in dolore* : Tu enfanteras dans la douleur. »

O mères! c'est à la douleur que vous devez les fleurons de votre diadème. Multiplier vos joies, vos gloires au foyer domestique, c'est augmenter, dans la même proportion, vos inénarrables brisements, vos nuits d'insomnie, vos fatigues prolongées, vos dévouements, vos larmes, et, trop souvent, les agonies de votre âme. Aussi bien, le sacrifice est-il la vocation, le sacerdoce de la femme.

La femme souffre plus que l'homme; elle a moins de ressources que lui pour échapper

à la douleur; elle n'a ni le dérivatif de la politique, ni le contrepoids de la science ou des affaires. Sa vie plus intérieure, son cœur plus délicat, son imagination plus vive, sentent les moindres atteintes de la douleur; tout vibre en elle : il y a donc dans les fibres les plus ténues de son être des capacités immenses pour souffrir.

Les mères ont toujours reçu le sacre de la douleur. A toutes les pages de la Bible, vous les verrez apparaître dans la majesté de leurs larmes.

Dès le matin de la création, Ève inaugure le ministère redoutable, à genoux, livide, échevelée, étouffée de sanglots, devant le cadavre d'Abel sanglant. Agar pleure son Ismaël torturé par la soif. Contre les bêtes de proie, Respha défend, avec la force du désespoir, le corps des suppliciés qu'elle a jadis portés dans son sein.

Énergique et virile en son martyre, la mère des Macchabées berce l'agonie de ses enfants.

La femme des visions apocalyptiques jette, en son apothéose, les clameurs d'un enfantement mystérieux.

Partout, fière d'attitude, la femme rayonne

au sein de la douleur : *Stabat Mater dolorosa!*

Presque toujours sonnent dans sa vie, angoissantes, terribles, les trois heures du Golgotha.

D'abord : *l'heure d'appréhension!* dissonance troublante au milieu des rêves qui tintent si joyeusement au cœur de la femme, assise auprès d'un berceau : « Quel sera l'avenir de cet enfant ? *quis putas puer iste erit?* » — Que de nuages viennent alors voiler sur le front maternel les reflets de joie et d'espérance des premières années!

Que de craintes, que de désillusions, que d'amertumes peut-être dans ce mot : « Mon fils a vingt ans ! »

L'heure de désolation! Hélas! elle ne tarde guère. Les sept glaives de douleur transpercent à la fois le cœur de la mère. L'ingratitude, l'abandon, l'indifférence l'inondent de toutes parts. Adieu les bonheurs de sa jeune maternité! Sa joie est refoulée, trahie... Qui dira l'étendue de son martyre, lorsqu'elle voit la corruption lui arracher l'âme de son fils, ou que, près du lit de mort de sa fille, elle veille, silencieuse, abîmée dans son malheur? Alors, sur cette âme pèse le silence

effrayant du Calvaire; puis la tempête éclate. Une voix a été entendue dans Rama... c'était Rachel pleurant ses enfants: elle n'a pas voulu se consoler, parce qu'ils ne sont plus!... *Noluit consolari quia non sunt!*

O fronts dévastés, entrailles déchirées, cœurs brisés! revêtez-vous de la lumière qui rayonne de Marie debout au pied de la croix!

O mères désolées! ne quittez pas l'apre cime où l'amour et la douleur vous transfigurent, aux yeux de l'humanité. Vous avez là, aux côtés de la Mère de Jésus-Christ, une majesté qui étonne, une beauté qui attendrit.

Restez-là, femmes chrétiennes, votre troisième heure, *l'heure de rédemption* va sonner!

Oui, restez là, martyres! soumises aux bons, quoique durs vouloirs de la divine Sagesse; vous ajouterez au sang du Sauveur la quantité de larmes qui doit régénérer les bien-aimés de votre maison! Rayonnantes du baiser de la croix, vous illuminerez les sentiers où marchent les âmes. Blessées dans vos amours les plus sacrées, vous apprendrez la science de la miséricorde.

Toujours debout, dans vos ministères

d'immolation, *stabat mater dolorosa*, vous redirez au monde, esclave des jouissances, la noblesse, la fécondité, le mystère triomphal de la douleur.

Vous révélez à l'homme que la vie est un devoir à remplir, une souffrance à porter, un apostolat à exercer: que la meilleure place pour lutter, pour souffrir, est encore au pied de la croix, entre Marie, sa mère du ciel, et vous, sa mère de la terre!

CHAPITRE VIII

LE DRAME DU VENDREDI SAINT

Mes Frères,

Au jour commémoratif de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la sainte Église, après avoir jeté des palmes, avec de joyeux hosannah, sur la route du « Roi de mansuétude », tout à coup s'interrompt, comme frappée de stupeur.

Aux clameurs enthousiastes de la foule, à l'ovation délirante qui, à défaut des âmes, ferait tressaillir même les pierres du chemin : *Si hi tacuerint, ipsi lapides clamabunt*, la sainte Église oppose la série des douleurs qui attendent, à cinq jours de là, le Triomphateur d'Israël.

Après avoir raconté aux fidèles les bien-

d'immolation, *stabat mater dolorosa*, vous redirez au monde, esclave des jouissances, la noblesse, la fécondité, le mystère triomphal de la douleur.

Vous révélez à l'homme que la vie est un devoir à remplir, une souffrance à porter, un apostolat à exercer: que la meilleure place pour lutter, pour souffrir, est encore au pied de la croix, entre Marie, sa mère du ciel, et vous, sa mère de la terre!

CHAPITRE VIII

LE DRAME DU VENDREDI SAINT

Mes Frères,

Au jour commémoratif de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la sainte Église, après avoir jeté des palmes, avec de joyeux hosannah, sur la route du « Roi de mansuétude », tout à coup s'interrompt, comme frappée de stupeur.

Aux clameurs enthousiastes de la foule, à l'ovation délirante qui, à défaut des âmes, ferait tressaillir même les pierres du chemin : *Si hi tacuerint, ipsi lapides clamabunt*, la sainte Église oppose la série des douleurs qui attendent, à cinq jours de là, le Triomphateur d'Israël.

Après avoir raconté aux fidèles les bien-

faits, les miracles du Maître, elle s'arrête, et, sous le souffle d'une inspiration divine, elle écrit ces mots :

« Passio Domini nostri Jesu Christi.

« Passion du Seigneur Jésus-Christ. »

O titre lugubre et sanglant d'un drame de mystère! ô souvenir inénarrablement triste d'une tragédie que la terre n'a vue qu'une seule fois, mais dont le monde chrétien ne se consolera jamais; car il y a dans cette épopée gigantesque et terrible, où s'enlacent le divin, l'infâme, le sublime, l'abominable, lutte de toutes les passions contre l'amour, il y a la double trace d'une douleur, d'un crime éternellement digne de nos larmes.

Quelle a été, dans la Passion, l'attitude lamentable de l'humanité en face de Jésus-Christ?

Quelle a été l'attitude, adorablement belle, de Jésus-Christ en face de l'humanité?

Telles sont les deux pensées auxquelles se ramène toute l'ampleur de notre sujet.

C'est aujourd'hui que la parole des prêcheurs évangéliques se sent défaillir.

La Vierge, mère de Dieu, est abimée dans

sa douleur; ses regards sont sur la croix; son cœur y est fixé! Un deuil immense enveloppe la terre et le ciel...

Vers qui jeter un cri d'espérance?

La croix seule rayonne; demandons-lui la lumière et le courage.

O crux, ave, spes unica!

I

Attitude de l'humanité en face de Notre-Seigneur
Jésus-Christ

Au premier acte du grand drame de sa Passion, le divin Maître agonise au jardin de Gethsémani, sous un poids de tristesse, sous l'accablement de toutes nos iniquités! Il prie, Il pleure, Il se traîne à genoux devant son Père, Il répugne à boire l'affreux calice de ses souffrances, de nos crimes, des colères de la Justice éternelle!...

Enfin il s'écrie, soumis: « Que Votre volonté, ô mon Père, non la mienne, s'accomplisse! »

L'ange des adorables réconforts vient le soutenir.

Quelle est, à cette première étape des douleurs de Jésus, l'attitude de l'humanité?

I. — L'humanité dort. Oui! les trois préférés du Sacré-Collège, les trois extasiés du Thabor: Pierre, Jacques et Jean, tandis que leur Maître les appelle à son secours, demeurent plongés dans les lourdeurs d'une lâche, d'une inexplicable somnolence: « *Erant oculi eorum gravati*. Eh quoi! vous n'avez pu veiller une heure en ma compagnie? » leur dira tristement Jésus.

Lamentable démenti de l'inertie, d'une sorte d'indifférence: attitude profondément humiliante et d'une amère ironie, quand on songe aux protestations d'amour, de courage de Pierre et de ses compagnons, une heure auparavant!

En quoi, mes Frères, à la distance de dix-neuf siècles, la scène a-t-elle changé? N'est-ce pas encore aujourd'hui par le découragement et la lassitude, avec sorte d'anesthésie de toutes nos forces vives de résistance, que les catholiques répondent aux appels de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Sempiternels dormeurs, n'entendons-nous pas, depuis vingt ans surtout, les plaintes de notre Dieu qui nous demande de l'aider dans son combat terrible; de soutenir sa cause contre la tourbe des traîtres, des ennemis, valetaille lettrée, cohue d'élite ameutée contre la vérité?

Nous avons, je le sais, mille raisons d'être tristes. Épiscopat, clergé, ordres religieux, œuvres catholiques: tout ce qui se rattache de près ou de loin à Jésus-Christ, est soumis, en France, à des suspicions injustes, à des mesures blessantes, à des lois progressivement persécutrices. Comment ne nous sentirions-nous pas atteints au cœur, en constatant chaque jour de nouveaux symptômes de décomposition sociale; en voyant l'étalage impudent de tous les scandales d'honneur, d'argent; la mise en œuvre, quasi officielle, des sept péchés capitaux; et comme conséquence, l'augmentation des crimes, des suicides, des cas de folie; les ravages de la pornographie et de l'alcoolisme, ruine de l'âme, poison du corps; le dépeuplement des séminaires au profit des camps et des casernes; la corruption obligatoire de l'enseignement primaire; l'athéisme dans l'enseignement

supérieur, dans la législation, dans le mouvement national des idées et des choses?

Le Christ agonise dans la personne de son Église : n'entendez-vous pas le bruit grandissant de la haine, de la trahison, de l'hypocrisie, qui s'approchent, en armes, pour le saisir?

Où sont, pendant ce temps-là, les énergiques protestations des disciples fidèles? où, les grands spectacles des nobles résistances, la passion d'amour poussé jusqu'au zèle? où donc, enfin, l'attitude courageuse des vrais défenseurs de Jésus-Christ, des fiers soldats de l'Église? Hélas! durant cette crise redoutable de la fin du dix-neuvième siècle, les catholiques dorment. À l'écart, ils semblent se mourir de marasme et d'aphonie.

Les apôtres étaient aussi sans mouvement et sans voix, tandis que Jésus souffrait dans l'ombre des Oliviers.

II. — Le traître, cependant, n'était pas loin. « Celui que j'embrasserai, avait-il dit aux juifs, aux soldats, c'est celui-là. Empoignez-le; prenez vos sûretés, de peur qu'il ne vous échappe. »

Prêtres et légionnaires approchaient, guidés par « l'homme au baiser » : Judas!

« Traître et voleur », disent saint Jean et saint Luc, qui l'avaient vu à l'œuvre.

La troupe, armée d'épées et de bâtons, parut aux abords du jardin. Des torches et des lanternes brillaient dans l'obscurité. Jésus se présenta : « Qui cherchez-vous? » dit-il. — « Jésus de Nazareth. » — « C'est moi. » — Épouvantés, ils tombèrent à la renverse.

Ce miracle de puissance et d'autorité avait jeté l'hésitation parmi les soldats. Ils regardaient Judas, attendant le signal convenu. Lui, s'approcha précipitamment : « Maître, Maître, salut! » dit-il, et ses lèvres le baisèrent.

« Judas, lui répondit Jésus, mon ami, est-ce pour cela que tu es ici? Livrer le Fils de l'homme par un baiser! »

Le Verbe de Dieu avait, de toute éternité, désiré recevoir de l'humanité le baiser des puretés séraphiques, des repentirs amers.

Quelle attitude l'humanité a-t-elle prise pour répondre à Jésus? Elle s'est avancée, hypocrite et infâme; elle lui a, par les lèvres de Judas, donné le baiser de la trahison.

Cette attitude, hélas! l'humanité la conserve toujours : Judas n'est pas mort.

Lorsque Jésus-Christ s'en va, à travers les

siècles, dans la personne de l'Église, du Pape, des prêtres, des catholiques garrottés, sous une levée de bâtons et d'épées, on peut voir Judas qui s'éloigne, emportant le prix du marché horrible.

Les Judas! ce ne sont ni des étrangers, ni des ennemis; mais des enfants que l'Église a portés, qu'elle a nourris, qu'elle a élevés: ce sont des amis, devenus traîtres, des apôtres qui se sont faits apostats.

Judas a mille fois changé de nom, sans changer de caractère. On l'appelait au quatrième siècle: Arius, Constance et Julien; au moyen âge: Béranger, Abeilard, Arnaud de Brescia, Frédéric II. Jean Huss en Allemagne, Henri VIII à Londres, Luther à Wittemberg, Calvin à Strasbourg. Jansénius et Saint-Cyran dans le dix-septième siècle. Voltaire, Rousseau, Robespierre au dix-huitième. Et, de nos jours, Talleyrand, Renan.

Mais, qu'il soit prêtre ou évêque, roi ou ministre, hérésiarque ou sectaire, philosophe ou bourreau, partout c'est Judas.

C'est le Judas de la dernière cène, qui a bu dans la coupe du Cénacle le vin du Seigneur, qui a entendu prédire sa trahison sans se troubler, et que l'Église n'a pu ramener, ni par

la honte, en prédisant son sort: « Un de vous doit me trahir; celui-là est à table avec moi »; ni par la menace en s'écriant: « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi »; ni par les marques de sa bonté, en lui lavant les pieds; ni par un regard accablant et une interpellation formelle: « Tu l'as dit, le traître: c'est toi! »

Ah! les traîtres seront toujours détestés de tout ce qui porte, je ne dis pas un cœur chrétien, mais un cœur honnête.

Honte à l'homme qui livre le drapeau, les aigles de la patrie, les clés d'une citadelle! son nom devient l'horreur de l'humanité. Mais honte à qui livre une femme: sa mère! — Et l'Église est une mère. — Honte à qui livre son Dieu! crime d'infamie, de lâcheté, d'hypocrisie, d'effroyable ingratitude!... Écoutez Judas: « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai: *Ego tradam.* »

Quel trésor d'analyse psychologique et d'étude morale que l'Évangile!

Saint Luc qualifie Judas du nom de traître; saint Jean lui donne l'épithète de voleur.

De fait, l'argent est toujours le levier de toutes les trahisons. Judas est le type de l'homme qui met l'argent au-dessus de la

conscience et de l'honneur, au-dessus de l'amitié et de la foi.

C'est le financier de la suite de Jésus, le caissier du Sacré-Collège, dont les comptes, habilement agencés, marquent les soustractions à son profit.

Il y a le Judas de la plume.

Écoutez-le : « J'ai été élevé par les prêtres; c'est aux frais de mon curé que j'ai fait mon éducation; le sacerdoce, je le connais pour l'avoir désiré, l'avoir aimé. Que voulez-vous me donner : *Quid vultis mihi dare?* et je le livrerai à la risée publique. Je trainerai la confession dans la boue! je calomnierai l'histoire de l'Église, je profanerai le caractère des miracles, je porterai à la religion des coups d'autant plus sûrs, que je suis un familier : *ego tradam!* »

— Que voulez-vous me donner? — et sous le voile de modération feinte qu'exige la sagesse du temps, moi, lévite échappé du sanctuaire, je baiserais Jésus à la joue, je le souillerais dans un sourire, j'en ferais « un villageois naïf », « ami des bons festins »; « un géant sombre »; « un factieux¹ »; et de Marie, une femme vul-

¹ Renan.

gaire; du même coup, je vous livrerai la Divinité du Fils et la Virginité de la Mère!...

Tiens, Judas, sois payé par l'or des deux mondes, par la popularité, et les titres honorifiques : *ego tradam!*...

— Que voulez-vous me donner? — Je vous livrerai, avec ma fille, l'honneur de ma maison; ma fille est chaste, modeste, pieuse; mais convenons de la dot : vous avez de l'argent, donnez-m'en assez pour combler le déficit de ma caisse, rétablir l'équilibre de mes affaires, empêcher une banqueroute imminente; je vous la présenterai ce soir : *ego tradam!*

— Que voulez-vous me donner? — et pour assouvir votre haine contre le parti clérical, je fomenterai l'impiété parmi les classes ouvrières et souffrantes; j'attiserai l'esprit de révolte, je lancerai des meneurs; je soutiendrai les grèves; je pousserai à la violation du dimanche; j'exciterai à la corruption les hommes de l'usine, les femmes de l'atelier; je forcerai la mère et le père, sous peine de refus de pain, de travail, à livrer leurs enfants à toutes les horreurs de votre enseignement sans Dieu, sceptique et corrupteur!

Ah! quel que soit leur nom, sous quelque

étiquette qu'ils agissent, journalistes ou romanciers, au foyer conjugal comme à la Bourse, à l'usine comme au prétoire; ils ont beau se hâter de disparaître, dès que le marché est conclu et la victime livrée, emportant la bourse gonflée d'or, leur soif du gain et leur trafic sacrilège ont laissé sur leur front un stigmate ineffaçable, et le baiser hypocrite qu'ils ont donné à la victime, en la trahissant, leur a mis aux lèvres une plaie livide, inguérissable, qui les fait partout reconnaître.

Traîtres et voleurs, de toute nuance et de tout pelage! bas spéculateurs qui débattent tous les marchés, même les plus ignobles, les plus sacrilèges, qui vendent tout: l'honneur et la conscience, la liberté et la patrie, l'amour et la foi, leur âme et leur Dieu! pour trente pièces d'argent!... Traîtres et voleurs: Judas!!!...

Sur le signal de Judas, la troupe armée arrêta Jésus, et l'entraîna, lié, vers Jérusalem.

Il était écrit: « Je suis comme un doux agneau, que l'on porte au sacrifice: *Ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam* ¹.

¹ Jér., xi, 19.

III. — Effrayés, les disciples s'enfuirent. Le Prophète avait dit: « Je frapperai le Pasteur, et les brebis se disperseront ¹. »

Voilà donc le dénoûment pitoyable de toutes les protestations de cet amour qui devait affronter le martyre! Où sont les chefs d'armée? Ils ont disparu comme de faibles femmes!... Où sont les pierres du sanctuaire? Où sont aujourd'hui, sur le champ de bataille et de péril, les unités sociales, les autorités, tous ceux qui forment l'état-major de la religion et de la patrie?

Hélas! l'humanité n'a point cessé d'imiter les apôtres: la trahison et l'abandon sont toujours les caractères de son attitude en face de Jésus-Christ.

Que de fois même, tous les chemins étant fermés à la fuite, l'humanité en arrive à propos de Jésus-Christ à toutes les lâchetés de l'apostasie.

IV. — Pierre suivait son Maître de loin. Ralentissement de mauvais augure! Il se dissimulait à la faveur de la nuit. Introduit dans l'enceinte du Prétoire par saint Jean, il se

¹ Zach., iii, 7.

mêlait timidement au cercle des soldats qui se chauffaient autour des braises entassées au milieu de la cour. Avant que le coq, prophétique vengeur évocateur matinal du passé douloureux, écho vivant du remords, eût fait entendre, des collines lointaines de Siloé ou du corps de garde gaulois, le cri perçant du réveil¹, Pierre, en trois circonstances, renia son Maître.

Il avait froid aux mains; il frissonnait sous la bise de Nisan, et se rapprochait de la flamme. Il ne sentait pas son cœur se glacer. De songer à sa propre conservation lui faisait oublier Jésus-Christ.

La voix d'une portière eut raison de son beau courage : « Je ne connais pas l'homme que vous dites, s'écrie-t-il, décontenancé, tremblant : *Nescio hominem istum!* »

Le Maître adoré dont il avait confessé la divinité, qui lui avait remis les clefs du royaume des cieux, Pierre l'appelle : « cet homme, cet individu là : *hominem istum!* » Il se défend, comme d'un déshonneur, de l'avoir jamais approché; il jure de toutes ses forces qu'il n'a rien eu à faire avec lui : *Cæpit*

¹ La loi religieuse inter l'sait de nourrir des coqs dans l'intérieur de Jérusalem.

jurare et anathematisare. La main levée, il proteste avec indignation et serment : « Pour qui me prenez-vous; moi! mais je ne connais pas seulement cet homme! »

Lâcheté! ingratitude! sacrilège! Comment, Pierre, tu ne le connais pas?

D'un mot, d'un geste, d'un regard, naguère cet homme, sur les bords du lac de Tibériade t'a fait joyeusement quitter ta barque, tes filets, ton vieux père. La main de cet homme t'a fait sauver des flots, qui t'engloutissaient. A cet homme, tu as, à deux genoux, dans l'enthousiasme de ta foi ardente, offert toute ton âme, disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! vous avez les paroles de la vie éternelle. »

La splendeur miraculeuse de cet homme au Thabor t'a arraché ce cri d'ivresse et d'extase : « *Bonum est nos hic esse* : quel bonheur d'être ici! »

Ce soir même, ô misérable apôtre, tu l'as vu devant toi, en une posture d'esclave, te lavant les pieds! ce soir même, tu as reçu de Lui la première communion avec le sacerdece!... Et ta lâcheté passe l'éponge sur tant d'amour! *Nescio hominem istum*. Tu ne connais pas cet homme, malheureux? Tes

pieds lavés par lui sont encore chauds du baiser de ses lèvres!...

Ta langue est encore rouge du sang de son Eucharistie; les échos d'Ophel et du Cédron vibrent encore de tes éclatantes protestations de fidélité!

O Pierre, tu es plus cruel, en ce moment, que tous ses ennemis. Les autres l'ont frappé aux épaules, à la tête: toi, tu le frappes au cœur!

Il s'en plaît amèrement lui-même: « Si mon adversaire m'eût fait cette blessure, je l'aurais supporté... Mais toi, la moitié de mon âme: *tu vero, homo unanims!*... »

O Pierre! tu mérites un châtement. Tu l'auras: détourne-toi; regarde... Le coq chanta: Jésus traversait la cour, escorté par les gardes; en passant il regarde Pierre, et Pierre n'y put tenir: il se souvint, il sortit aussitôt, et pleura amèrement!...

La face hâlée, durcie du batelier de Tibériade ne devait plus cesser de ruisseler de larmes. Les larmes du repentir font partie intégrante de la gloire du premier Pape. Avec David, jamais homme n'a pleuré comme Pierre!

N'avez-vous jamais accepté, mes Frères, les

lâchetés de l'apôtre apostat? N'avez-vous jamais accepté, par la crainte du qu'en dira-t-on, des compromis réprouvés de votre conscience?

Le laisser-dire, le laisser-faire, le laisser-passer, sont des procédés faciles à l'usage d'un grand nombre de chrétiens du jour.

Pierre ne voulait pas s'exposer: il redoutait d'être suspect.

Aujourd'hui, combien d'hommes, d'ailleurs bien intentionnés, amis de la religion, qui professent toutes les opinions, se prêtent à toutes les exigences d'un opportunisme instable et douloureux, capables d'apostasier avec serment, afin de ne pas se compromettre. Ils adorent au fond du cœur le Dieu de leur première communion: ce Jésus-Christ de leur femme, de leur mère, de leur fille; mais sur la question ironique ou insidieuse, ou même indifférente des gens du dehors: « Vous étiez avec Jésus? » vous les entendrez répondre, apeurés: « Je ne connais pas cet homme-là! »

Ah! Messieurs, vous qui, si souvent peut-être, avez redit la parole du reniement, regardez aujourd'hui votre Dieu enchaîné! Avec Pierre, confus et pénitent, laissez-vous

transpercer jusqu'au fond de l'âme par le rayon vainqueur de la grâce du repentir!...

V. — Trahi, abandonné, renié par ses apôtres, Notre-Seigneur Jésus-Christ aura-t-il la ressource d'aller trouver le peuple dont il a toujours eu pitié : *Misereor super turbam*; pourra-t-il du moins recourir au tribunal de Rome, dont naguère encore il reconnaissait les droits : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari?*

Hélas! le peuple demande une sentence de mort, et Pilate, représentant de César en Judée, la ratifie. Le suffrage universel et la jouissance judiciaire finissent par s'entendre pour commettre la plus monstrueuse des iniquités : la condamnation du Bienfaiteur du peuple, du Défenseur de la justice, de l'innocence même.

Jésus-Christ avait aimé le peuple; Il s'était entouré d'hommes du peuple; Il avait prêché dans un langage accessible aux plus humbles, une doctrine de liberté et de fraternité; Il avait miraculeusement guéri les enfants du peuple. Béatitudes, bénédictions, prodiges, Il avait tout donné à ces malheureux oubliés

du paganisme antique, « comme des brebis sans pasteur ». Il avait fondé son Église, laquelle revêtue du sac de sa pauvreté native, devait faire des misères plébéiennes sa plus riche parure, son plus éclatant trésor.

A Jésus-Christ l'esclave doit la rupture de ses chaînes!

A Jésus-Christ remonte le mouvement d'émancipation des classes laborieuses dont notre dix-neuvième siècle commença de voir l'épanouissement.

Et c'est le peuple qui a réclamé à grands cris, sous l'excitation des Pharisiens, l'effusion du sang de son Bienfaiteur? Hier, le peuple chantait : « Hosannah! hosannah! béni soit qui vient au nom du Seigneur!... » Hier, le peuple jetait ses manteaux, avec des palmes, sous les pas de son Roi...

Cinq jours ne se sont pas écoulés! le même peuple fait entendre des clameurs horribles : « A mort! à mort! à mort! enlevez-le! nous n'avons pas d'autre roi que César. Délivrez-nous, Barabbas! Crucifiez Jésus!... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » — La Justice éternelle a pris au mot le cri dément d'Israël.

O Juifs! le sang du Christ est tombé sur

votre race comme une malédiction. Où est maintenant Jérusalem la sainte? où sont les parvis sacrés inondés de la foule aux joyeux cantiques? Où, votre culte, votre temple, vos prêtres, votre autonomie nationale?...

Répondez : La terre que vous habitez n'est plus à vous! Couverte des ruines pleurées par le Prophète, elle fume encore du sang que vous avez versé, de la foudre qui l'a calcinée.

Peuple d'Israël! vous avez beau passer au milieu des siècles, porteur de la bourse de Judas, toute nation vous montre au doigt, toute patrie vous rejette avec dégoût. Un mystérieux et immortel anathème pèse sur votre front. Partout et toujours, vous êtes le peuple déicide!... le peuple maudit!

O toi du moins, peuple chrétien, peuple de France, ne comprendras-tu pas la leçon redoutable de ce fatidique châtement? Jésus-Christ t'a traité, depuis quinze siècles, comme il n'a traité aucun peuple de la terre.

Depuis ton baptême de feu sur le champ de bataille de Tolbiac; depuis ton investiture de fils aîné de l'Église à la vasque de Reims, souviens-toi que rien ne s'est fait de grand, de fécond, de durable dans le monde, sans

ton assentiment, ni ton concours. Ton histoire glorieuse est la même que celle du règne de Jésus-Christ sur la terre.

Pourquoi donc aujourd'hui veux-tu détruire ce que tu as bâti de tes mains? Pourquoi renies-tu ta foi religieuse? Pourquoi demandes-tu à ton tour la mort de Jésus-Christ?

Sans toi, peuple de France, rien ne se serait fait de ce qui a été fait chez nous depuis vingt-cinq ans. Si tu avais voulu, nous aurions encore des Sœurs dans nos hôpitaux; les petits enfants prieraient le bon Dieu, soir et matin, apprendraient leur catéchisme dans l'école; les droits de Dieu seraient officiellement reconnus dans notre législation; les processions se dérouleraient magnifiquement dans les rues de nos cités, au plein soleil de la liberté! Le prêtre, le père, le patron, la femme, l'enfant, le vieillard, toutes les unités sociales, toutes les faiblesses familiales seraient respectées!...

Mais aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, le peuple, hélas! au lieu de revendiquer devant le tribunal de Pilate les droits du Christ outragé, consent aux lâchetés de Pilate; le peuple arrache par l'intimidation et la menace, aux procureurs qu'il s'est choisis,

la mise en liberté des coupables, la condamnation des innocents.

Il s'entend avec Hérode, avec Caïphe, avec Pilate, avec tous ceux qui portent un lambeau de pourpre qui, au lieu de le museler dans ses colères et ses révolutions, le flattent, le corrompent afin de l'asservir.

Pilate et le peuple se renvoient la victime. Tous deux sentent l'infamie de la condamnation; mais, en définitive, tous deux trempent les mains dans son sang. La stupide force du monde et la lâcheté de l'autorité consomment l'iniquité. O peuple! pourquoi te soumetts-tu à la veulerie de Pilate, toi, Pilate, pourquoi cèdes-tu à la brutalité de la multitude?

On doit tout sacrifier à la vérité! « Qu'est-que la vérité? » — La vérité, c'est le droit, c'est la justice! C'est ce qui te gêne, c'est ce qui te fait peur, ô Pilate! puisque tu poses cette question formidable : *Quid est veritas?* et que tu te dérobes avant d'entendre la réponse de Jésus-Christ.

Il y a dix-neuf siècles, la justice, c'était Jésus, enchaîné au Prétoire!

Depuis, la justice, c'étaient les vierges, les martyrs devant les tribunaux de Rome, ou dans l'arène des colysées.

La justice, aujourd'hui, c'est un vieux Pape dépossédé, gardé à vue par Hérode et Caïphe, dans sa prison du Vatican.

La justice, c'est ce pauvre ouvrier sans dimanche, c'est ce petit enfant dans une école sans crucifix.

La justice, c'est ce pauvre malade, qui pleure sur un lit d'hôpital, et réclame, sans les obtenir, les secours de la religion.

La justice, c'est la grande Majesté qu'il faut servir à genoux, qu'il faut défendre jusqu'à la mort!

La justice, c'est le glaive du peuple, c'est la couronne du pouvoir,

Aux clameurs des Juifs, Pilate a sacrifié la Justice; c'est pourquoi, jusqu'à la consommation des siècles, l'humanité chrétienne redira, avec le sentiment du plus profond mépris : *Passus est sub Pontio Pilato.*

Pilate aura beau se laver les mains devant tout le peuple, rejetant sur autrui l'horreur de son forfait; le peuple aura beau assumer par acclamation la responsabilité du crime, gouverneurs et gouvernés s'en iront dans la mémoire des hommes, écrasés sous le poids de la même réprobation. — Trahison, abandon, apostasie, ingratitude populaire, faiblesse

politique : voilà donc l'attitude de l'humanité en face de Jésus-Christ! Est-elle assez humiliante, assez indigne?

Au-dessus de toutes ces bassesses comme il fait bon d'apercevoir l'étendard de force et d'amour, de noblesse et de justice : la Croix!

La Croix s'avance sur la pente du Golgotha; elle marche, lumineuse et fière, portée par le Dieu de la Paix.

Tout à l'heure, elle sera dressée à la cime de la montagne : Jésus y sera cloué, dans l'attitude adorable d'un Sauveur. — Saluons donc la Croix : elle est la chaire suprême de son éloquence; le trône de sa puissance; l'autel de sa gloire!

O crux, ave, spes unica!

II

Attitude de Jésus-Christ en face de l'humanité

Du haut du Golgotha, Jésus, sur sa croix, regarde les nations. Il tourne le dos à Jérusalem réprouvée.

En face de l'humanité, le Christ prend, durant les trois heures dernières de son supplice, une triple attitude :

Une attitude de Docteur,

Une attitude de Consécrateur,

Une attitude de Triomphateur.

C'est pourquoi, ce soir, en prêchant au monde Jésus crucifié, nous révélons la force de Dieu : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum... Dei virtutem*¹.

I. Attitude de Docteur :

Les persécuteurs de Jésus-Christ avaient cru anéantir l'autorité de sa doctrine dans l'infamie de son supplice.

La Croix est au contraire l'apothéose de l'enseignement du divin Maître; la souffrance ajoute à ses paroles la lumière auguste de ses exemples.

Le Calvaire consomme ce que le Thabor et le mont des Béatitudes avaient commencé.

Bienheureux les pauvres, dit Jésus. Qui fut plus pauvre que Celui qui n'eut pas une pierre où reposer sa tête? dont le dénuement fut si profond qu'Il mourut sur une croix; fut

¹ I Cor., I, 23-24.

enseveli par charité, puis déposé dans un sépulcre d'emprunt!...

Il a dit : *Bienheureux ceux qui pleurent.* Qui, plus que Lui, versa d'amères larmes? Qui, mieux que ce Maître ès douleurs, connut les déchirements de l'ingratitude et de l'abandon?

Il a dit : *Bienheureux les doux! Bienheureux les pacifiques!* Qui montra plus de douceur que cet Agneau silencieux, que cette Victime résignée à tous les vouloirs de ses bourreaux?

Il a dit : *Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice!* Au prix de toutes les immolations, Il défendit la justice, Il établit son règne, Il lui fit une pourpre immortelle de son sang répandu.

Il a dit : *Pardonnez à vos ennemis!* Il pardonne à la haine impénitente qui l'égorge; Il prie pour un peuple de contradicteurs féroces qui se réjouissent de tous ses tourments.

Il a dit : *Aimez Dieu de toutes les forces de votre être.* Il s'offre en holocauste à Dieu.

O Docteur adorable, je vous salue dans votre chaire universelle! En ce jour du vendredi saint, vous donnez à toutes les prédica-

tions, à tous les miracles de votre vie, le complément sublime de vos exemples! Vous retirez à ma lâcheté toute excuse! Vous préparez à mon courage son idéal et son aiguillon.

O Roi des Martyrs! Vous êtes le premier des Maîtres!

II. Attitude de Consécrateur.

Non seulement, sur la croix, Jésus parle, mais Il pontifie. Les bras étendus, sa tiare d'épines en tête, revêtu de son sang, Il officie à la face du ciel et de la terre. L'heure des mystères a sonné!

Il consacre dans Marie, sa Mère, la virginité, le martyre, la miséricorde. Au pied de la Croix, la sainte Vierge, immergée dans un océan de douleurs, devient la Mère de toutes les âmes, la Co-Rédemptrice du genre humain. De prodigieux accroissements sont donnés, durant les trois heures du Golgotha, à la sainteté de la Femme forte.

Consacrée par Jésus au ministère du salut universel, Marie n'avait pas plus le droit de descendre du Calvaire, au jour du vendredi saint, qu'un prêtre n'aurait celui de quitter l'autel au milieu du sacrifice de la messe.

Ministre de l'Incarnation, Marie avait, le 25 mars, donné à Jésus son précieux sang. Ministre de la Rédemption, il fallait qu'à cette date, trente-quatre ans plus tard, elle présidât à l'effusion de ce même sang!

Consacrée par des joies et des extases, elle avait jadis enveloppé de langes l'Enfant-Dieu. Elle devait aujourd'hui, transfigurée de larmes, couvrir des plis du linceul l'Homme-Dieu, descendu de la Croix. Elle l'avait couché dans la crèche. Elle devait le mettre au tombeau.

Le sacerdoce de Marie est fait de toutes ces joies, de toutes ces douleurs, de toutes ces gloires. Elle l'exerce partout et toujours: mais le théâtre de ses plus sublimes opérations, l'autel de sa consécration et de son sacrifice, c'est le Calvaire, c'est le pied de la Croix!

Là, Jésus la contemple avec une ineffable tendresse, Jésus la bénit. En donnant la sainte Mère de Dieu à saint Jean, Il la place dans l'Église, Il lui confie l'Église: *depositum custodi.*

Ni Marie, ni l'Église n'oublieront les termes, ni le cérémonial sanglant de cette éternelle consécration.

En confiant saint Jean à Marie, Notre-Seigneur Jésus-Christ consacre l'apôtre bien-aimé, le Benjamin du Sacré-Collège, dans la pureté, dans la lumière, dans l'amour.

Le sacerdoce apparaît, au jour du vendredi saint, auprès de Jésus mourant, témoin authentique de tous les détails de la fin du grand drame.

Le sacerdoce enregistrera fidèlement, pour le redire aux générations de l'avenir, chacune des paroles suprêmes du Christ en croix.

Le sacerdoce assistera au coup de lance: il dira la profondeur de la blessure du côté, de la brèche béante ouverte par le fer dans le sacré Cœur: il verra s'en échapper l'eau et le sang, symbole des sacrements.

Le sacerdoce était là pour rendre le témoignage irréfragable de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. « Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous l'avons touché », dira saint Jean.

A saint Jean, donc, la prérogative d'une pureté toujours en fleur!... à lui le plus riche trésor de Jésus: Marie. A lui les extases et les révélations de l'Apocalypse; à lui les richesses d'un amour resté jeune jusque dans la plus vénérable vieillesse; à lui les

luttés contre les premières hérésies; à lui les mérites du martyr; à lui la fondation universelle des Églises d'Orient. Aigle et colombe, fils de l'aurore et de la foudre, Jean, le bien-aimé de Jésus, reçut au Calvaire une consécration qui s'étend à toute l'Église.

A genoux, abîmée dans son repentir, Marie-Madeleine serrait de ses bras le bois du gibet où son amour était suspendu; elle couvrait de ses larmes et de ses baisers les pieds de son Sauveur. Jésus abaissa ses regards sur la pauvre pécheresse de Magdala, sur la pénitente de Béthanie... Elle avait tant pleuré; elle avait tant aimé, qu'elle méritait à son tour une consécration.

Et Jésus la consacra, dans l'amertume d'un repentir qu'aucune pécheresse n'a depuis surpassé, dans les flammes d'un amour, qui réunit les ardeurs séraphiques du ciel et les tendres mélancolies de la terre.

Puis, Jésus releva la tête, et, les yeux fixés sur l'Occident, son âme divine aperçut la nation de son choix, celle qu'il substituait à la nation juive, désormais rejetée; la nation chevaleresque et jeune, aimante et passionnée, généreuse, spirituelle, compatissante, folle de jouissance ou de dévouement; tête de feu, cœur d'or!

Il avait Madeleine à ses pieds, Il avait la France sous le regard de son âme.

Il vit que cette femme et cette nation se comprendraient; et Il consacra leur union: Il donna Madeleine à la France.

C'est pourquoi la France, depuis quinze siècles, a répandu des générosités qui ne savent tarir; c'est pourquoi elle a porté sur toutes les plages les flammes d'un prosélytisme toujours ardent. Elle a hérité du vase d'albâtre et du cœur de Celle que Jésus lui avait destinée, à l'heure suprême de sa mort sur la croix.

A saint Jean, le Christ donna l'Orient; à Madeleine l'Occident; à Marie, sa mère: le monde!

III. *Attitude de triomphateur.*

Notre-Seigneur nous apparaît enfin sur la croix dans l'attitude d'un triomphateur.

Jésus-Christ triomphe de ses ennemis, qu'il confond.

Que prétendaient les scribes, les prêtres, les pharisiens? Anéantir sa mission, sa doctrine, et, s'il se pouvait, sa personne.

Or, ils ne réussissent qu'à servir les desseins éternels de Dieu. Marteaux inconscients, ils croient, en retombant sur le Verbe-incarné,

broyer à jamais son œuvre : ils la consolident. Sous leurs coups se forgent la couronne du Rédempteur, le sceptre du Roi des âmes, la gloire de l'Église. Ils espéraient se débarrasser du Juste : en lui dressant une croix, ils lui élèvent le plus radieux, le plus sacré des autels.

Au Calvaire, Jésus-Christ déjoue les complots des méchants ; Il dépouille Satan de ses immenses conquêtes ; Il établit au sein de la douleur le royaume de son amour.

Au Calvaire, Il donne au paganisme un coup dont il ne se relèvera jamais. Sur les ruines de la Synagogue, Il bâtit l'Église.

« Si tu es le Fils de Dieu, lui crient les Juifs, descends de la croix. » Eh bien ! non, Il ne descendra pas. La charité le rive, plus fortement que vos clous de fer, au bois de la Rédemption. Sur la croix sa divinité et son humanité rayonnent ; les clous, les épines, le gibet rehaussent de toute l'antithèse de l'horreur, la victoire éclatante que Jésus remporte sur ses ennemis.

Les héros des Thermopyles ; le fier Régulus, les braves de Waterloo, ou de Reischoffen ou de Castelfidardo meurent pour l'indépendance de leur pays, ou pour l'honneur de leur

religion : leurs blessures ne sont-elles pas, leurs couronnes ?

Jésus-Christ expire, Lui, pour l'humanité : la mort qu'Il a choisie le sacre de sa gloire.

Jésus-Christ triomphe de son Père, qu'Il désarme.

La justice de son Père nous poursuivait de ses coups impitoyables. Elle nous avait chargés de malédictions, écrasés de souffrances.

O Jésus, réussirez-vous à l'apaiser ? Pourrions-nous jamais retrouver nos droits à l'héritage éternel, reprendre fièrement le chemin du Paradis, d'où nous ont expulsés nos crimes ?

Les rigueurs de la Passion du Christ nous répondent : Oui ! la justice et la miséricorde s'embrassent au sommet du Calvaire. Jésus a pris sur Lui nos iniquités, Il a subi les malédictions qui nous revenaient en propre ; Il a supporté l'abandon le plus déchirant qui fut jamais : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous rejeté ? »

Mais le cri de son angoisse est aussi le cri de sa victoire. Dieu ne Le frappe que pour nous sauver. Dieu exaucera toutes les prières de son Fils, Victime sans tache : « Mon Père, pardonnez-leur. » Jésus-Christ réclame, comme

un Maître, ce qu'Il nous a mérité : le droit au pardon.

Rien ne manque à l'éclat de son triomphe : l'expiation surabondante nous ouvre le ciel : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi en Paradis! »

« Aujourd'hui », qu'elle promptitude! « avec moi », quelle compagnie! « en paradis », quel séjour!...

Jésus-Christ triomphe de l'humanité qu'Il subjugué.

Tout était consommé.

Jésus poussa un grand cri : *clamans voce magna*.

O signe de sa liberté, de sa puissance et de sa victoire!

Alors, le voile du Temple se déchira; les tombeaux s'ouvrirent; les morts ressuscitèrent... Voyant ces prodiges, le centurion proclama la divinité de Jésus-Christ.

Des curieux, des indifférents, des ennemis même, subitement ébranlés, se frappèrent la poitrine et rendirent gloire à Dieu. Les disciples retrouvèrent le courage. Joseph d'Arimatee s'enflamma de hardiesse au contact de la Croix : *audacter introiit ad Pilatum*. Quelle volte-face de toutes choses!

Et, demain, après la résurrection, quelle marche conquérante de la Croix : depuis l'incendie sacré des âmes au jour de la Pentecôte, jusqu'aux héroïsmes des martyrs dans les Colysées.

Les âmes, les peuples, les siècles saluent la croix, la chantent, la suivent, la servent : Elle domine le monde.

O divin martyr! ô Jésus, Vous deviez, du haut de votre gibet d'infamie, attirer à Vous l'humanité : Votre oracle s'est réalisé.

L'humanité est à vos pieds.

Le Christ est mort. Le drame du Vendredi Saint est achevé.

La Victime est là étendue, clouée, sanglante : voilà notre ouvrage.

Mais notre lâcheté, notre ingratitude, notre malice suffisent-elles à expliquer le déicide? A qui la responsabilité du crime?

Est-ce aux soldats romains; est-ce à Pilate; est-ce au peuple juif; est-ce au Sanhédrin?

Non, car tous repoussent l'accusation : les soldats ont obéi; Pilate s'est lavé les mains : le peuple a suivi les meneurs de la Synagogue; les Sanhédrins, Caïphe en tête, ont cru à l'opportunité de la mort du Christ pour sauver la nation : *expedit ut moriatur!*

Est-ce donc Dieu lui-même qui aurait exigé l'immolation de son Fils?

Oui, vous répond-Il par la bouche de son prophète, « je l'ai frappé, mais à cause des péchés des hommes : *propter scelus populi mei percussi eum* ».

Nos péchés, mes Frères, demandaient-ils cet excès d'humiliations, de luxe de tourments?

Non ; une larme, un soupir, une parole de Jésus-Christ eût racheté mille mondes plus coupables que le nôtre !

Qui est donc responsable du sang de Jésus-Christ? « Moi, moi seul », crie l'amour!... *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.*

O saint amour! amour incompréhensible, puisque vous seul avez fait ces prodigalités, ces folies! qui pourra vous résister? Vous avez triomphé de Dieu lui-même.

Je vous contemple en ce moment sur la croix, armé de fers aux mains et aux pieds!

Aimant divin, réalisez aujourd'hui l'oracle de Jésus : « Du haut de ma croix, j'attirerai tout à moi. »

Trop souvent, hélas! nous avons pris en face de Jésus-Christ l'attitude des traîtres,

des lâches, des apostats, des ingrats, des pusillanimes!

Vous, ô saint amour, qui lui avez donné sur la croix l'attitude de Docteur, de Consolateur, de Triomphateur, achevez donc votre victoire, et pour toujours unissez-nous à Jésus-Christ!

FIN

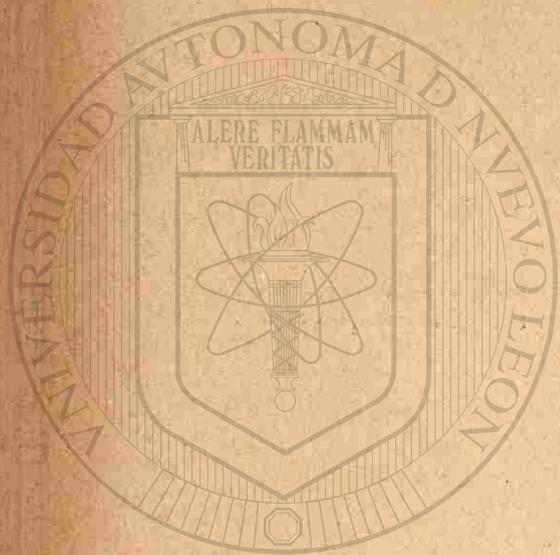


LE CHRIST ET LES HOMMES

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Le Christ et les Hommes

*Vocabuntur in ea Fortes
justitiæ, plantatio Domini
ad glorificandum.*

On les appellera, dans la
cité, les vaillants de la jus-
tice, la Légion d'honneur de
Dieu.

Monseigneur ¹,
Messieurs,

Cette louange appartient, avant tout, aux
sublimes témoins qui, suivant le mot de Pas-
cal, « se font égorger » pour la vérité. Elle
sonne aussi en honneur aux hommes assez
bons logiciens pour mettre d'accord, dans
leur vie privée comme dans leur vie publique,
leurs principes et leurs actes.

¹ S. G. Mgr Fulbert PETIT, archevêque de Besançon.

N'est-il pas souverainement juste, en effet, Messieurs, de se sacrifier, corps et âme, au culte de ce que prescrit la conscience, de ce qu'intime toute loi, fidèle reflet du Logos ou Verbe éternel, de ce que commande Dieu?

N'est-il pas d'une essentielle équité de marcher résolument à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père, espérance des âmes, attente et négoce des siècles, idéal, rançon, récompense de l'humanité?

Sans lui rien ne se fonde, hors de lui rien ne demeure.

Aussi, la question vitale, la seule qui soit au monde, a dit Brunetière (un nom cher aux Bisontins!) est celle-ci : Jésus-Christ est-il ou n'est-il pas Dieu? Il faut absolument la résoudre par l'affirmative ou par la négative.

Cette question une fois tranchée, tout le reste suit.

Il s'agit donc du principe : *Ego Principium qui loquor*, et par là même, des principes.

La conférence Saint-Thomas d'Aquin offre en vous, Messieurs, une élite éclairée, active, d'entraîneurs catholiques : *Fortes justitiæ, plantatio Domini ad glorificandum*. Soyez fiers d'être, parmi les chrétiens de votre cité,

une phalange de choix, une réserve d'apôtres intelligents et courageux. Vous faites là un acte de haute raison.

Car, entre les hommes du dix-neuvième siècle et les idées religieuses, il y a des affinités, des eurythmies nécessaires.

Cette affirmation ressort de l'examen d'un triple groupe de preuves :

1^o *Inanité des systèmes par lesquels on a, depuis cent ans, voulu moraliser l'homme.*

2^o *Valeur rationnelle des droits de Jésus-Christ sur l'homme, en tant qu'homme, au dix-neuvième siècle.*

3^o *Synthèse historique des œuvres accomplies par l'homme d'aujourd'hui à la gloire de Jésus-Christ.*

Monseigneur, permettez-moi de rappeler à Votre Grandeur, devant cette élite de la pensée et du dévouement, si légitimement fière de saluer en vous son président d'honneur, un mot magnifique de Savonarole : « Il n'y a pas, disait l'ardent Dominicain, de beauté sans lumière, ni de lumière sans Dieu. »

La vieille cité bisontine le sait ; elle le sent mieux que je ne saurais dire, en vous voyant en ce jour, Monseigneur, répandre sur la fête patronale de la conférence Saint-Thomas

d'Aquin, avec l'éclat de votre auguste présence, le rayonnement de votre esprit éminemment aristocratique et de votre cœur paternellement bon.

Je ramène à cinq systèmes principaux les essais tentés par notre siècle, en dehors du Christianisme, pour moraliser l'homme.

Faites-en un *bon animal*,
Ou un *savant*,
Ou un *libertaire*,
Ou un *honnête homme*,
Ou un *patriote*.
Et cela suffit.

Non, nous erie la raison. Voulez-vous moraliser l'homme? Faites-en un *chrétien*.

I. — « L'homme naît bon, la société le déprave », écrit Jean-Jacques Rousseau.

« Laissez l'âme oisive autant qu'il se pourra. Pas de vertu, ni de religion, mais des forces, des instincts... »

« Voulez-vous faire des sages, commencez par faire des polissons. »

« Pour arriver dans le monde, ajoute Herbert Spencer, l'homme doit être avant tout un bon animal. »

Darwin et Renan, en saluant nos ancêtres dans « les beaux singes anthropomorphes », soutiennent le même matérialisme.

— Eh bien! Messieurs, ont-ils raison, ces philosophes?

Non, mille fois non! On n'a jamais raison contre le dictamen de la conscience.

Le bon sens révèle en nous une loi mystérieuse supérieure à toutes les contingences, contre laquelle rien ne saurait prévaloir.

Hors de nos atteintes, règne une loi morale dont nous ne pouvons contester la valeur absolue.

Les singes ni ne parlent, ni ne sont libres, ni ne progressent. Nous ne sommes donc pas de leur espèce.

Il y a dans l'homme autre chose que des nerfs, des phosphates et du sang.

C'est l'honneur de notre nature de savoir discerner entre le vice et la vertu.

Quel homme du peuple ne met une différence d'abîme entre Jeanne d'Arc et M^{me} Du Barry ou Ninon de Lençlos? entre Vincent de Paul et Marat ou Néron? Or, les matérialistes

n'ont pas le droit de faire une pareille distinction.

Voilà qui les condamne.

C'est, d'autre part, pour s'être montré trop bon *animal*, que le prophète David consacre ses nuits sans sommeil aux cris immortels de son *Miserere*.

C'est pour s'être montré trop bon *animal* qu'Augustin parle de « ses flots de larmes et des plaies saignantes de son âme ».

C'est pour s'être montré trop bon *animal* que, de notre temps, Raymond Brücker fait cet aveu : « J'ai laissé résolument la moitié de ma vie derrière une borne et je me suis lavé les mains à la fontaine voisine. Si quelqu'un trouve mon passé, il est prié de ne pas le rapporter à son propriétaire. J'ai été trop malheureux. »

C'est pour s'être montré trop bon *animal* que le capitaine Mareeau disait à des ouvriers de Paris : « Mes amis, voici ma confession : jusqu'à trente-huit ans, c'est-à-dire tant que j'en ai pas été catholique pratiquant, mes passions m'enchaînaient, me tiraient, me piétinaient. Je n'étais pas un homme, j'étais une machine. »

Qu'est le remords ? La nausée de l'homme devant ses actes de trop bon animal ! Son sur-

saut de répulsion en face de ses déchéances et de ses infamies.

Le matérialisme est-il une doctrine de mâles vertus, de généreuses entreprises, de courageuse ascension ?

Évidemment non, Messieurs.

Cette philosophie positiviste abaisse l'intelligence, énerve la volonté, atrophie le cœur. Si jamais elle envahissait votre vie, ô jeunes gens, elle aurait bientôt fait d'éteindre la lumière de vos yeux, de creuser vos fronts de honteuses rides, de déprimer vos poitrines, d'émuscler vos bras. Elle tuerait la race.

« Chaque progrès du matérialisme chez nous, a dit Jules Simon, est une victoire remportée par les ennemis de la France. »

Je n'insiste pas, Messieurs. La théorie du bon *animal* ne moralisera jamais l'homme. Même lorsqu'elle essaie de relever la tête, lorsqu'elle fait entendre son sifflement d'arrogance elle ne peut que ramper. Immorale, fangeuse, liberticide, elle n'a droit qu'à notre dégoût.

II. — Le second système se formule ainsi :
Faites de l'homme un savant.

« Notre religion à nous, mes amis, c'est la religion de la culture intellectuelle. »

« La science est le seul grand pacificateur. »

« Avec le secours de la science, nous guérissons l'esprit humain du besoin de rechercher la question d'origine et de principe. Métaphysique et religion, deux vieilles institutions que nous écartons résolument comme obstacles au progrès. »

Vous entendez là, Messieurs, Gambetta, Jules Ferry et Littré.

Que devons-nous penser de leur prétention? La science suffit-elle à moraliser?

Tout en reconnaissant les services de la science, autant que ses plus enthousiastes prôneurs, je proteste contre cet empirisme prétentieux qui en fait une panacée universelle.

J'ai le droit de demander à ces nouveaux apôtres laïques de la morale par la science, comme au mécanicien sur sa locomotive, lancée à toute vapeur :

« Êtes-vous sûr de vos freins? Votre science — votre vapeur — obéira-t-elle à vos ordres? Car il me serait désagréable, je l'avoue, de monter dans un *Rapide*, lequel, à son point terminus, emportera le butoir, labourera le terre-plein, défoncera la façade de la gare et, d'un premier étage, s'abîmera sur une des places de Paris.

La science a-t-elle tenu toutes ses promesses, Messieurs?

Si vous assistez chaque jour à ses victoires, n'êtes-vous pas aussi trop souvent témoins de ses défaites?

Le monde moral et social — domaine immatériel — ne lui appartiendra jamais. Dès lors, comment pourrait-elle moraliser? Si la science était une religion, dès que vous avez démontré le binôme de Newton, approfondi le calcul infinitésimal, quand vous possédez l'Encyclopédie, vous devez être des modèles de vertu. Vos grades et vos diplômes, Messieurs, sont-ils nécessairement un certificat de bonnes mœurs? Osez donc l'affirmer.

Avec la vertu, la science devrait donner l'honneur et la paix. En quoi le Polytechnicien, le Saint-Cyrien, le Normalien valent-ils mieux que le fils du marin ou du laboureur? Suffit-il d'emmagasiner dans les replis de la mémoire quelques notions techniques pour être plus honorable? En quoi l'honneur dépend-il d'une fonction cérébrale ou d'une expérience chimique?

Autre difficulté. Si la morale sortait des règles d'accord du participe passé, ou de la métaphysique d'Aristote, ou des huit livres

de Legendre, la science devrait établir dans la vie de ses adeptes infatigables une souveraine béatitude. Or, dans la foule des lettrés qui encombrant notre société, que de mécontents, que d'ambitieux, que de déclassés! Combien sont envahis par la hantise du découragement et du suicide!

Abrenvés aux sources de l'*Alma Mater*, combien, parmi notre génération, sortis vieux de la jeunesse, s'en vont, désenchantés, des tristesses d'Olympio aux Nuits de Musset, du pessimisme de Schopenhauer à l'étal de la Morgue!

Aussi bien, à l'encontre de la vertu serviable à tous, la science s'estime de trop fière lignée pour ouvrir à tout venant les portes de ses salons. Elle croirait déroger en se rendant populaire.

Il importe d'éclairer les voies de l'homme en marche vers sa destinée. Devoir, douleur, mort : trinité redoutable du mystère ! sphinx éternels d'angoissante rencontre!

La science a-t-elle reçu la confiance de leur secret? Quelle clarté répand-elle dans ces ombres?

Elle ne sait rien, elle ne dit rien. Cependant, l'heure presse : il faut marcher, souffrir et disparaître.

Face à face avec ces anxieux postulata de l'âme humaine, la science doute... Le doute ne suffit pas.

Lorsque la science repousse Dieu, elle consume sa banqueroute. Et les plus effroyables crimes justifient ce mot de Louis Blanc : « Tout ce que, dans un État, on enlève à la souveraineté de Dieu, on l'ajoute à la souveraineté du bourreau. »

III. — Soit, répondent tous les idéologues de 1789 : la science est en marche, elle n'est que la religion de l'avenir. La science est aristocratique, mais la liberté chante au cœur de tous les hommes : Vive la liberté!

Faites de l'homme *un libertaire*. Vous l'aurez moralisé.

La liberté sans Dieu, Messieurs, c'est la passion sans frein.

Voyez-vous cette cavale fougueuse, la cri-nière au vent, l'œil en feu, la bouche fumante? La fière bête se cabre : elle a désarçonné son cavalier. Elle bondit, hennissante!... Qui donc la dira libre? Sa course folle la précipite aux abîmes.

La liberté sans Dieu, c'est la licence. Qu'est-ce que la licence, sinon l'orgie des sens.

la débauche de l'esprit, le marivaudage infâme de l'imagination avec les pires instincts?

La liberté sans Dieu, c'est l'esclavage. Libres-penseurs, de quoi êtes-vous libres? Vous dépendez de l'opinion, « l'opinion reine du monde », eût dit Pascal, écho d'énormité qui répète toute sottise! Idole capricieuse, aveugle, féroce, capable d'exiger les plus humiliants servages! Névrosée, moitié femme, moitié enfant, moitié peuple, qu'il est impossible de contenter!

De quoi-êtes vous libres, ilotes à la merci de votre égoïsme, ce fauve que tout homme entend rugir dans la caverne de son propre cœur?...

La liberté sans Dieu, c'est la tempête. *Qui ventum seminabunt, turbinem metent.*

Semez le vent, semez-le à pleines mains. Dieu vous laissera faire. Le châtiment de votre imprudence sortira de l'excès même de votre liberté.

Pendant un temps, la fortune enflera votre voile. La barque de votre ambition volera sur les flots.

Hurrah! à d'autres les scrupules de l'honneur! Gens d'audace, à vous les honneurs!

Cependant Dieu vous regarde et Dieu ne

vous arrête pas. Infatués de vos succès, vous vous croyez tout permis. Mais le vent a tourné : voici la tempête : la tempête, sœur de la foudre, qui s'amuse au fond des abîmes, qui se joue au sein des nuées, à l'aise dans l'immensité de l'Océan, géante jonglant avec des cuirassés.

Le vent vous caressait, zéphyr ; tempête, il vous brise!

C'est une loi de l'histoire : *Qui ventum seminabunt, turbinem metent.*

— Toi, César, tu passas le Rubicon, tu vainquis Pompée à Pharsale. Mais un jour, un bras armé par ton ambition se leva contre toi : tu tombas sous le poignard de Brutus.

— Toi, César du dix-neuvième siècle, tu protégeas, puis tu persécutas l'Église. L'orage éclata sur ta tête. Sainte-Hélène vengea Fontainebleau. *Qui ventum seminabunt, turbinem metent.*

— Vous, publicistes, philosophes, économistes, qui, depuis cent ans, semez l'irrégion dans les âmes, ne vous étonnez pas si la moisson a levé : blasphème, corruption, cynisme, vénalité, hypocrisie, désespoir, suicide!

Le peuple a bu, à longs traits, dans la coupe élégamment ciselée de vos formules.

exquises, dans le gobelet d'étain de vos brutales négations.

Il est ivre. Comment ne serait-il pas ingouvernable! Vous croyiez émanciper le peuple; vous n'avez fait, suivant le mot de Bossuet, qu'ameuter la canaille.

Vous avez labouré l'impiété, vous moissonnez l'iniquité, vous mangerez le pain du mensonge.

Arastis impietatem, iniquitatem messuistis, comedistis frugem mendacii.

Vous avez beau crier : Vive la liberté!

La liberté sans Dieu, — la vôtre, — c'est l'anarchie!

IV. — Devant les menaces du spectre rouge, debout déjà dans la clameur des grèves, l'effroi s'empare d'une certaine bourgeoisie, laborieuse et conservatrice, spiritualiste et libérale, dont Jules Simon fut le plus illustre représentant.

Soit illogisme, soit lâcheté, elle admire le catholicisme, mais ne le pratique pas.

Honnête avant tout! voilà sa formule.

Eh! sans doute, Messieurs, cette idée nous rallie tous. Toutefois, je l'avoue, son impuissance à moraliser l'homme est, en fait, aussi

radicale que celle des précédents systèmes.

Que de difficultés pratiquement insolubles!

Honnête avant tout! Je le veux bien. Mais sur quelle morale vous appuieriez-vous!

— Fréquentez-vous aux écoles d'Aristote, de Platon, de Cicéron, de Sénèque? Or, ils ne s'entendent pas entre eux sur des points essentiels. Pour quelques aphorismes de haute sagesse, pour quelques mots de génie, — ressouvenir ou pressentiment d'une révélation divine, — combien d'erreurs monstrueuses et de cyniques aveux! Quelle universelle dégradation! Saint Paul a stigmatisé leurs infamies dans son épître aux Romains. Juvénal et Tacite nous en ont laissé la répugnante peinture.

Empruntez-vous vos principes aux idéologues de 1789? Le dix-huitième siècle prétendait revenir, avec Jean-Jacques, à la Nature, il aboutit, avec Voltaire, à l'incrédulité. L'idylle finit dans le drame. Les sophistes engendrèrent les bourreaux.

Jamais on ne vit tant de fleurs et tant de rubans, tant de bergers et tant de bergères : O Daphnis! ô Chloé! ô Estelle! ô Némorin! les petits prés verts, les petits ciels bleus, les petits moutons blancs, les petits pêcheurs

roses, les petits marquis talon rouge, les petites marquises régence, poudrées, frisées : toute cette société en carton-pâte s'effondra enfin dans la boue et dans le sang !

« Siècle impie et châtié », a dit Victor Hugo.

A la recherche d'une religion sociale, les théosophes de la Révolution n'ont réussi qu'à se rendre ridicules et atroces.

— Demandez-vous donc aux moralistes d'aujourd'hui le secret de constituer le parti des honnêtes gens ? Mais qu'entendent-ils par *honnêteté* ? Pour eux, qu'est-ce que l'honnête homme ? L'honnêteté mondaine est très tolérante pour ces Messieurs, moins pour ces Dames. Elle passe à peu près tout à ceux-là ; elle pardonne beaucoup à celles-ci. Mais tenez la porte bien close : pas de bruit surtout, pas d'éclats !

Elle appelle habileté et bonheur les larges spéculations aux dépens du public.

Combien de ces honnêtes gens-là ont été saisis, sans masque, dans les affaires les plus scandaleuses ! N'avons-nous pas entendu, naguère, un ministre qui en savait long sur certains dessous politiques, flageller de cette cinglante apostrophe d'hypocrites indignations : « Eh ! mes honorables collègues, pas

tant de vertu, je vous prie. Si je n'avais pas plongé mes mains dans les caisses du Panama, plusieurs d'entre vous, au lieu d'être ici, planteraient encore des choux au fond de leur village. »

Combien de prétendus sauveurs de la société n'ont été dressés sur le pavois populaire que pour être ensuite honteusement précipités !

Colosses dorés, la foule les acclamait, crédule et délirante. Elle croyait à leur sincérité. Mais Dieu leur a tout à coup lancé la petite pierre du torrent : leurs pieds étaient d'argile. Ils se sont écroulés dans la boue.

Les conséquences de cette morale indépendante, nous les avons depuis trente ans sous les yeux.

V. — D'aucuns, et des meilleurs, essaient de nous arracher au danger de cette démoralisation sociale, en créant au milieu de nous un large courant de *patriotisme*.

La France aux Français ! telle est leur devise.

Honneur, courage, sacrifice ! Magnifique programme. Mais il suppose la moralité dans l'homme, il ne l'y met pas.

Aussi bien, doit-on s'entendre sur la notion du patriotisme.

S'il s'agit d'aimer, s'il s'agit de servir la France : ne l'oubliez pas, ô patriotes ! l'âme de la France est essentiellement chrétienne.

Proclamez-vous donc les droits de Jésus-Christ sur elle ? Ou bien ne l'offrez-vous à notre amour que découronnée de ses quatorze siècles de christianisme ?

Parlez-vous de la France baptisée ou de la France laïcisée ? Votre réponse nous dictera notre conduite.

Le patriotisme, en effet, ne moralise qu'autant qu'il demeure le culte des autels et celui des foyers.

Pour nous, catholiques, la France ne sera aux Français qu'autant qu'elle sera à Jésus-Christ.

« Si j'avais maintenant à faire un cours public, écrivait Victor Cousin, je voudrais ne traiter que d'un sujet, de Jésus-Christ... Il faudrait faire comprendre ce que peut le sentiment de Jésus-Christ pour élever le magistrat, le soldat, l'écrivain, le marchand... »

« Il faudrait écrire pour les gens du monde, comme on l'a fait pour les moines, une *Imitation de Jésus-Christ*. »

Pour moraliser l'homme, mettez-le, à genoux, à l'école de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II

Le dix-neuvième siècle démontre éloquemment la *rationabilité absolue des droits du Fils de Dieu sur les hommes d'aujourd'hui*. Les penseurs, les psychologues impartiaux, trouveront que, en droit comme en fait, rien n'est mieux établi, n'est plus lumineux, que la légitimité, la nécessité et l'exercice de cette dictature.

En effet, Messieurs, vous êtes, en tant qu'hommes, les premiers en tout ordre de choses : dans *l'ordre chronologique*, dans *l'ordre dynamique*, dans *l'ordre social*.

Vous devez cet honneur au Verbe incarné. C'est la doctrine de saint Paul, c'est l'enseignement des Pères de l'Église.

Noblesse oblige. Il vous faut donc, Messieurs, marcher aussi les premiers dans l'ordre religieux.

Admirez la genèse des gloires de votre sexe. Lorsque Dieu pétrissait l'argile rouge, maquette du simulacre adamique, Il s'appliquait

tout entier à son ouvrage, dit Tertullien : œil, esprit, main, conseil. Il n'eut d'autre archétype que le Verbe rédempteur. C'est sur ce modèle qu'il délinéa, moula notre statue. Nous sommes donc configurés au Christ. De là sur l'homme, considéré comme tel, le droit essentiel et originel de l'Homme-Dieu. D'autre part, la femme n'est venue qu'après l'homme. Vous connaissez la scène mystérieuse et jubilante de son apparition :

L'isolement d'Adam, son sommeil extatique, comment Dieu tira d'une portion de cette cuirasse naturelle qui protégeait le cœur de l'homme, Ève, ce pur et tendre chef-d'œuvre, mère de tous les vivants, thème gracieux du plus beau des épithalames : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair. »

A l'âme de la femme d'adorer Dieu ; mais à lui, avant elle, d'entonner l'hymne de reconnaissance au Verbe Créateur et Glorificateur de l'humanité.

Entendez saint Paul :

« L'homme est le chef de la femme ; le Christ, le chef de l'homme. »

L'homme, c'est la force : perfection des organes, acier des musculatures, feu du regard, fierté du maintien.

Au département de l'univers, l'homme est un roi.

La femme, c'est la grâce : élasticité, endurance des nerfs, magie toujours jeune de l'imagination, tendresse, dévouement du cœur, habileté divine ès art de consoler la souffrance.

Au foyer domestique, la femme est un ange, ange gardien assez sage, assez pur pour conduire l'homme, assez modeste, assez désintéressé pour le conduire en silence et sans se révéler.

Adhærebit uxori suæ, a dit le Seigneur.
Et erunt duo in carne una.

« L'olivier et la vigne leur serviront de symbole. »

O poésie de la Bible ! Ils seront *deux* dans la diversité de leurs racines et de leurs troncs. Ils ne seront qu'*un* dans le bienfait d'un même soleil et d'une même rosée, *un* aussi dans la richesse et le charme d'une commune frondaison.

La femme s'appuiera sur l'homme. Sur qui, Messieurs, l'homme s'appuiera-t-il ? Sur Jésus-Christ.

En dehors de la douleur, où la femme, pour la patience, nous est infiniment supé-

rieure, l'homme occupe partout la place d'honneur.

Homo, grande nomen! s'écrie Tertullien : oh! oui, que l'homme est grand! Messieurs.

Comment esquisser le tableau de ses conquêtes.

L'homme prend une planche, il y fixe un morceau de toile, et il s'élançe à travers l'océan stupéfait de son audace.

L'homme enveloppe un peu d'air chaud d'une gaze légère, il s'y suspend par quelques fils et il s'élève dans les régions de l'air, au grand étonnement des aigles déposés.

L'homme s'arme d'une tige de fer, il descend dans l'arène des fauves affamés et hurlants : et sous le magnétisme de son regard, il les contraint de se coucher à ses pieds.

L'homme maîtrise l'eau et le feu, — ces indomptables! — il en fait les coursiers dociles du commerce et de l'industrie.

Il les plie à porter ses fardeaux les plus énormes, à labourer ses champs, à faucher ses moissons.

L'homme ordonne au soleil de fixer fidèlement sur une plaque les traits de son image.

Il demande à la foudre l'aile de ses éclairs : et la pensée de l'homme touche instantanément aux deux pôles du monde.

Grâce aux rayons cathodiques, les opacités les plus rebelles lui livrent leurs secrets.

Grâce au télescope, les astres se présentent, à l'heure dite, au point d'arrivée que leur fixe la science.

Grâce au progrès de la chirurgie, une biologie attentive et expérimentée restreint chaque jour les ravages de la maladie ou tempère les acuités de la douleur.

Déjà l'acétylène détrône l'électricité. Demain, les ballons seront dirigeables.

De mille manières, l'homme a supprimé l'espace. Les distances ne comptent plus.

Homo, grande nomen! Oui, Tertullien a raison : tout nous redit la grandeur de l'homme!

Après la science, interrogez l'art.

Entrez dans nos cathédrales. Quels poèmes de pierre! Quel trophée colossal de la foi de nos ancêtres!

Ici le bois, le marbre. L'or ont revêtu, sous les coups du ciseau et du marteau, les formes idéales de la prière.

L'agenouillement des porches massifs dans

l'austérité romane de leur vieille et froide architecture; la germination abondante du gothique, où tout monte dans une sève d'amour, d'espérance, de joie; où l'âme chrétienne, relevée, ce semble, de ses repentirs séculaires, s'élançe de toute la hardiesse de ses voûtes, de la sublimité de ses flèches victorieuses, vers Dieu qui sourit à son essor: le flanboiement somptueux de la Renaissance : mosaïque des parvis, pierreries des vitraux, opulence des chapiteaux et des triforiums, épiphanie hagiographique des coupoles, longue apothéose des fresques, fête éclatante des lignes et des couleurs! — tout, dans nos basiliques, Messieurs, chante, avec le mystère de l'Homme-Dieu, l'hymne triomphal du génie de l'homme en marche vers Dieu.

Et si, pour remuer jusqu'au plus intime des âmes le sentiment du divin, il faut une voix large et profonde comme l'océan, suave et fraîche comme l'aurore, grave comme l'éternité, n'en doutez pas, Messieurs, l'homme la découvrira. Il inventera la synthèse harmonieuse et puissante de tous les instruments de musique. Il trouvera l'orgue : « ce bijou, dit Châteaubriand, qui demande une cathé-

drale pour éerin »; l'orgue, dit Victor Hugo,

... le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieus la terre,
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant,
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies!

S'il faut aussi, Messieurs, aux fêtes de la patrie et de la religion, une symphonie grandiose qui recueille, qui enthousiasme et qui dilate, voix de prière, voix de triomphe, dominatrice des rumeurs de la cité et des vains bruits du monde, l'homme saura bien suspendre 30.000 kilogrammes d'airain dans les airs. Vous entendrez alors le bourdon des cathédrales répandre, avec le flot de ses sonorités étranges, le vibrant témoignage de notre foi et de notre génie.

Homo, grande nomen!

Du domaine de la science et des arts, si vous passez, Messieurs, aux multiples théâtres de l'activité virile, vous aurez encore le spectacle des privilèges de l'homme.

Qui prépare, vote et sanctionne les lois?
Qui remanie la carte-frontière des nations?

Qui commande les armées? Qui explore les mers et les continents?

Qui signe les contrats civils ou les traités internationaux?

Qui défend, par la parole et par la plume, la justice? Qui surtout donne son sang pour la liberté? Qui invente et perfectionne les machines?

Qui cultive la terre? Qui bâtit des villes? Qui ouvre au progrès, à la civilisation, des chemins dans les âmes et dans les sociétés?

L'homme, l'homme encore, l'homme toujours.

Homo, grande nomen!

Je crois, Messieurs, que je vous permets d'épuiser jusqu'à la dernière goutte la coupe de toutes vos gloires.

Mais tous ces titres nobiliaires de votre grandeur constituent précisément les droits de Jésus-Christ sur vous. Vous ne vous élevez au-dessus de la femme, dans l'ordre des prérogatives, que pour être aussi les premiers aux pieds du Maître, dans l'ordre des services.

Le catholicisme reconnaît en vous seuls, Messieurs, les témoins officiels de la tradition, les apôtres de l'Évangile, les ministres des sacrements, les dépositaires du pouvoir des clés.

« Mère chérie, s'écriait Bernardin de Sienne, ô Vierge, Mère de Dieu, vous savez avec quelle fierté et quelle allégresse j'aime à célébrer vos incomparables privilèges. Mais je dois à l'honneur de la Vérité de dire que par un certain côté, Dieu a mis le Sacerdoce au-dessus même de la Reine des anges.

Excusa me, Mater, non loquar contra te, sed Sacerdotium prætulit super te.

Voilà, Messieurs, la plus haute cime de votre grandeur.

Exalter votre royauté, c'est affirmer votre noble vasselage : *Cui servire regnare est.*

A vous de reconnaître pratiquement et totalement les droits de Jésus-Christ sur votre sexe et sur votre personnalité.

A vous, par conséquent, Messieurs, de donner chaque jour, au foyer domestique, le signal de la prière. Il appartient au père de famille seul d'élever sa voix, au milieu de ses enfants, de son épouse et de ses serviteurs à genoux : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Mettons-nous en présence de Dieu et adorons-le. »

A vous, Messieurs, en tant que « rois et prêtres du foyer familial », selon le mot de saint Jean Bouche d'Or, de bénir votre fils et

votre fille. Ce droit vous est commun avec Dieu et avec ses ministres. La mère n'exerce ce ministère que par une délégation de tendresse officieuse : seul le père remplit cette fonction en vertu d'une autorité officielle.

A vous, Messieurs, à l'heure du repas, de bénir la table, à vous de rendre grâces. Chacun des convives ne représente que lui-même. Vous êtes, vous, le chef et le mandataire hiérarchique de tous devant le Très-Haut.

A vous, Messieurs, d'être les premiers dans le culte du dimanche, au saint sacrifice offert pour vous et si souvent, hélas ! sans vous.

A vous l'honneur de vous présenter, avant la femme, au banquet des Pâques.

Tous ces actes de votre autorité paternelle sont la manifestation des droits de Jésus-Christ sur votre sexe et sur votre individualité.

Vous avez, comme les femmes, dans la pratique de votre religion, vos épreuves et vos mérites. Là encore, Messieurs, Dieu vous a conservé une place d'honneur.

Par l'instinct de sa nature, par le besoin de son cœur, la femme ressent plus qu'elle ne raisonne. Le *Noli me tangere* du Christ

ressuscité à Marie-Madeleine, à genoux, extasiée, lui serrant et lui baisant les pieds, laisse tomber une clarté d'intense psychologie sur la très spéciale épreuve de la femme en matière de christianisme.

Mais, par contre, la foi, la prière, la confession ne coûtent pas à son cœur presque toujours enfant. Elle a besoin de croire, elle a besoin de prier, elle a besoin de s'épancher.

Vous, au contraire, Messieurs, fiers de votre science, et convaincus de votre force, vous supportez malaisément ce triple joug. Outre que la foi, la prière et la confession vous enchainent, elles sont un humiliant aveu de votre misère. Croire, prier, se confesser : qu'est-ce à dire, sinon, hélas : « Je ne sais rien, éclaire-moi. » — « Je ne peux rien, aide-moi. » — « Je ne vaud rien, pardonne-moi? »

Voilà, n'est-ce pas, la trilogie douloureuse de notre coutumière tentation. ®

Eh bien ! voici le triomphe de Jésus-Christ. L'affirmation éclatante de ses droits sur l'homme sort victorieuse du creuset de l'expérience. Au dix-neuvième siècle, malgré les répugnances propres au sexe fort, les plus

intelligents d'entre les hommes *croient, prient, se confessent.*

Écoutez les aveux de la foi des hommes. — « Bertrand, disait Napoléon I^{er}, je me connais en hommes : je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

« Et si tu ne me comprends pas, je regrette de t'avoir fait général. »

« J'ai étudié un peu ma religion, avouait l'homme qu'on a surnommé « le dompteur du microbe », l'illustre Pasteur, aussi j'ai la foi du Breton ; si je l'avais approfondie davantage, j'aurais la piété de la Bretonne. »

« Mes amis, — c'est Royer-Collard qui parle, — soyez chrétiens. Ce n'est pas assez : soyez catholiques. Il n'y a de solide dans le monde que les idées religieuses. Ne les abandonnez jamais, ou, si vous les abandonnez, rentrez-y. »

Prêtez l'oreille à la prière des hommes. — Drouot, dans l'embrasure d'une fenêtre des Tuileries, — O'Connell, dans un coin du Parlement anglais, — Récamier, le docteur des rois et le roi des docteurs, en route vers ses malades, — de Sonis, couché dans la neige, sur le champ de bataille de Loigny, récitent leur chapelet.

Sur les cercueils de sa fille et de son gendre, Victor Hugo laisse tomber, avec ses larmes, ces strophes d'une si chrétienne résignation :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire,
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

Je conviens à genoux, je conviens, Père auguste,
Que vous seul possédez le réel, l'absolu,
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Recueillez la parole de Berryer, cette grande puissance, comme l'appelait Guizot :

« Je me confesse et je fais mes pâques deux fois cette année (1868) : à Paris d'abord pour mon propre compte, puis à Augerville, pour l'exemple de mes paysans. »

Contemplez Lamoricière, plus grand à mon avis, récitant son *Confiteor*, aux genoux de son curé du Loroux, qu'à cheval sur les champs de bataille d'Algérie ou de Castelfidardo.

Ainsi, au dix-neuvième siècle, les grands hommes eux-mêmes, *croient, prient, se confessent.*

J'avais donc raison d'affirmer l'empire des idées religieuses sur nos contemporains.

III

Vouslez-vous maintenant jeter un regard rétrospectif sur l'histoire du catholicisme en France et dans le monde depuis cent ans? C'est la contre-expérience de la thèse par les faits.

Au cri de Gambetta : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* j'oppose, en l'honneur de la royauté du Christ sur vous, Messieurs, le triple témoignage des *monuments de Paris*, des *grands hommes de la France*, des *conquêtes de l'Église au dix-neuvième siècle*.

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Debout, en face du Carrousel, ne dirait-on pas que la statue du tribun fameux donne encore à ce cri de guerre contre la religion le commentaire sculptural de son bras tendu et de sa tête renversée?

Cependant, aussi loin que s'étendent les Champs-Élysées, les pierres tressaillent, elles clament : *Ipsi lapides clamabunt*.

Le Louvre, la place de la Concorde, l'Obé-

lisque de Louqsor, l'Arc-de-Triomphe, élèvent tout à coup et prolongent jusqu'à nous les protestations de l'histoire.

Est-elle assez dramatique, cette voix des choses? Écoutez-la.

« Chassez de mes galeries, vous dit le Louvre, l'Évangile et la Croix : supprimez le nimbe de mes madones, l'auréole de mes saints et de mes saintes, effacez de mes tableaux, retranchez de mes marbres les souvenirs du Fils de Dieu, expulsez de mes chefs-d'œuvre toute inspiration chrétienne. Que vous restera-t-il? Vous serez épouvantés du vide, des ténèbres, du désert que laisserait dans les arts, en se retirant, le signe auguste de notre Rédemption.

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi!

Moi, chante la Place de la Concorde, je représente la prospérité du pays : commerce, agriculture, industrie, toutes les urnes de mes naïades de bronze versent à flots l'abondance.

Assises dans un cadre d'inoubliable somptuosité, les statues colossales de nos grandes villes, aux éloquents emblèmes, célèbrent en chœur les bienfaits de la civilisation.

Mais qui leur apporta la civilisation? Qui

les fonda? Qui les rendit prospères? Qui leur conserva leurs principes d'honneur, de liberté, de fraternité? Entendez leur cri de reconnaissance : « C'est le catholicisme. Oui! lui seul! Proscrivez-le, sectaires, mais rendez-moi mon nom sinistre de 1793 : Je ne suis plus la Concorde, je suis la Révolution! »

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi.

Du pays des solitudes, des sphinx et des hypogées, d'où j'arrive, murmure à son tour l'Obélisque aux hiéroglyphes d'or, j'ai vu défiler les caravanes et les siècles, les Pharaons et les moines. Devant moi fleurirent les Thébâides, autour de moi rayonnèrent la sainte virginité, le saint amour, la sainte paix. Là-bas, j'écoutais chanter l'idéal des sérénités éternelles. Ici, quand la nuit tombe, sous ma base de cent mille kilogrammes, j'entends frémir une terre humide de sang : à cette place, il y a cent ans, fut dressé l'échafaud!

Rends enfin témoignage, arche démesurée qu'emplit au loin l'azur des cieux, monument sublime que fréquentent les aigles, où flottent les drapeaux, où claironnent les victoires de la Grande Armée. — Je suis la voix de la gloire, dit l'Arc-de-Triomphe, de la gloire

brillante, mais éphémère, de l'Empereur et de l'Empire. Qui frappe le Pape blesse Dieu. Mais Dieu frappe à son tour. Dès que Napoléon persécuta l'Église, son œuvre s'effondra. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène : en trois coups, le Drame drapa de noir l'Épopée.

Toutefois, plus grand dans le malheur qu'au faite de sa puissance, le conquérant comprit, au soir de sa vie, le pourquoi de cette terrible expiation.

Il inclina sous la main de Dieu son front sillonné d'éclairs et mourut entre les bras de la Religion.

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi.

Et, mort pour mort, mieux vaut le trépas de Napoléon I^{er} sur le rocher de Sainte-Hélène que la fin de Gambetta dans le mystère de Ville-d'Avray.

Vous avez saisi, Messieurs, la valeur du témoignage historique dans les monuments de Paris. Saluez maintenant la phalange pressée de vos grands hommes à genoux devant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Croyants

toujours fidèles et incroyants convertis nous ont laissé les plus magnifiques aveux.

Voulez-vous entendre des orateurs?

Voici Berryer : « J'aurais voulu prêcher Jésus-Christ avec tout le feu de ma conviction. »

Voici Montalembert, pair de France : « Nous montrerons à notre siècle qu'on peut être chrétien sans être rétrograde. »

Voici O'Connell, le libérateur de l'Irlande : « Tu crois m'insulter, misérable. Tu m'honores en m'appelant papiste. Oui, je le suis. Si tu avais une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dépendre du pape que du roi, de la crosse que de l'épée, de la soutane que de la jupe, des conciles que des parlements? »

Voici Donoso Cortès, le De Maistre espagnol : « Je suis purement catholique. Pour savoir ce que je dois croire et ce que je dois penser, je n'interroge pas les philosophes, ils ne pourraient me répondre. Je regarde les Docteurs de l'Église, j'interroge les femmes et les enfants, deux vases de bénédiction, parce que l'un est purifié par les larmes et l'autre est embaumé des parfums de l'innocence. »

Qu'attendez-vous?

Des littérateurs, des poètes, des historiens, des polémistes? Voici Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, de Genoude, Lamartine, Ernest Hello, Lacordaire, Ozanam, Maine de Biran, de Tocqueville, Gratry, Raymond Brückner, de Champagny, de Broglie, de Falloux, Pie, Dupanloup, Plantier, Freppel, Auguste Cochin, de Bornier, Amédée et Augustin Thierry, Saint-Marc Girardin, A. Nicolas, Paul Féval, Henri Lasserre : « L'Église, vous disent-ils avec Louis Veuillot, m'a donné la lumière et la paix. C'est par elle que je sais, que j'aime, que je vis. »

Des peintres, des musiciens, des sculpteurs?

Flandrin passe sa vie à jeter, resplendissantes, sur les murs de Saint-Germain des Prés, de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Séverin, les pures croyances et les chrétiennes amours de son cœur.

Puvis de Chavannes consacre son pinceau à la gloire de sainte Geneviève.

Le Sueur, au-dessus des dramatiques beautés de ses œuvres religieuses, élève le cri de ses derniers moments : « Je meurs catholique. Je crois en Dieu le Père, en Dieu le Fils et en Dieu le Saint-Esprit. »

Chopin, ce poète du piano, expire, avec aux lèvres, les noms de Jésus et de Marie, et son dernier mot est celui-ci : « Enfin, je suis à la source du bonheur. »

Carpeaux, converti, regrette d'avoir profané son ciseau. « Si j'avais vécu comme un moine, je serais devenu l'égal de Michel-Ange. Soyez toujours chrétiens. »

Cherchez-vous des économistes?

Frédéric Bastiat baise, au lit de mort, le crucifix : « La vérité, je la comprends. »

Le Play écrit de sa main défaillante : « J'ai vu l'approche des joies éternelles. Je suis chrétien et catholique. C'est comme tel que je veux mourir, après avoir accompli tous mes devoirs. »

Vous faut-il des savants?

Ampère, Cauchy, Biot, Claude Bernard, Chevreul, Jean-Baptiste Dumas, Moigno, Leverrier, Pasteur, attestent par le génie de leurs découvertes cette parole de Thiers : « Qu'on ne nous dise pas que la Religion catholique est une entrave à la pensée humaine. Le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser. »

Aux savants, ajouterons-nous les héros des armées de terre et de mer?

Venez, mes braves généraux, l'épée au poing, le front orné des lauriers de vingt victoires : Drouot, Vaillant, Saint-Arnaud, Bugeaud, Pélessier, Lamoricière, de Sonis, Chanzy, Ducrot, de Miribel, Mac-Mahon, Canrobert, venez tous, serrant contre votre poitrine deux drapeaux : celui de la religion et celui de la France.

Venez aussi, fiers amiraux debout sur le pont de nos navires, balayé par la tempête des océans ou par la mitraille des canons ennemis : La Roncière Le Nourry, Tréhouart, Rigault de Senouilly, de Surville, Courbet, de Cuverville. Par votre foi et par vos exemples, vous prouvez, vous, fidèles amis et dévoués protecteurs de nos missionnaires, que si « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », pas davantage « le cléricalisme n'est l'ennemi ! »

Eh bien ! Messieurs, ces hommes-là ont-ils joué la comédie de la religion ? Osez-vous le penser ?

Évidemment non. Ils sont vos grands hommes. Ce serait vous souffleter vous-mêmes que d'admirer les hypocrites. Ils ont donc été sincères, en rendant une justice, quelquefois tardive, mais toujours franche, à la beauté,

à la grandeur, à la divinité du catholicisme.

Ils ont été de loyaux et illustres témoins des droits de Jésus-Christ sur les hommes du dix-neuvième siècle. Avec eux, Messieurs, vous êtes en bonne compagnie.

Vous m'attendez au tableau des conquêtes de l'Église. Le témoignage des pierres, le témoignage des hommes acclament la dictature divine du Christ sur nous. Mais le Christ aura-t-il pour lui, dans nos temps modernes, le témoignage des œuvres? Tout cède au progrès et au succès.

L'Église a-t-elle étendu le règne du Christ? Les hommes de ce siècle ne veulent ni rétrograder ni rester stationnaires. Ils sont pour la marche en avant!...

L'Église a-t-elle marché? Oui, Messieurs, avec le Christ, vous êtes des progressistes.

Voyez donc quelle progression étonnante, ici-bas, des droits de Jésus-Christ.

En 1800, dans l'Angleterre et l'Écosse réunies il y avait 120.000 catholiques. On en compte aujourd'hui 1.692.000.

La Grande-Bretagne avait alors 55 prêtres; ils sont aujourd'hui 3.000. Elle montre avec fierté ses 18 évêques, ses 3 archevêques, ses 41 pairs catholiques à la Chambre des Lords, ses 78 membres catholiques à la Chambre des Communes. Elle possède 1.300 églises et 600 couvents.

La Suède, la Norwège et le Danemark étaient, il y a soixante-dix ans, au point de vue du catholicisme, dans une absolue disette : 3 prêtres seulement pour les trois royaumes; à peine, en tout, 400 catholiques! Aujourd'hui, vous y trouverez un préfet et deux vicaires apostoliques, à la tête de 65 missionnaires et de 6.000 fidèles.

Et la Hollande, Messieurs? La Hollande, terre protestante, mais si hospitalière, je le sais, aux religieux expulsés, la Hollande avouait, il y a un siècle, 300.000 catholiques. Leur chiffre s'élève actuellement à 1.500.000.

Or, comme la Hollande n'a, d'autre part, que 4 millions d'habitants, elle sera, au train dont elle marche, à peu près toute rentrée dans le giron de la papauté à la fin du vingtième siècle.

Malgré des attaques toujours renaissantes, la Suisse a conservé toutes ses positions

catholiques, et elle a converti à l'unité de Rome 80.000 protestants.

Nous avons vu l'Allemagne cesser son *kulturkampf*, Bismarck recourir à l'arbitrage du Souverain Pontife, et le parti de Windthorst devenir dans le parlement et dans l'empire une puissance avec laquelle on doit compter.

La Turquie d'Europe a vu, depuis cent ans, tripler sa population catholique.

La Russie, pour la première fois, accrédite un représentant à Rome.

La Belgique s'inspire dans sa politique de principes de plus en plus chrétiens.

Considérez le seul pontificat de Léon XIII.

Il n'y avait pas avant lui de hiérarchie catholique aux Indes, ni au Japon, ni dans les principautés danubiennes, les groupes de croyants n'étant pas assez nombreux et l'organisation religieuse étant par conséquent trop rudimentaire. Aujourd'hui, c'est fait. Les catholicités sont là-bas des mieux organisées, elles vivent et se développent. Hier encore, le Souverain Pontife fondait cette hiérarchie chez les Coptes.

En Afrique, les apôtres avancent tous les jours au cœur du continent noir; l'Ouganda,

le Congo, le Zambèze, le pays galla, sont évangélisés. On sait trop les progrès de la foi sur cette terre qui a germé d'admirables martyrs, pour que nous les énumérions.

En Australie, il y a, à l'heure présente, 25 évêques et 600.000 fidèles; il y avait naguère à peine quelques prêtres.

Dans l'Amérique du Sud et dans l'Océanie, les missionnaires ont pu prêcher les sauvages des îles les plus perdues et des tribus les plus impénétrables. A leur heure, ces semences, déjà sorties de terre, croîtront et fleuriront.

Aux États-Unis, 23 diocèses nouveaux ont été créés (nous parlons toujours pour le seul pontificat de Léon XIII), et plus de 3.000 églises ont été bâties.

Baltimore a eu son concile national. Washington a vu ériger canoniquement son Université.

En outre, des concordats ont été signés avec les républiques de Colombie et de l'Équateur.

L'Orient même, quoique lentement, s'ébranle. L'union, tant désirée par les papes, des Églises dissidentes avec l'Église romaine, n'est plus un rêve; elle devient une espé-

rance. Un travail latent se fait plus que jamais en ce sens, et c'est déjà un progrès immense, regardé comme impossible hier, existant vraiment aujourd'hui, que partout, chez les schismatiques comme à Rome, la question soit seulement posée. Dans les assemblées religieuses, là-bas, on commence les discussions théologiques, et de l'Orient à l'Europe, ce qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, s'échangent des propos savants et des discussions érudites.

On le voit, par cette récapitulation très incomplète de quelques faits principaux, l'Église, loin de reculer, a, au contraire, gagné du terrain dans ces dernières années¹.

Mais la France ?

Messieurs, l'Église catholique ne tient pas tout entière dans l'Église de France. Dieu pourrait nous enlever le flambeau de la foi, à demi éteint parmi nous, que les droits de Jésus-Christ n'en seraient pas moins imprescriptibles et vivants. La France peut mourir : le Christ ne meurt pas.

Où, au point de vue catholique, notre bien-

¹ *Semaine religieuse* de Rouen. L'abbé PRUDENT

aimée patrie a bien reculé en ce dernier quart de siècle.

Cependant, ne vous laissez pas arrêter par les apparences : la France officielle n'est pas toute seule la France.

Je ne veux pas recommencer un tableau que j'ai déjà fait plusieurs fois¹.

Mais, malgré tant de symptômes d'affaiblissement moral, en dépit du pessimisme veule et déshonorant qui souffle en rafale sur les meilleurs d'entre nous, avons-nous les signes d'une nation qui meurt : *Finis Gallicæ* ?

Alors, pourquoi, moitié larmes, moitié sourires, dans le deuil ou dans l'espérance, la Vierge apparaît-elle à la Salette et à Lourdes, à Pontmain et à Pellevoisin ?

Ces apparitions n'ont-elles pas déterminé dans notre pays un admirable courant, impétueux comme les gaves pyrénéens, d'ardente piété et d'infatigable dévouement ?

Ne sommes-nous pas le siècle, le peuple de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, du Denier de Saint-Pierre,

¹ Voir : *La Divine Mère et la Mère-Patrie*. (Lib. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.)

des pèlerinages de pénitence à Jérusalem, des Petites Sœurs des Pauvres, des Écoles libres, du Sacré-Cœur?

Avec nos 45.000 prêtres, avec nos 30.000 religieux et nos 132.000 religieuses, ne pouvons-nous pas tenir campagne longtemps encore contre le mal? Est-ce que les larmes, les supplications, les héroïques sacrifices des âmes d'élite, de plus en plus nombreuses, chaque jour mieux syndiquées et coalisées pour le salut de la France, seront finalement perdus?

Serait-il téméraire de penser que dans ce pays si cher à l'Immaculée Mère de Dieu, dans cette terre classique de la charité, si aimée du Pape, Satan n'aura pas le dernier mot?

Ne sentez-vous pas s'accumuler dans les âmes une force qui, tôt ou tard, doit faire explosion?

A force de patience inutile, les plus endurants sont à bout; les prudents mêmes disent que le joug n'est plus supportable.

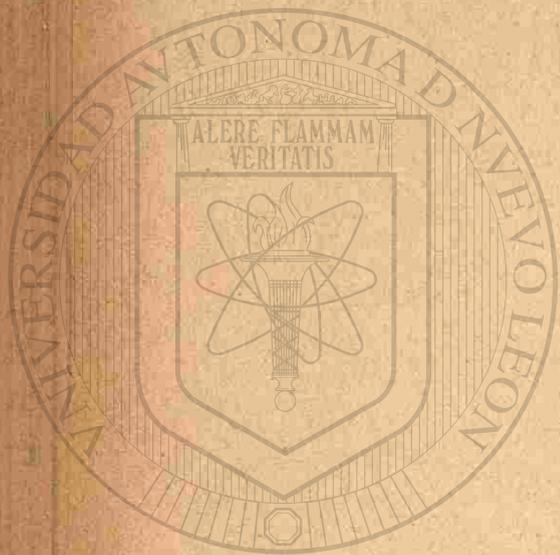
De l'excès du mal, Dieu, si le mal ne recule pas, va peut-être tirer notre indépendance.

Quoi qu'il en soit, ni en France, ni surtout dans le reste du monde, l'histoire des con-

quêtes de l'Église au dix-neuvième siècle ne vous permet, Messieurs, de rougir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son drapeau marche toujours en tête de l'armée catholique. Sa croix toujours luit, invincible, divinement attirante, aux avant-postes de la civilisation. Ne laissons pas à d'autres, Messieurs, l'honneur de la défendre. Soyons fiers, estimons-nous heureux d'avoir à soutenir, aux frontières de ces deux siècles tourmentés, les rudes combats de la liberté et de la justice.

Lâche qui demeurerait en arrière! Lâche qui désespérerait d'une immortelle cause! Ne soyons ni de ceux qui faiblissent, ni de ceux qui reculent. Soutenons avec une opiniâtre énergie les droits de Jésus-Christ.

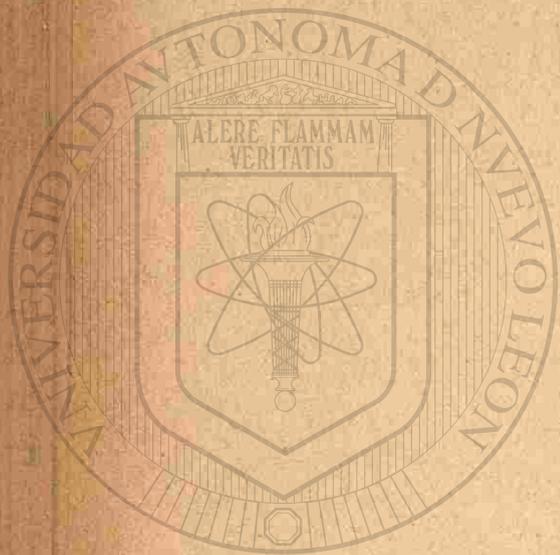
Espoir sans peur, Messieurs, car si l'effort est à l'homme, la victoire est à Dieu.



A L'HONNEUR
UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

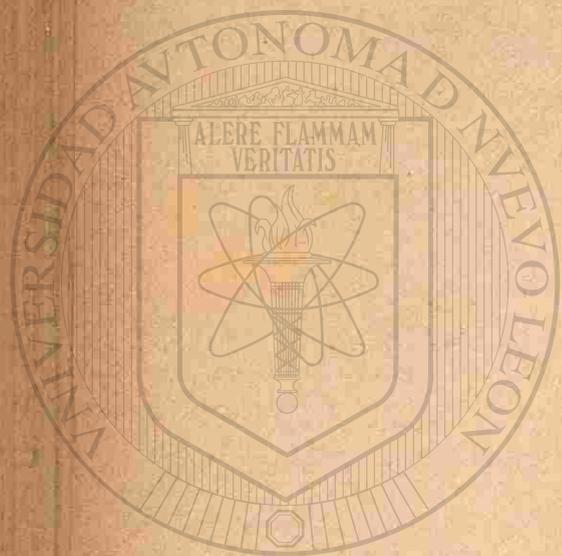
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



A L'HONNEUR
UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



A l'Honneur!



Accipe vestem sacerdotalem, per quam intelligitur charitas et opus perfectum.

Reçois cette tunique du sacerdoce qui symbolise tous les chefs-d'œuvre de l'amour.

Mes Frères,

L'homme s'avance à travers les années, portant dans ses mains la gerbe du mal liée de ses souvenirs. Au choc de l'adversité, il voit, en route, lui échapper le meilleur de ses émotions d'antan. Que de fois il s'arrête, surpris, fatigué, tout déconsolé presque : au loin, l'horizon brumeux; là-haut, des ciex mornes; partout l'isolement, partout l'ennui.

Qui n'a redit alors la plainte du Prophète : « Seigneur, je ne vau pas mieux que mes pères; faites-moi mourir! »

Mourir? non pas, Messieurs, car mourir n'est alors que le pis aller d'un courage qui défaille, la volte-face malencontreuse d'un amour aux abois. Nous mourrons à notre heure, il s'agit de présentement vivre : vivre, c'est tenir debout, c'est marcher, c'est lutter.

L'heure des renouveaux sonne donc pour le Prophète : l'ange des miraculeux ravitaillements apparaît; sur le deuil soudainement remué du ciel, l'Horeb resplendit.

Arrêtez-vous à votre tour, ô prêtres de l'ordination de 1872, devant la vision des ardeurs junéviles et des providentiels réconforts.

Notre-Dame de Brebières ne semble-t-elle pas vous offrir ici, en sa « monstrance¹ » d'or, la grâce, aussi vaillante que délicate, qui revigore toujours « les hommes de Dieu »?

Vous avez raison d'éployer, à l'autel de la divine Bergère, la touchante cérémonie de vos noces d'argent. Ici la céleste Pastoure vous redira la valeur de vos ouailles; la dou-

¹ La statue de Notre-Dame, en argent massif, avec, à ses pieds, des brebis, élève de ses deux mains au-dessus de sa tête, une splendide custode en forme de soleil, destinée à recevoir la sainte Hostie. Réalisation plastique saisissante de cette demande du *Salve Regina* : *Jesum nobis ostende*.

ceur et la puissance de sa houlette, sœur de la vôtre; les amabilités de Jésus, agneau de Dieu. Où pourriez-vous mieux qu'aux pieds de Notre-Dame de Brebières, méditer les devoirs de la charge pastorale, pleurer de tendresse et de repentir, vous exalter de zèle et vous embraser du feu de toutes les générosités?

Devant son trône, vous chanterez tout à l'heure un *Te Deum* de reconnaissance émue pour les protections dont Marie couvrit votre ministère d'un quart de siècle. Vous y ajouterez le *De Profundis*, en pensant à vos anciens condisciples du séminaire, à vos frères d'armes, chers rapatriés de l'au-delà, dont le souvenir plane au-dessus de cette fête avec une affective mélancolie.

Il y a deux ans j'avais déjà le périlleux et très doux honneur de prendre la parole devant les jubilaires, vos devanciers. Le cierge béni de leurs noces d'argent fut pour moi l'évoca-
teur de leurs joies et de leurs sacrifices. ®

Aujourd'hui, permettez au plus humble d'entre vous de toucher, avec un religieux respect, la robe d'honneur de votre sacerdoce. Laissez-moi méditer, à la gloire et pour la consolation de vos âmes, la parole que vous

adressait votre évêque à l'heure de votre ordination : *Accipe vestem sacerdotalem per quam intelligitur charitas et opus perfectum.*

Comme vous, sans peur et sans reproche, les chevaliers du moyen âge apparaissaient devant l'autel, enveloppés de lin blanc, de pourpre, de soie noire : vêtue symbolique de l'honneur, du courage, du sacrifice. Ne reconnaissez-vous pas là, prêtres, chevaliers du Christ, les trois chasubles que vous avez successivement endossées depuis vingt-cinq ans : la blanche, la rouge, la noire ? Elles contiennent les prérogatives, les dévouements, les souffrances de votre vie.

I

Un jour (il y a vingt-cinq ans), l'évêque, armé de la crosse, coiffé de la mitre, vous convoqua devant lui. Vous répondites : « *Adsum.* Présent ! » et vous vous prosternâtes, le front contre le pavé de la basilique. Durant cette prosternation énergique des amours d'un cœur qui jurait de n'appartenir qu'à Dieu, les orgues ponctuèrent plaintivement

les litanies des Saints ; les fidèles émus s'unissaient au pontife pour attirer du ciel sur ces oblations vivantes, couchées au long des parvis, l'effusion des vaillances héroïques, le ruissellement des grâces, véhicules des puissants ministères.

Vous vous relevâtes enfin, les yeux rouges des larmes du suprême adieu, la bouche froide de l'opiniâtre baiser donné aux dalles, gardiennes de tant de tombeaux.

Vous aviez fait le grand pas, le pas franchisseur d'abîmes : *Huc accedite.*

Dès lors, vous étiez « la sélection du Christ », la réserve de Dieu : *Segregate mihi Paulum et Barnabam.*

Assez d'ascensions dans les épreuves du détachement et de la chasteté ! assez d'attouchements successifs et progressifs des ustensiles sacrés ! Voici la tunique blanche aux mains du consécrateur : « Recevez, mon fils, cette mante sacerdotale, riche de prérogatives, éclatant chef-d'œuvre de la charité ¹. » Désormais, vous êtes « revêtus de Jésus-Christ ² ».

¹ « *Accipe vestem sacerdotalem, per quam intelligitur charitas et opus perfectum.* »

² « *Magna sacerdotum tunica, Jesus Christus!* »

Oui, le Christ, avec son caractère et ses pouvoirs, le Christ, avec ses rayons et ses parfums attirants, vous enveloppe, baignés à fond de son infinie vertu.

Parez-vous donc de la toge, signe de votre sublime investiture, ô race choisie du Dieu de lumière et d'amour !¹

— O chasuble immaculée de l'ordination, tunique sertie d'or et de soie, que de souvenirs sacrés s'exhalent de vos plis rutilants ! Vous êtes le signe délectable des prédilections dont le Seigneur a prévenu et entouré ses prêtres...

Au lieu de les nommer « ses serviteurs », il les nommera ses « amis », *non servos, sed amicos*. C'est lui qui les a choisis dans l'immensité des créations : *ego elegi vos*. Innombrable est la multitude des appelés et des enrôlés de l'amour divin ; restreinte est l'élite ! L'armée des soldats du Christ défie tous les calculs de l'imagination ; mais l'état-major des chevaliers, des juges futurs d'Israël, est la portion rare².

Or, cette tunique sacerdotale range les

¹ « Induite vos ergo, sicut Electi Dei sancti et dilecti. »

² « Multi sunt vocati, pauci vero electi. »

ordinands dans cette phalange d'honneur : *Ego elegi vos*. Revêtus du manteau symbolique, ô prêtres, méditez sur votre élection ! De qui tenez-vous tant de gloire ? De Dieu : entendez-vous ?

L'Artiste qui a paré les cieux d'un azur diamanté d'étoiles et qui moire les océans avec une averse de soleil ; le Triomphateur qui chevauche sur les ailes brûlantes des séraphins, parmi les encensements de la nature en fleurs, la fanfare des oiseaux en fête et les hosannah des siècles adorateurs ; le Roi des âmes, le Propriétaire de la joie et de l'extase, le Dieu du paradis enfin : voilà Celui qui vous a mis à part pour son service¹.

Un jour, du haut de son char de feu, aux coursiers de flammes, le Prophète, en partance pour les mondes d'une attente mystérieuse, jeta son manteau sur son disciple éploré. Le double cri d'Élisée : « *Pater mi ! Pater mi ! tu currus Israël et auriga ejus !* » lui mérita le double esprit d'Élie : l'investiture de la lumière et de la force, de l'amour et du miracle.

Vous avez reçu, vous, le manteau de Dieu.

¹ « Ego elegi vos ! ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat. »

Lorsque le Christ s'éleva vers les cieux, il vous recouvrit de son autorité, de ses pouvoirs, de Lui-même. « Vous êtes donc, s'écrie saint Pierre, le royal sacerdoce, la légion du privilège, la race de sainteté, le peuple de l'acquisition, la tribu de la lumière inaccessible !¹

La louange de l'Apôtre dit peu. Prêtres, vous êtes le Christ continué sur la terre².

— O chasuble de la première messe! que de joies vous apportez au jeune prêtre, à sa famille, à la paroisse, à l'Église catholique! Blanche comme le lis de l'Évangile, plus somptueusement vêtu que Salomon; pure comme la colombe des sacrés cantiques; étincelante comme la neige du Liban aux premiers feux du jour, vous évoquez suavement l'heure d'une extase dont le rayonnement, toujours sanctificateur, a traversé la nuée de tant de tristesses, la fumée de tant de combats!

Vous êtes dans une harmonie admirable avec les sentiments de tous. A l'heure inoubliable du prémiciale holocauste, votre éclat n'est-il pas fait des sourires des Benjamins du

¹ « Vos regale sacerdotium, genus electum, gens sancta, populus acquisitionis; vos vocavit in admirabile lumen. »

² « Sacerdos alter Christus. »

foyer, étonnés et ravis de voir à l'autel, dans la pompe de la liturgie, ce Joseph de la puissance divine, leur frère aîné?

Pallium béni, n'êtes-vous pas tout constellé de la Mère, de la Mère chantant avec Ève — que dis-je? — d'un accent qu'Ève ne connut jamais! l'épithalame délirant de sa reconnaissance: « J'ai un fils; Dieu m'a donné un fils: *genui hominem per Deum*. Mais j'ai donné mon fils à Dieu, et mon fils va me donner Dieu. Par lui, Dieu viendra dans mon âme; je reposerai heureuse sous la bénédiction de mon fils; un jour il me fermera les yeux; il m'ouvrira le ciel... J'ai tenu mon fils dans mes bras: maintenant, mon fils, dans ses mains, tient Dieu! »

— O chasuble de la première messe, vous annoncez à la paroisse une gloire nouvelle. Vous donnez à la stabilité de la foi, à la pérennité de la religion dans notre patrie un nouvel argument; vous ajoutez à la somme de nos espérances chrétiennes et nationales une joyeuse unité.

Non, la France ne mourra pas: des prêtres sortent encore de ses flancs! Les races ne sont pas finies, qui sont jugées dignes de fournir à Dieu des sacrificateurs.

L'Église est toujours jeune, toujours féconde : l'hymen des âmes avec la vérité et l'amour se consomme aujourd'hui comme hier sur la pierre du Calvaire eucharistique.

L'Église est toujours conquérante : les chemins de Sion voient défilier la légion des triomphateurs consacrés.

L'Église est toujours l'épouse du Christ : revêtus d'une robe de candeur, les anges du sanctuaire se pressent, beaux, chevaleresques, criant à tous les échos du ciel et de la terre le défi des puissances et des fiertés sacerdotales : *Quis ut Deus?*

Qui : qui est comme Dieu? Qui est riche et bon comme Dieu? Il a donné au prêtre sa puissance souveraine.

— O chasuble du sacerdoce! vous enveloppez le prêtre d'une magistrature inaccessible à l'homme, d'une autorité capable de rendre jaloux les anges, d'une fonction qui n'est exercée que par Dieu lui-même, car seul Il a le droit de dresser en ce monde la pierre du sacrifice.

Il y a un fait indéniable : l'homme pécheur a peur de Dieu; partout, l'histoire l'atteste, le sentiment d'une justice supérieure irritée, d'une majesté infinie offensée, créa des institutions homicides, fit d'effroyables héca-

tombes. Partout l'humanité versa le sang des victimes pures sous le glaive des sacrificateurs : elle immola des enfants et des vierges dans les antres mystérieux de ses forêts, sur les dolmens fatidiques de ses plaines. Les peuples, comme les individus, sentaient la nécessité d'apaiser Dieu.

Mais, ni les théories de victimes ornées de bandelettes, ni les autels surchargés de chairs palpitantes, ni les graisses se ruant au ciel en spirales de fumée et de flammes, n'ont amené la Justice éternelle à désarmer!

« Vos sacrifices me sont à dégoût, disait le Seigneur, où frapperai-je encore : *Quo percutiam?* »

Qui nous mettra à couvert de cette juste fureur? Qui trouvera la victime sainte et sans tache? Qui versera le sang d'une équitable et juste expiation?

Toi, toi seul, ô prêtre de Jésus-Christ.

Viens donc, monte à l'autel : renouvelle l'œuvre mystérieuse attendu par l'homme pendant six mille ans, consommé par Dieu il y a dix-neuf siècles, au sommet du Calvaire; célèbre la sainte messe; rends-nous, sous de paisibles espèces, la réalité du sanglant sacrifice qui nous a rachetés.

Avec un épi de froment, une grappe de raisin et quelques paroles sacramentelles, tu offres à Dieu la très parfaite expiation.

Au glaive mystique de ton verbe divinement efficace, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'immole encore pour nous, tandis qu'entre ses doigts s'élève, au-dessus de la foule adorante, le disque blanc de pure farine miraculeusement transsubstantiée.

Non seulement le prêtre prononce la parole qui apaise Dieu: il dit aussi la parole qui régénère et sauve les âmes.

Les agioteurs, les philosophes, les politiciens, tous les lanceurs d'affaires, tous les vendeurs d'orviétan et de panacées se donneraient en vain rendez-vous devant la ruine morale d'un coupable.

Allons, à l'œuvre! Qu'ils combinent la science, la force, l'habileté: ils ne relèveront rien. Le lépreux du vice restera en proie à sa putride plaie; l'enlizié de la chair s'enfoncera plus avant dans sa bourbe; dégradation sans remède, catastrophe sans espoir!

Cependant, ce misérable est blessé; il est mort devant Dieu! Qui le guérira? Qui le ressuscitera?

Sa condamnation est inscrite au livre des

anathèmes.: qui l'y effacera? L'acte de sa réprobation est aux mains de Satan: qui la lui arrachera?

Il faudrait un pardon authentique, plénier, sans retour: qui le prononcera? Personne: les plus fières juridictions expirent au seuil de la conscience. Le pécheur recourra-t-il au ministère des anges? Sa cause ne ressortit pas à leur tribunal.

Les opérations les plus hautes, les énergies les plus habiles des séraphins ne réinstaureront jamais la vie divine dans une âme moralement cadavéreuse!

Les célestes hiérarchies n'ont aucun droit sur les consciences; elles ne peuvent imposer à Dieu des jugements irréformables.

La Vierge Marie elle-même, paradis vivant des délices de l'adorable Trinité, n'a point reçu le pouvoir des clés. « Je ne vous abaisse pas, ô la plus sainte des créatures, ô la Mère virginale de mon cœur, Je vous baise les pieds avec confusion. Dieu, je le sais, peut se créer un ciel plus beau que celui que Vous habitez; sa richesse s'est épuisée en Vous: Vous êtes le *nec plus ultra* de sa vertu créatrice; mais permettez au dernier des pécheurs de le proclamer à la gloire du sacerdoce: Il y a dans

le ministère du prêtre un côté qui vous dépassera toujours : le droit de dire au criminel : « Je t'absous. » *Excusa me, Mater, non loquar contra Te, sed sacerdotium prætulit super Te*¹. »

Et cette sentence d'autorité prononcée à voix basse par un pauvre prêtre, dans un humble confessionnal, s'en va retentissant d'un monde à l'autre, sans que le ciel, ni l'enfer, ni les anges, ni Dieu même puissent tenir lié ce que le prêtre délie; sans qu'ils puissent délier ce que le prêtre tient lié.

« As-tu, disait Dieu à son serviteur Job, as-tu le bras aussi puissant que le mien? une voix comme celle de mes tonnerres²? »

Si Job eût été l'un de nos prêtres, le moindre de tous, il eût pu répondre : « Oui, Seigneur, vous m'avez fait ce bras, et quand je l'étends sur la tête d'un pécheur, d'un signe j'arrache son âme à Satan, sa condamnation à votre justice; et quand je dis : *Ego te absolvo*, toutes vos foudres n'ont plus qu'à se taire, à s'éteindre à mes pieds. »

Qui que vous soyez donc, ô coupables, —

¹ Saint Bernardin de Sienne.

² « An habes brachium sicut Deus, et voce similitonas? »

fussiez-vous marqués au fer rouge et coiffés du bonnet vert, faces blêmes battues du vent des remords, cœurs taraudés par les souvenirs honteux, âmes ravinées par les secrètes angoisses, — au nom de la miséricorde infinie de Dieu, au nom du prêtre, intendant de ses allégeances, dispensateur de ses pardons, je vous dis : Forçats, espérez!

Espérez, le baigne finit au confessionnal; au confessionnal le paradis commence!

II

La chasuble blanche rappelle au prêtre ses plus saintes joies : Elle symbolise aux yeux des fidèles les merveilleux pouvoirs de son ministère.

C'est la « robe première » embaumée de l'encens des latines oraisons, diaprée des perles de la munificence divine. C'est la tunique de gloire qu'il revêt parmi les *hosannah* de Noël et les *alleluia* de Pâques.

Mais elle n'est pas la seule qu'il doive endosser. Voyez plutôt : La liturgie déroule-t-elle devant nous les scènes douloureuses de la Passion du Christ? Embrasse-t-elle le monde

de l'incendie de la Pentecôte? Chante-t-elle, avec la catholicité entière, la mort glorieuse de Pierre et de Paul, rois des apôtres, sublimes fondateurs de la Rome chrétienne? O prêtre, c'est l'heure de te revêtir de rouge.

Faut-il exalter le triomphe d'Étienne en extase sous la grêle des pierres crépitantes? *Video Jesum stantem.*

Faut-il redire avec le diacre Laurent, à moitié consumé, les délicieuses clartés qui se lèvent dans la fumée de son holocauste terrifiant? *Mea nox obscurum non habet.*

Faut-il célébrer avec Ignace d'Antioche, dans les Colysées hurlants, la joie d'être broyé sous la dent des bêtes : noble victime, froment sacré?

O prêtre, c'est l'heure de prendre encore ta robe aux reflets de sang et de flamme, c'est l'heure d'évoluer autour des reliques des martyrs. Oui, c'est l'heure de porter la pourpre liturgique; car elle prêche en ses plis d'écarlate les prérogatives, les travaux, les combats, les sacrifices glorieux de l'amour sacerdotal.

— La chasuble de pourpre convient au sacerdoce catholique. Avec elle, il se dresse, depuis dix-neuf siècles, au-dessus du monde

dans la gloire d'un célibat héroïque, avec l'auréole d'un sacrifice, divinement fécond, qui le crucifie dans sa chair et dans son cœur. Voilà l'incontrefaisable marque de notre puissance morale.

Pour être l'homme de Dieu et des âmes, l'Église exige que le prêtre soit chaste.

Comment cette loi austère et magnifique a-t-elle été inaugurée? A-t-elle été votée par acclamation dans un élan d'amour et de générosité? A-t-elle été l'enthousiaste réponse du cœur sacerdotal au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ livré pour nous, ou le décret d'une souveraine prudence?

Quoi qu'il en soit, le célibat ecclésiastique est le plus pur joyau de l'Église; la fleur la plus délicate de la corbeille évangélique; le trophée le plus précieux conquis par le Christ sur le champ de bataille de nos passions; le cri du sublime rappel à l'ordre lancé par la vertu à toutes les lâchetés de la chair. « A pareil poste, nul ne peut tenir », objecte la faiblesse. — « J'y reste bien, moi! » — Quel argument irréfutable sur nos lèvres consacrées!

Les vicieux ont beau rugir: mes Frères, nous vous offrons l'Évangile avec des mains

pures; nous abritons la vérité dans un cœur chaste; nous vous prêchons les austérités de la religion d'une bouche accoutumée aux mâles baisers de l'autel et du crucifix. Le célibat sacerdotal prouve aux moins clairvoyants que nous sommes, nous, des *convaincus*.

Pour ma part, je me sens insulté dans ma dignité d'homme, dans mon honneur de prêtre, lorsque je lis cette assertion d'un romancier réaliste : « Le prêtre est un soldat sans patrie, sans croyance, qui, par honnêteté, reste à l'autel pour tenir allumée la flamboyante auréole au-dessus du peuple à genoux¹. »

Non, Monsieur Émile, le prêtre n'est pas un sans-patrie : Outre qu'il aime son pays d'un amour qui ne redoute aucun parallèle, on le verra, comme toujours, à l'heure de la *débâcle*, affronter la mort pour sauver ses frères; et les brancardiers le trouveront parfois étendu dans sa soutane noire sur les monceaux de cadavres de nos soldats. Le prêtre est fils de France : il ne reconnaît à personne le droit de lui dénier ce titre. Il a

¹ ZOLA, *Lourdes*.

même deux patries : celle du sol qui l'a vu naître, dont il parle la langue; celle des âmes que son caractère lui conquerra toujours. Oui, les âmes lui appartiennent par droit de chasteté; la pureté lui donne une paternité spirituelle incomparable.

Le célibat est la garantie du zèle sacerdotal : Si le prêtre s'isole, c'est pour être le père de tous les malheureux; s'il s'écarte de la foule, c'est afin de communier à toutes les amours divines, qui lui rempliront le cœur d'une intarissable miséricorde.

Sans doute la chasteté constitue le martyr incessant de la chair¹, mais la fécondité des œuvres découle toujours du sacrifice. La croix ne projette sur le monde que la gloire de la Victime clouée entre ses bras.

« Pourquoi êtes-vous teints de rouge, comme les vengeurs qui foulent les grappes au pressoir? » Au pourquoi du Prophète les hommes du célibat catholique peuvent faire de sublimes réponses :

— Nous sommes en rouge, parce que Jésus est parti pour le Calvaire avec la couronne d'épines au front, avec, aux épaules, la chla-

¹ « Virginitas Martyres facit. » (Saint AMBROISE.)

mydeécarlate¹. Le disciple doit suivre le Maître.

— Nous sommes en rouge, parce que le Christ nous a aimés et lavés dans son sang : royaume et prêtres de Dieu, nous portons sa marque indélébile².

— Nous sommes en rouge, parce que la Victime adorable s'immole en nos mains, et que nous sommes les frères des martyrs.

— Nous sommes en rouge, parce que, après être montés chaque matin à l'autel du Dieu, charmeur de notre jeunesse, nous gravirons peut-être un jour les marches d'un échafaud, victimes expiatrices des iniquités du peuple³.

— Nous sommes en rouge, parce que le sang de nos affections, broyées sous le mystérieux pressoir, rejaillit sur notre vie; parce que nous habitons au sommet du Thabor et du Golgotha, cimes empourprées de l'amour; parce que l'Esprit de flamme s'est reposé sur nous, habite en nous, nous pousse, brûlants de zèle, à toutes les œuvres, vers toutes les âmes⁴.

¹ « Exivit ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum. »

² « Christus dilexit nos et lavit nos in sanguine suo, et fecit nos regnum et sacerdotes Deo. »

³ « Propter scelus populi percussi eum. »

⁴ « Charitas Christi urget nos. »

— Nous sommes en rouge, parce que, en deux mots qui résument toute notre vie, nous sommes des *sacrificateurs* et des *sacrifiés* : *Sacer esto*.

Sans la tunique rouge de notre célibat, que serions-nous devant le peuple?

Des popes, c'est-à-dire un sacerdoce avili, peureux, vénal, toujours prêt à lécher la botte éperonnée d'un despotisme prodigue de coups de fouet ou de billets de banque.

Des pasteurs protestants, c'est-à-dire une bourgeoisie en redingote noire, en cravate blanche, une sorte de syndicat, moitié religieux, moitié rationaliste, dont les membres montent en chaire, le dimanche, à seule fin de donner des leçons de philanthropie; une paternité honnête, sans autre prosélytisme que celui de placer des Bibles et de marier ses filles.

Pour nous, prêtres catholiques, nous réclamons le douloureux honneur que l'Église nous impose en nous livrant, dans la primevère de nos énergies viriles, son calice et son hostie. ®

Les misères de détail, — d'ailleurs toujours rares, -- ne peuvent ternir la beauté de notre sacerdoce : il y a des taches dans le soleil

même; Dieu découvre des assombrissements jusque dans la lumière de ses anges.

Malgré les scandales que l'histoire a enregistrés, malgré nos imperfections humaines, le célibat est la grande et belle lettre testimoniale de notre puissance dans le monde des âmes; il est aussi la source la plus large et la plus profonde de notre dévouement.

Avec un rayonnement d'incendie, la chasuble rouge ne nous reedit-elle pas éloquemment la nécessité d'ouvrir le grand œuvre pour lequel nous sommes entrés dans le sanctuaire: le salut de nos frères et la gloire de Dieu.

Laissons-nous dévorer aux flammes du zèle; bâtissons des écoles, des hôpitaux, des églises; organisons des pèlerinages et des congrès; soulageons les pauvres; visitons les malades; assistons les mourants; mettons de la consolation dans les cœurs ulcérés; défendons la vérité!

Ne sommes-nous pas les soldats de Jésus-Christ?

Les uns voudraient faire de nous, je le sais, les fakirs indolents d'une religion poussiéreuse et surannée, les gardiens muets d'un culte vénérable en ses bandelettes.

Les autres nous permettraient encore, muezzins debout sur les minarets, de sonner le *sursum corda* d'un mysticisme opportun aux heures du deuil et des larmes.

La plupart nous regardent plutôt comme des fonctionnaires à gage chargés par l'État d'enseigner aux citoyens le respect du code et des lois existantes.

Mais, nous n'acceptons pas, ministres de l'Évangile, lieutenants d'un « Dieu qui n'aime rien tant que la liberté de son Église¹ », le déshonneur ou la banalité de ce rôle d'esclaves.

Nous ne sommes ni des caissiers de dispenses matrimoniales, ni des emmurés de sacristie. Qu'on ne nous accuse donc ni de rébellion ni d'ilotisme.

Nous sommes les chevaliers du Christ. Aux fêtes des martyrs, notre tunique rouge nous rappellera toujours que nous avons, comme notre divin Maître, la mission d'« allumer le feu sur la terre ». Amour, zèle, luttés du droit contre l'injustice, de la vérité contre l'erreur; flammes d'un verbe indépendant; ardeurs d'une vie consacrée à Dieu et aux âmes: tout

¹ Bossuet.

enfin dans nos œuvres doit refléter l'éclat symbolique de notre chasuble de pourpre.

Nous sommes les chevaliers du Christ. Nous ne pouvons donc pas demeurer impassibles en face des attaques de l'impiété. Quoi? des prêtres silencieux, immobiles, indifférents devant les insultes et les coups dont la religion est accablée! sont-ce là des prêtres vivants? Non, mais des cariatides revêtues des insignes du sacerdoce, avec une bouche sans parole, des mains sans action, supportant, ignominieusement courbées, le poids de toutes les tyrannies césariennes ou populaires.

N'oublions pas les leçons imprescriptibles de l'Évangile. La veille de sa Passion, Jésus disait : « Que celui qui a un sac le prenne! Que celui qui n'en a point vende sa tunique et achète une épée! »

Oui, mes Frères, le sac, et le caillou, et la fronde de David. Ces Goliaths vantards seront bientôt par terre. Ils n'ont que du front : visez donc au toupet! Ils disent que nous ne répondons à aucun de leurs défis, acculés au souci du pain quotidien, tapis dans l'inquiétude de voir notre traitement supprimé!

Allons, prêtres de France, montrons-nous,

luttons. Ne nous faisons pas oublier à force de nous cacher, avec, à la porte de nos presbytères, cette inscription tirée en guise de verrou : « Sonnette de nuit pour les sacrements. » Sortons du « home » : marchons et parlons, agissons et combattons au soleil brûlant de toutes nos libertés. La vérité, dont nous sommes les porteurs, veut être « clamée sur les toits ¹ ».

N'exagérons pas les prudences au détriment des énergies. Mourir pour mourir : mieux vaut tomber sur le champ de bataille des fières revendications, des indignations magnanimes et des blessures glorieuses, que d'attendre, chargés des fers d'une veulerie de plus en plus lourde, d'être mis fatalement dans un sépulcre sans honneur.

Aussi bien, pourquoi trembler? La mort entre comme élément de gloire dans notre vocation de soldats du Christ². Nous sommes avec le Christ des victimes : nous ne quittons la chasuble rouge que pour revêtir la tunique noire aux pleurs d'argent des messes de funérailles. Nous savons aimer dans le travail et la lutte; nous savons aimer dans les

¹ « Prædicate super tecta. »

² « Quotidie morior. »

tristesses et les agonies de notre ministère contemporain.

III

« C'est parce que la doctrine du Christ est destinée à survivre à toutes les doctrines de ce monde, que nous portons un vêtement noir.

« En même temps que nous prions pour relever les âmes tombées et apaiser les intelligences révoltées, nous revêtons publiquement le signe de l'expiation; nous portons le deuil des rêves évanouis, des illusions perdues, des théories qui passent, des folies qui bouleversent.

« C'est pour cela que les utopistes, les philosophes, les académiciens, race superbe en apparence, au fond superstitieuse, perdent la tête à la vue d'un pauvre prêtre, car il leur rappelle, comme un mystérieux fantôme, la vanité de leurs pensées¹. »

La chasuble des jours de funérailles est le signe des tristesses qui pèsent sur le clergé de France, dans le dernier quart de ce siècle.

¹ J. DELAROA, *Paténôtres d'un surnuméraire*, p. 89.

Elle ne redit pas seulement, à l'heure du *Requiem* et du *Dies iræ*, les poignantes angoisses du cœur des prêtres, lorsqu'il leur faut conduire au cimetière la dépouille de ces chrétiens qu'ils ont autrefois baptisés et nourris du Pain des forts, enfants aimés de leur sacerdoce, trophées opimes de leur zèle pastoral : joie, honneur, couronne de leur apostolat.

Elle ne les adapte pas seulement, en leur vêtue liturgique, aux austérités de la mort qui endeuille successivement toutes les maisons de la paroisse. Elle symbolise encore les inquiétudes de leur zèle, les soucis de leur ministère, les propres tristesses de leur vie sacrifiée.

Te voici donc, ô prêtre, dans la clarté des cierges, à travers les fumées odorantes de l'encens, chargé de la croix, aux reflets d'argent, qui, sur ta mante funèbre, brille à tous les yeux. Te voici, porte-deuil des douleurs de tous, mêlant tes larmes aux larmes de tes frères, qui sont, de par Dieu, tes enfants.

On te voit toujours en souffrance pour les âmes, mais toujours confiant au Christ, de tes supplications fatiguant toujours le ciel, mais toujours opiniâtre en tes saints vœux,

porter au milieu de la paroisse le fardeau du salut commun et garder à l'espérance un dernier asile, jusqu'au jour où Dieu te relèvera de ton poste d'honneur et d'agonie, jusqu'à l'heure où, revêtu d'une robe de lumière, tu chanteras en paradis l'épithalame des noces éternelles. En attendant, soupire, pleure, mais veille, parmi les tentures de mort, ô toi que notre siècle relègue trop souvent en ton église, comme en un Gethsémani désolé!

Au jardin des Oliviers, le Christ étale devant son Père l'immensité de sa détresse; finalement, la tempête de ses répulsions, de ses navrances se fond en un *fiat* de sublime amour. La Passion a été acceptée là tout entière; là, plus qu'au Golgotha peut-être, a été payée la rançon de notre salut.

En face de ces souvenirs, à l'école de cet exemple, ô prêtre, disciple de Jésus, tu pourras la force de boire, jusqu'à la lie, le calice glorieux où tombent, amères et chaudes, les larmes de tes coutumières tristesses. Souviens-toi, homme vêtu de noir, que l'épreuve est le contrepoids obligé de ta dignité, le sceau de ta grandeur, le secret de ton incomparable influence, la marque de ton appartenance au Dieu rédempteur.

Tu demandes chaque matin au tabernacle silencieux le pourquoi des tristesses de ton âme : *Quare tristis es, anima mea?*

Ne sais-tu pas que tout ce qui est grand, fécond, immortel ici-bas, demeure toujours, par quelque côté, voilé d'une mystérieuse mélancolie?

La sueur couvre le front, les larmes brûlent les yeux, le sang inonde le cœur de ceux qui marchent par des sentiers abrupts, sur la foi d'un idéal supérieur : liberté, patrie, âmes, Dieu!!...

Sois donc triste de la solitude de ton église. Sois triste des insuccès persévérants de ton zèle opiniâtre; de l'inanité apparente de tes efforts; de la monotonie et de la sécheresse de ta pauvre vie : lande grise sous un ciel brumeux!

Sois triste des joies que le passé t'a données, que le présent te refuse.

Sois triste des illusions éteintes, des espérances tombées : automnale jonchée de feuilles autour de l'arbre découronné!

Sois triste des abandons et des dédains, des froideurs et des haines qui ne se dénombrent pas!

Sois triste : L'Église de France est aux fers!

La main qui la nourrit la déshonore à la face de notre conscience, lui mettant le bâillon sur la bouche pour étouffer dans sa gorge les cris des courageuses indignations.

Sois triste : parce que l'heure sonne sur l'armée des « vaillants d'Israël », l'heure des soumissions tremblantes devant les caprices les plus insensés d'un ministre ou d'un préfet; l'heure des divisions stériles, des ambitions scandaleuses, des servilités plates : heure de honte et de défaite, heure de mort!

Sois triste : à cause de la moisson d'outrages que récolte aujourd'hui le Seigneur Jésus-Christ; à cause de l'ingratitude dont les bons paient son amour; de la perversité des mauvais pour le chasser de son royaume!

Sois triste; mais ne désespère ni des âmes, ni de l'Église, ni de Dieu!

— Écoute du côté de la terre, prête l'oreille vers les cieux : entends-tu les voix qui prient, les voix qui chantent, les voix qui pleurent. O prêtre! comme Jeanne d'Arc, entends-tu « tes voix » ?

« Les voix m'ont dit : Prends tout en gré,

ne te chaille¹ de ton martyr; tu t'en viendras au royaume du paradis. »

Pauvre Jeanne! *les voix qui prient* lui avaient, au temps de la prime jeunesse, au milieu des fleurs et des oiseaux, des cloches et des bénits anges, parlé de « la grande pitié » de là-bas.

O prêtre! te rappelles-tu, toi, les souvenirs évocateurs de ta pieuse enfance; les invitations, les supplications même, que Dieu t'adressait pour t'attirer à son autel!

Pauvre Jeanne! *les voix qui chantent* avaient claironné les victoires de son étendard qu'elle « aimait beaucoup plus, voire quarante fois plus que son épée ». Elles avaient célébré Orléans délivré, le roi sacré à Reims, les Anglais « boutés hors de France ».

O prêtre! te rappelles-tu, toi, la bénédiction joyeuse de tes premiers travaux; le rayonnement de ta parole, les chevauchées triomphales de ton zèle; la consécration de tes œuvres, éclairs du combat, joies de l'autel!

Pauvre Jeanne! *les voix qui pleurent* retentirent enfin.

¹ Soucie.

Cage de fer! Prison infâme! inique et abominable procès!... Universel abandon! Bûcher de Rouen!... Était-ce donc là ce que lui promettaient « ses voix » ?

Oui! c'était la solde finale de tant de triomphes. Le salut des âmes et des peuples se paie toujours au prix du sang.

« Mes voix étaient de Dieu, s'écriera Jeanne, presque enveloppée par les flammes; mes voix ne m'ont pas trompée. »

O prêtre! souffre à ton tour, toi: agonise, meurs, s'il le faut, sur le bûcher de ton sacrifice. Tes voix sont bien de Dieu; elles t'appelaient à l'immolation. Tes voix ne t'ont pas trompé; elles t'appelaient: A l'honneur!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	vii
Le Don suprême.....	1
L'Adieu.....	36
Seul.....	62
Le Condamné.....	90
Face à la Croix.....	114
Les Larmes.....	138
La Mère.....	165
Le Drame du Vendredi Saint.....	193
<hr/>	
Le Christ et les hommes.....	233
A l'honneur!.....	283

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Cage de fer! Prison infâme! inique et abominable procès!... Universel abandon! Bûcher de Rouen!... Était-ce donc là ce que lui promettaient « ses voix » ?

Oui! c'était la solde finale de tant de triomphes. Le salut des âmes et des peuples se paie toujours au prix du sang.

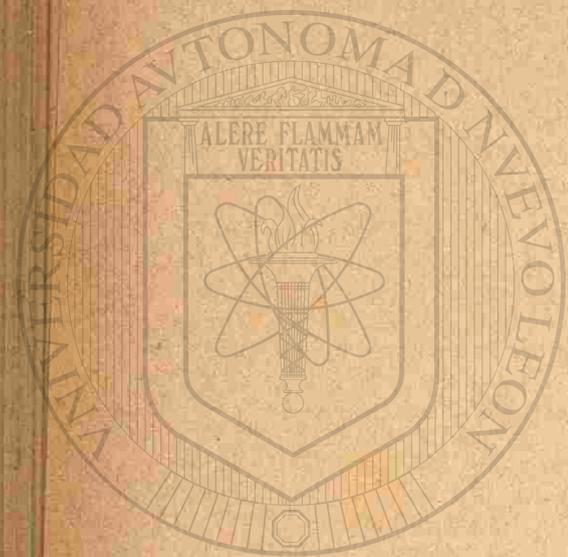
« Mes voix étaient de Dieu, s'écriera Jeanne, presque enveloppée par les flammes; mes voix ne m'ont pas trompée. »

O prêtre! souffre à ton tour, toi: agonise, meurs, s'il le faut, sur le bûcher de ton sacrifice. Tes voix sont bien de Dieu; elles t'appelaient à l'immolation. Tes voix ne t'ont pas trompé; elles t'appelaient: A l'honneur!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	vii
Le Don suprême.....	1
L'Adieu.....	36
Seul.....	62
Le Condamné.....	90
Face à la Croix.....	114
Les Larmes.....	138
La Mère.....	165
Le Drame du Vendredi Saint.....	193
<hr/>	
Le Christ et les hommes.....	233
A l'honneur!.....	283

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, Libraire-Éditeur

29, RUE DE TOURNON, PARIS-VI^e

OUVRAGES DE L'AUTEUR DES « AVIS SPIRITUELS »

Avis spirituels pour servir à la sanctification des âmes. 20^e édition. 1 vol. in-18. Tome I^{er}. Broché, 2 fr. 50; relié toile, 3 fr. 30; relié demi-chagrin, 4 fr. 50; relié plein chagrin, 6 50

Avis spirituels aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde. 13^e édition, in-18. — Tome II. Broché, 2 fr. 50; relié toile, 3 fr. 30; relié demi-chagrin, 4 fr. 50; relié plein chagrin, 6 50

Avis spirituels pour les âmes qui aspirent à la perfection chrétienne. 11^e édition, in-18. — Tome III. Broché, 2 fr. 50; relié toile, 3 fr. 30; relié demi-chagrin, 4 fr. 50; relié plein chagrin, 6 50

L'Année chrétienne. Conseils aux femmes du monde pour bien passer l'année. 1 vol. in-18. Broché, 2 fr. 50; relié toile, 3 fr. 30; relié demi-chagrin, 4 fr. 50; relié plein chagrin, 6 50

Réflexions et Prières pour la sainte Communion. Tome I^{er}. 20^e édition, revue et corrigée. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr. 25; relié toile, 4 fr.; relié demi-chagrin, 5 fr. 25; relié plein chagrin, 7 25

Réflexions et Prières pour la sainte Communion. Tome II. 10^e édition, revue et corrigée. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr. 25; relié toile, 4 fr.; relié demi-chagrin, 5 fr. 25; relié plein chagrin, 7 25

L'Évangile proposé à ceux qui souffrent. 4^e édition. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr. 25; relié toile, 4 fr.; relié demi-chagrin, 5 fr. 25; relié plein chagrin, 7 25

Un Aide dans la douleur. 10^e édition. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr. 25; relié toile, 4 fr.; relié demi-chagrin, 5 fr. 25; relié plein chagrin, 7 25

- Vie de N.-S. Jésus-Christ* méditée pour tous les jours de l'année, à l'usage des personnes qui communient fréquemment dans le monde. 5^e édition. 2 vol. in-18. Broché, 6 fr.; relié toile, 7 fr. 40; relié demi-chagrin, 10 francs.; relié plein chagrin, 14 »
- Reflexions sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ* et prières pour le Chemin de la Croix. 5^e édition. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr.; relié toile, 3 fr. 80; relié demi-chagrin, 5 fr.; relié plein chagrin, 7 »
- Visites à Jésus-Hostie*. 2 beaux vol. in-32, avec joli encadrement. 3^e édition. Broché, 2 fr. 50; les 2 vol. reliés toile en un seul, 3 fr. 30; reliés demi-chagrin, 4 fr. 50; reliés plein chagrin, 6 50
- Entretiens avec N.-S. Jésus-Christ* pour les jours de Communion, à l'usage des associés de la Communion réparatrice. 11^e édition. 1 vol. in-32. Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 20; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Le Chrétien à l'école de saint Joseph*. 2^e édition. In-24 allongé. Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 50; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Courtes Reflexions* proposées aux chrétiens qui vivent dans le monde, traduites en grande partie d'un opuscule italien publié par le R. P. SANVITALI, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-32. Broché, 1 fr. 25; relié toile, 1 fr. 85; relié demi-chagrin, 3 fr.; relié plein chagrin, 4 75
- La Journée sainte et chrétienne* proposée par le grand apôtre des Indes, saint François Xavier, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'italien. In-32. 0 40

- Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. 1 vol. in-32. Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 20; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Vie de la Mère Marie-Marguerite des Anges* (VAN VALKENISEN), religieuse carmélite et fondatrice du couvent d'Oirschot dans le Brabant hollandais. 1 beau vol. in-8^o. 6 »
- Abrégé des méditations* du P. Fabius-Ambroise Spinola, de la Compagnie de Jésus, traduit de l'italien et publié par l'auteur des *Avis spirituels*. 1 vol. in-18. Broché, 3 fr. 25; relié toile, 4 fr.; relié demi-chagrin, 5 fr. 25; relié plein chagrin, 7 25
- De Bethlém au Tabernacle*, ou comment Jésus nous aime. 1 vol. in-32. Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 20; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Petite Étude pratique sur la vie de la sainte Vierge*, pendant le mois de mai. 2^e édit. In-24 allongé. Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 20; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Neuwaines et Prières* à Notre-Dame du Perpétuel-Secours. In-32. 0 35
- Le Manuel eucharistique* (ancien Manuel de prières à l'usage des Associés de la Communion réparatrice). Broché, 1 fr. 50; relié toile, 2 fr. 20; relié demi-chagrin, 3 fr. 25; relié plein chagrin, 5 »
- Sursum Corda*, ou Elévations sur l'Écriture sainte et les Prières de l'Église, magnifique vol. in-12 de luxe, sur papier de Hollande spécial, encadrement rouge à chaque page. 4^e édition. 4 »

OUVRAGES DU DOCTEUR BOISSARIE

- Les Grandes Guérisons de Lourdes.* 1 vol. in-8°
illustré de 140 simili-gravures et 24 gravures
hors texte. 10 »
- Apparitions et Guérisons de Lourdes.* Lectures pour
le mois de mai. 1 vol. in-12. 2 »
- Lourdes.* Le Miracle devant la Science. In-12. 3 50

OUVRAGES DU P. CHARRUAU

- Mes Parents.* 1 vol. in-12. 3^e édition. 3 »
- Frère et Sœur* 1 vol in-12. 3^e édition. 3 50
- Vie du P. Chambellan.* 1 vol. in-12. 3 »
- Histoire d'une famille de Brigands en 1793.* 1 vol.
in-12. 3^e édition. 3 50
- Aux Mères!* Causeries sur l'éducation. 1 vol.
in-12. 3 »
- Aux Armes!* De l'Utilité des Tentations; manière
de les combattre. In-18. 1 25
- Un Apôtre des enfants et des ouvriers.* Le Père
Labonde. 2 »
- Emilienne.* Lettres d'une Mère. 1 vol. in-12. 3 50
- Aux Jeunes Filles : Vers le Mariage.* 1 vol.
in-12. 3 50
- Nos Enfants.* 1 vol. in-12. 3 50

EN PRÉPARATION

Souvenirs d'un Vieux (1782-1861).

OUVRAGES DE Mgr DUPANLOUP
de l'Académie française

- De l'Education.* Tome I^{er}. L'Education en général.
— Tome II. De l'Autorité et du Respect dans
l'éducation. — Tome III. Les Hommes d'éduca-
tion. 3 vol. in-12. 10 50
- Les Hommes d'Education.* Tome III de l'Education.
1 vol. in-8°. 5 »
- Lettres sur l'Education des Filles* et sur les
études qui conviennent aux femmes dans le
monde. 1 vol. in-12. 4 »
- De la Dévotion au Très Saint-Sacrement.* 1 vol.
in-18. 0 80
- Conférences aux Femmes chrétiennes.* In-12. 4 »
- Lettres choisies.* 2 vol. in-8°. 10 »
- L'Œuvre par Excellence.* 1 vol. in-8° 5 »
- L'Enfant.* In-16, caractères elzévirien, encadré de
vignettes. 4 »
- La Femme studieuse.* 1 vol. in-16, caractères elzé-
viriens, encadré de vignettes. 4 »
- Le Mariage chrétien.* 1 vol. in-16, caractères elzé-
viriens, encadré de vignettes. 4 »
- Le Catéchisme chrétien,* ou un exposé de la doc-
trine de Jésus-Christ, offert aux hommes du
monde. In-8°. 2 50
- De la Souveraineté pontificale.* 3^e édition. 1 vol.
in-12. 3 »
- Avertissements à la Jeunesse et aux Pères de famille*
sur les attaques dirigées contre la Religion par
quelques écrivains de nos jours. 2 »
- Conseils aux Jeunes Gens* sur l'étude de l'Histoire. R
1 vol. in-12. 3 »
- Derniers jours de Mgr Dupanloup,* avec une pré-
face de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque d'Albi.
1 volume in-16. 2 »
- Journal intime de Mgr Dupanloup.* Extraits
recueillis et publiés par L. BRANCHEREAU, supé-
rieur du grand séminaire d'Orléans. In-12. 3 50

OUVRAGES DE Mgr DEMIMUID

Directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance

- Jean de Salisbury.* In-8°. 3 »
Le Bienheureux J.-C. Cornay, l'un des 40 martyrs du Tonkin. In-12. 3 »
Pierre le Vénérable, ou la Vie et l'Influence monastique au douzième siècle. In-8°. 3 »
Perboyre (le Bienheureux Jean-Gabriel). In-12 illustré. 1 »
Saint Vincent de Paul, panégyrique prononcé le 9 juillet 1891. In-8°. 0 50
Vie du Vénérable François-Régis Clet, prêtre de la Congrégation de la Mission, martyrisé en Chine le 18 février 1820. 1 vol. in-8° illustré. 7 50
Vie de Mgr de Jacobis, missionnaire en Abyssinie. 1 vol. in-8° illustré. 7 50
Discours sur la Propagation de la Foi. In-8°. 1 »

OUVRAGES DE L'ABBÉ P. FEIGE

Missionnaire diocésain de Paris

- Méditations pour Jeunes Personnes.* 12 volumes in-18. 7 20
 Chaque volume séparément : 0 60; franco : 0 80
Le Salut. 1 vol. 0 60
La Piété. 1 vol. 0 60
L'Humilité. 1 vol. 0 60
L'Amour de Dieu. 1 vol. 0 60
L'Amour du Prochain. 1 vol. 0 60
Le Devoir. 1 vol. 0 60
Le Zèle. 1 vol. 0 60
La Pénitence. 1 vol. 0 60
La Belle Vertu. 1 vol. 0 60
La Bonté. 1 vol. 0 60
La Force. 1 vol. 0 60
Nos Modèles. 1 vol. 0 60
Ange et Apôtre. 1 vol. in-12. 3 75

OUVRAGES DE S. Ém. LE CARDINAL PERRAUD

Evêque d'Autun, membre de l'Académie française

- Les Erreurs de M. l'Abbé Loisy condamnées par le Saint-Siège.* Brochure in-12. 0 50
Discours militaires. 1 vol. in-12. 3 50
A propos de la mort et des funérailles de M. Ernest Renan. Souvenirs et impressions. 2^e édition précédée d'une lettre de S. S. Léon XIII. In-18. 1 »
Le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel. In-8° 4 50
Eurythmie et Harmonie. 1 vol. in-12. 1 »
Le P. Gratry. Sa vie et ses œuvres. 1 vol. in-8°. 5 »
 — *Le même.* 1 vol. in-12. 4^e édition. 3 50
L'Oratoire de France au XVII^e et au XIX^e siècle. 1 vol. in-12. 3 50
Les vertus morales. Instructions pastorales pour le carême. 1 vol. in-12. 2 »

OUVRAGES DE L'ABBÉ CHARLES PERRAUD

Chanoine honoraire d'Autun

- Méditations sur les sept paroles de N.-S. Jésus-Christ en Croix.* 7^e édit. précédée d'une instruction et suivie d'un épilogue de S. Em. le cardinal Perraud, de l'Académie française. 1 volume in-18. 3 »
Paroles de N.-S. Jésus-Christ tirées des saints Evangiles. 1 volume in-32 (édition de luxe). 3 »
La Libre-pensée et le Catholicisme. Conférences de Saint-Roch, année 1885. 1 vol. in-12. 3 »

OUVRAGES DE L'ABBÉ HENRI PERREYVE

Chanoine honoraire d'Orléans, professeur à la Sorbonne

- Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens*,
recueillies et publiées par l'abbé H. PERREYVE,
augmentées de lettres inédites et des approba-
tions de NN. SS. les archevêques et évêques.
1 vol. in-12, 11^e édition. 4 »
- Lettres de l'Abbé Henri Perreyve (1850-1865)*.
7^e édition, augmentée de plusieurs lettres, avec
une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans et le portrait
de l'abbé Perreyve. 1 vol. in-12. 4 »
- Lettres de Henri Perreyve à un ami d'enfance*
(1847-1865). 1 vol. in-12. 4 »
- Méditations sur le Chemin de la Croix*, 13^e édition.
1 vol. in-18. 1 50
- Pensées choisies*, extraites de ses œuvres et précé-
dées d'une introduction par S. Em. le cardinal
PERRAUD, de l'Académie française. 1 50
- Etudes historiques*. (Œuvres posthumes.) Leçons
et fragments du cours d'histoire ecclésiastique.
1 vol. in-12. 4 »
- Sermons*. Sermons inédits. Une station à la Sor-
bonne. 1 vol. in-12. 3 50
- Souvenirs de Première Communion*. In-24 all. 1 »
- Méditations sur quelques versets de l'Évangile de*
saint Jean. 1 »
- Méditations sur les saints Ordres*. (Œuvres posthu-
mes.) 1 vol. in-12. 1 50
- Entretiens sur l'Église catholique*, nouvelle édition.
2 vol. in-12. 8 »
- La Journée des Malades*, réflexions et prières pour
le temps de la maladie, avec une introduction par
le R. P. Pététot, 12^e édition. 1 vol. in-12. 3 50
- Étude sur l'Immaculée-Conception*, avec un avant-
propos, par S. E. le cardinal Perraud. 1 volume
in-12. 1 »

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

<i>Le Devoir et ses Vaillantes au XX^e siècle.</i> In-8. 1 »	
<i>Les Femmes de France.</i>	1 50
<i>N.-D. des Flots (2^e éd.)</i>	0 50
<i>Noël! Noël!</i>	0 50
<i>Au soir du XIX^e siècle.</i>	0 50
<i>Triumphes de l'Amour.</i>	0 50
<i>L'Adieu (2^e éd.)</i>	0 50
<i>Seul!... (2^e éd.)</i>	0 50
<i>Toute puissante</i>	0 50
<i>Toute miséricordieuse.</i>	0 50
<i>De l'eau, des larmes, du sang.</i>	0 50
<i>La Bretagne à Paris</i>	0 50
<i>A l'honneur!</i>	0 50
<i>A la Frontière.</i>	0 50
<i>Prince, moine, évêque.</i>	0 50
<i>L'Âme Dominicaine.</i>	0 50
<i>Israël chez lui, chez nous.</i>	0 50
<i>La Race franciscaine</i>	0 50
<i>Le Christ et les hommes</i>	0 50
<i>Lumière et Flammes.</i>	0 50
<i>L'Âme des Cloches</i>	0 50
<i>Gloires eucharistiques.</i>	0 50
<i>Mes Sansonnets.</i> In-8°	3 50
<i>Par l'Amour et la Douleur.</i> 1 vol. in-12.	3 50

Sous presse :

<i>La Divine Mère et la Mère-Patrie. Étude mariale et française.</i> 1 vol. in-12.	3 50
--	------

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UEN

OTE